

Charles Renel

**La coutume
des ancêtres**



CHARLES RENEL

LA COUTUME
DES ANCÊTRES



PARIS

Société d'Éditions Littéraires & Artistiques
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSEE D'ANTIN, 50

Tous droits réservés.



I

LE MENEUR-DE-PIERRES

Les hommes de la Terre-rouge accomplissaient sous le ciel clair l'œuvre monotone des jours. C'était la récolte finissante du premier riz. Dans presque toutes les rizières, asséchées déjà, les épis lourds gisaient ; dans d'autres, les hommes, de l'eau jusqu'aux genoux, coupaient avec les longs couteaux le pied des tiges ; au flanc des collines, dans les aires rondes, des groupes de femmes battaient les gerbes, à grands coups alternés, sur les pierres polies, et d'un geste las jetaient la paille vidée de ses grains.

Des pirogues noires, chargées de riz, avec un payeur nu debout à l'arrière, glissaient sur les canaux étroits vers le pied des montagnes où les Ancêtres avaient jadis établi leurs demeures.

L'Imerne tout entière était en travail, depuis Tananarive-la-Haute jusqu'à l'Andrinnguitre pierreux qui barre de son arête dentelée l'horizon occidental. Sur un de ses derniers contreforts, le village d'Ankadivouribé, dont le nom veut dire le Grand-fossé-rond, cachait derrière une ceinture de cactus et de figuiers l'écroulement de ses masures. La tristesse des hautes maisons rouges aux toits de chaume gris, la mélancolie des murs ruinés, restes d'anciennes cases, étaient rendues plus saisissantes encore par l'absence des habitants : tous, au Lieu-des-longues-pierres-plates, où l'on prend les dalles pour les maisons des morts, aidaient selon la coutume Ralambe, un des leurs, qui bâtissait un tombeau neuf pour ceux de sa Race. L'ancien, trop petit, ne pouvait plus contenir les cadavres, couchés depuis sept générations sur les lits de pierre. Une nuit, le père de la lignée, le fondateur de l'antique village, était apparu en songe à Ralambe son descendant ; il lui avait ordonné de construire, pour

les Ancêtres et les morts futurs, une Maison-froide plus vaste, et digne d'eux.

L'excavation fut creusée, selon le rite, au penchant d'une colline, tout près du village, en un endroit abrité du vent ; les grandes dalles de pierre brute, tirées à force de bras, et amenées une à une jusqu'au tombeau, étaient mises en place. Seule restait la dernière, la plus lourde de toutes : on l'appelle la Pierre-mâle, et elle sert de toit pour couvrir le sommeil mystérieux des Morts.

La veille, on avait fait éclater le rocher, en allumant des feux de bois et de bouse séchée, puis taillé grossièrement, en y enfonçant des coins, l'énorme dalle séparée de la masse. Par dessous s'insérèrent en guise de rouleaux des troncs d'arbres entiers, ébranchés et dépouillés de leur écorce. La pierre, liée de gros câbles de raphia, tirée à grands efforts avançait par à coups. Sur les pentes, les hommes tiraient pour la retenir, quand s'accélérait la vitesse ; aux montées, le village entier anhélaît, et à chaque pause se décourageait, devant une tâche jugée impossible.

On était parvenu au bas de la côte, non loin des premières maisons, mais le tombeau, placé à mi-hauteur, semblait encore inaccessible. Depuis une heure, hommes et femmes s'épuisaient en vain. Malgré leurs efforts répétés et la tension douloureuse de leurs muscles, la dalle énorme ne bougeait pas plus que les blocs de gneiss sculptés par les eaux sur le sommet des montagnes, et demeures immuables des Esprits.

Sur la dalle pesante, une canne d'ébène à la main, le Maître-du-tombeau était monté ; enveloppé du riche lamba de soie qui devait, au jour fixé, lui servir de linceul, il excitait, de la voix et du geste, les hommes de la Race. Mais la pierre restait immobile, cependant que la sueur ruisselait sur les torsos de bronze, et que les muscles des bras, contractés et raidis, saillaient sous les peaux luisantes. Ils s'arrêtèrent pour se reposer, s'étendirent par groupes dans le chaume jauni, sans souci du soleil torride ; le doux murmure des conversations humaines,

dans la splendeur harmonieuse du midi, se mêlait au chant inlassable des cigales et au gai pépiement des alouettes.

Ralambe, assis sur la pierre de son tombeau, regardait avec colère les hommes du village ; il s'indignait de leur apathie, mesurait de l'œil le chemin parcouru et celui qui restait à faire. Une inquiétude le tourmentait, à la pensée que peut-être la Pierre-mâle ne recouvrirait pas, avant le coucher du soleil, la future maison des Ancêtres. Il en ressentait d'avance une cruelle humiliation pour les morts de sa Race, pour tous ceux qui, habitants de l'ancienne demeure, avaient souhaité d'en posséder une neuve, – pour lui-même, bâtisseur inhabile de la Maison-froide où il devait reposer, – pour ceux de plus tard, sortis de lui, qui viendraient grossir dans la suite des jours le nombre des ancêtres vénérables.

Alors se rappelant une fois de plus que son fils unique Ralahy ne lui avait pas encore donné d'enfants, il contempla ce dernier né de la Race avec une mélancolie tendre. C'était un bel exemplaire du type Houve : taille bien prise, mains longues et fines, pieds petits, jambes nerveuses de marcheur ; les yeux grands, très noirs, un peu froids ; le nez fortement accusé, sans être gros, les lèvres sensuelles, le menton volontaire, le front large et intelligent ; – les cheveux plats et le teint très clair de la peau, d'un ocre tirant sur le jaune, marquaient que les Ancêtres avaient toujours choisi leurs grandes épouses parmi les femmes libres. Ralahy, debout au milieu d'un groupe d'hommes prosternés, semblait perdu dans une méditation triste. Ralambe la supposait pareille à la sienne : il suivit la direction des regards de son fils, vers les rizières, au pied de la colline. Le long du sentier rouge, trois femmes montaient, court-vêtues, le lamba roulé autour de la taille, portant sur la tête des vases ronds en terre brune, luisants d'eau. Il reconnut de suite celle qui marchait en avant, Ranoure la deuxième fille de la vieille Razafy, leur ancienne voisine. Son cœur, de nouveau, fut triste. Cette Ranoure, il la détestait ; depuis plus d'un an elle vivait avec son fils, sans lui avoir donné jamais aucun espoir de paternité ; avant lui, elle avait connu beaucoup d'autres hommes, et à dix huit ans elle n'était pas encore mère. Or Ralahy l'aimait, et le père avait peur

qu'après l'essai rituel de la vie commune son fils ne la prît comme épouse. De qui naîtraient alors les descendants nécessaires pour retourner les Morts au mois Adaoure, dans le tombeau de la famille ? Et devait-elle donc être vaine l'œuvre entreprise par lui en ce jour, de fonder pour sa Race une maison-froide plus spacieuse, digne d'enfants des anciens Chefs ?

Un sourire maintenant éclairait le visage de Ralahy, à voir la jeune femme, gracieuse et souple, venir vers lui ; un désir aigu, au souvenir de toutes les possessions passées, fit frémir sa chair. Il souhaitait que Ranoure regardât de son côté, pour rencontrer ses yeux. Mais juste à ce moment elle s'arrêta, porta une main au rebord du vase de terre qu'elle maintint en équilibre, et, se détournant, elle contempla Tananarive, dont les cases au loin, sur la haute montagne, luisaient comme des grenades mûres. D'obscur images de jalousie, une seconde, obsédèrent Ralahy. Ranoure, lentement, comme à regret, reprit sa marche vers le groupe des gens d'Ankadivouribé, et, à mesure qu'elle approchait, l'homme sentit tout son être pénétré de joie, comme la terre desséchée d'une rizièrre lorsqu'y revient l'eau, à la saison nouvelle.

Le vieux houe n'avait rien perdu des impressions éprouvées par son fils. Il se désolait de le voir absorbé par l'amour de cette femme au point de se désintéresser presque du labeur entrepris pour les Ancêtres. Pour les satisfaire, il fallait que la tâche, ce soir même, fût terminée. Ses inquiétudes le reprirent. Mais la force de la Race était éparse dans cent corps répandus autour de la pierre : celle-ci, sous la poussée vivante, allait glisser vers sa destination sainte.

Les hommes reposés se dressaient çà et là dans le chaume ; les femmes, drapées dans les lambas blancs, babillaient par groupes et les câbles de raphia, tordus comme des serpents, rampaient de la lourde dalle vers la fosse rouge creusée au flanc de la montagne.

D'un bond Ralambe remonta sur la pierre, et, au milieu du silence de tous, prononça les paroles attendues :

– Enfants-anciens, descendants de l'Ancêtre vénérable qui veut aujourd'hui changer de tombeau, Hommes-sous-le-ciel, nés de femmes libres et non mariés hors de vos castes, ô mes parents, mes amis, je vous remercie de l'aide propice que vous apportez à mes desseins ! Sans vous il me serait aussi impossible de reconstruire le tombeau des miens, qu'à une sauterelle isolée de dévorer la récolte d'un champ, ou à une seule pintade de tenir tête à un chien.

« Nous savons par la sagesse des anciens que mille petits termites mettent à terre un grand arbre, et dans un conte il est dit que la tribu des perroquets brûla un jour le grand-père des caïmans, après l'avoir attiré sur une colline couverte d'herbes sèches.

« Sommes-nous comme des esclaves, à qui leurs maîtres ont imposé une tâche trop lourde ? Voici que l'Œil-du-jour est plus qu'à moitié de sa course, et la partie la plus dure de notre travail nous reste encore à faire. Mais, je vous en supplie, évitez de vous fatiguer. Ce qu'une heure ne peut gagner, une autre l'apporte : reprenez cependant les cordes de raphia, et tirez sans efforts extrêmes, pour que le toit du tombeau aille se poser de lui-même sur les autres pierres préparées. »

Or les paroles de Ralambe étaient feintes. C'était par simple politesse qu'il adjurait ses parents de ne pas se fatiguer. Car il savait qu'un très gros effort serait nécessaire pour démarrer l'énorme masse.

Les hommes, en silence, se levèrent, et s'attelèrent aux cordes. Elles se tendirent comme les liens qui retiennent une pirogue attirée par un fort courant. Tous ensemble chantaient le Chant-de-l'effort, rythmique et lent. Les payeurs le modulent en même temps qu'ils repoussent le long des pirogues l'eau des canaux alourdie par les algues ; les moissonneurs le disent en battant sur la pierre polie les gerbes du riz nouveau. Mais les hommes d'Ankadivouribé, ce jour là, murmuraient en vain le chant monotone. Les trois notes qui le terminent s'arrêtaient dans leur gorge, et ils demeuraient haletants...

Ralambe, sur la pierre, se lamenta :

– Hommes-sous-le-ciel, cessez de vous fatiguer ! Qui-conque s'entête à tenter l'impossible est pareil au vaniteux qui voudrait se faire un linceul avec l'habit du martin-pêcheur ! Dans les affaires difficiles, il faut demander l'appui de plus avisés que soi !

« Adressons-nous aux Seigneurs-parfumés, aux Ancêtres vénérables qui nous imposent aujourd'hui ce dur travail ! Il leur appartient, bien plutôt qu'à nous, de le terminer...

« Ô Seigneurs-parfumés, Procréateurs de la Race ! Ô Sainteté de la Terre, et vous, Douze-montagnes-sacrées, qui servez d'assises solides aux cases bâties par les anciens ! Faites que cette pierre, sans effort et sans fatigue, roule là-bas jusqu'à la Maison-froide !

« Tous les rites ont été accomplis ! Celui-qui-sait-les-jours a dit le temps propice pour commencer l'œuvre, et la bêche, placée dans la main d'un enfant dernier-né, a ouvert le ventre de la terre à la première aurore du mois Asouroutâne, fixé par les Sorts ! Le coq rouge a été tué au dessus de l'ouverture ; son sang a coulé sur le sol pour entraîner tous les mauvais destins ; et ce soir, lorsque la Pierre-mâle couvrira le tombeau, le bœuf de remerciement vous sera donné, Hommes-sous-le-jour ! La chair en sera distribuée entre vous tous, selon les rangs et les castes. Car les Anciens ont dit : quand notre famille nous traite bien, nous sommes comme la plante tsirire, attachée fortement au sol de la rizière ; mais si les gens de notre sang ont de mauvais procédés à notre égard, nous sommes comme l'oiseau tsirire, qui bat l'eau de ses grandes ailes, pour s'envoler au loin. »

Le Maître-du-tombeau attendit l'effet de ses paroles. Mais les Hommes-sous-le-jour ne se hâtaient point de s'atteler aux cordes. Quelques-uns, en leur cœur, déploraient l'orgueil de Ralambe. Pourquoi avait-il voulu placer le tombeau neuf tout à côté du village, presque au sommet de la haute colline, si loin du Lieu-des-longues-pierres-plates ?...

Mamoundz-le-noir, un des mécontents, s'avança. Ses cheveux crépus, sa peau de même couleur que la claie de roseaux suspendue au-dessus du foyer, décelaient des ancêtres esclaves,

et il était de ces Houves nouveaux dont l'oreille n'a pas reçu l'héritage des Anciens. Il regarda derrière lui comme pour consulter ses camarades, et dit :

– Jamais les hommes de la Race n'ont transporté si loin une Pierre-mâle si lourde ! Vois ! Mes mains sont écorchées, mon sang a taché les cordes ! Désormais je n'ai pas plus de force qu'un petit enfant qui pousse en arrière avec les femmes. Les fourmis essaient-elles d'emporter le cadavre du caméléon ? J'ai peur que demain l'Œil-du-jour puisse regarder encore dans le tombeau non couvert... »

Tous s'entreregardèrent, effrayés par cette parole de mauvais augure. C'était un signe funeste, quand la Pierre-mâle ne parvenait pas à la Maison-froide entre le lever et le coucher du soleil. Alors le tombeau devait s'ouvrir à intervalles rapprochés pour recevoir des morts, sans qu'on eût le temps, parfois, d'en fermer la porte entre deux cérémonies ! L'homme qui avait parlé semblait ému lui-même de ses paroles. Il s'arrêta un moment, puis reprit :

– Ralambe ! le travail ne peut être mené à fin qu'avec l'aide et par la force des talismans ! Va chercher Iboudoumatave, du Village-des-bœufs... Il est possesseur d'une amulette efficace soit pour remuer les dalles les plus lourdes, soit au contraire pour les rendre inébranlables comme la roche enracinée dans la montagne !

– Pourquoi recourir à des étrangers ? s'écria Ralahy. Depuis quand les Hommes de la Race ne suffisent-ils pas pour tirer jusqu'aux tombes les dalles choisies pour honorer les Ancêtres ? Notre famille ne possède-t-elle point, elle aussi, des talismans renommés ? Mon père n'est-il plus le gardien du fameux Sampy Rabéhaze, le Seigneur-au-nombreux-butin, protecteur d'Ankadivouribé ? »

Et il regardait avec mépris Mamoundz-le-noir, Houve nouveau qui comptait des esclaves parmi ses pères.

– Aucun de tes parents, continua-t-il, n'est Faiseur-d'oudy ou Sanctificateur. C'est pourquoi tu veux chercher hors de notre Village quelque ignorant vaniteux...

Mais le vieux Ralambe l'interrompt :

– Laissez tous deux parler les Anciens. Les jeunes hommes s'amuse, par passe-temps, à renverser un taureau furieux, mais ils oublient, quand la nuit tombe, de fermer les barres du parc-à-bœufs. Rabéhaze, le Seigneur-au-nombreux-butin, dont j'ai la garde, n'aime pas les choses de la mort. Il est interdit d'apporter dans sa case la viande des funérailles et de lever vers lui, avant les purifications rituelles, des yeux qui ont regardé un cadavre : il ne lui plairait pas de remuer la Pierre-mâle d'un tombeau. Notre famille a beaucoup de talismans anciens et efficaces, mais elle ne possède pas l'Oudy-qui-rend-les-objets-légers.

– Tu parles sagement, Ralambe, dit Razafintsalame, le père de Mamoundz.

C'était un vieillard tout cassé, à la barbiche grise tordue comme la queue d'une pintade. Il branlait la tête, et sa voix était aiguë, comme celle des vieilles femmes. Jadis il avait accompli de longs voyages, et il avait vu l'Eau-Sainte du côté où se couche l'Œil-du-jour. Il aimait à se souvenir des choses d'autrefois, et il poursuivit :

– Iboudoumatave, le Sanctificateur du Village-des-bœufs, possède une amulette qui rend facile à déplacer les dalles les plus lourdes. Quand, avec elle, il tire une pierre dans un sens, et que vingt hommes essaient de l'entraîner dans l'autre, c'est Iboudoumatave qui l'emporte. Lorsque j'étais jeune, je portais, moi aussi, de grosses charges sur les chemins. Mais j'avais acheté une émanation de l'Oudy-qui-rend-les-choses-légères, et les fardeaux ne pesaient guère à mon épaule. Sans doute la force de l'amulette est usée, car depuis des années elle ne peut plus alléger ce que je porte...

– C’est ta force aussi que les années ont brisée en toi, répliqua Ralambe. Mais qu’importe ? Tu crois utile d’appeler à notre aide l’Oudy-qui-rend-léger ?

– C’est toi, bâtisseur du tombeau neuf, qui es aujourd’hui le maître de l’heure. Il t’appartient de décider.

– Soit.

Il toucha de son bâton d’ébène l’épaule de Ralahy.

– Va chercher Iboudoumatave. Dis-lui que Ralambe, d’Ankadivouribé, le gardien du Sampy Rabéhaze, a besoin de la force de son Oudy pour remuer une Pierre-mâle entre la carrière et le tombeau.

Ralahy obéit. Il défit le lamba roulé, ceint à sa taille, le déploya, et, s’en enveloppant, rejeta le pan sur l’épaule gauche, d’un geste souple et fier. Puis il partit d’un pas allongé vers le Village-des-bœufs, situé en bas, dans les rizières, à l’endroit où la vallée s’élargit. Beaucoup de ses cases, au milieu de grands clos de manguiers, étaient entourées de hauts murs rouges en terre crue, à huit assises superposées, et des maisons couvertes de tuiles, avec des varangues à piliers de briques, pareilles à celles des Vazahas, s’alignaient le long de la route de Tananarive. Ce village n’était fondé que depuis quatre-vingts ans, et les pères des pères de Ralahy habitaient déjà Ankadivouribé, lorsque la stérile colline d’Ambouhitroumby se hérissait encore d’herbe jaune parsemée de glaïeuls.

Au départ du jeune homme, les gens de la Race s’étendirent, pour se reposer, dans le chaume sec. Les femmes, en groupes joyeux, babillaient. Ranoure, parmi elles, faisait circuler une cruche de terre, et elles buvaient, chacune à son tour, en haussant des deux mains le vase, d’un mouvement gracieux. Soudain un fort vent se leva. Des brindilles, des pailles sèches s’envolèrent en tourbillons vers le sommet de la colline, où s’ouvrait le trou béant du tombeau neuf. Souvent les Ancêtres se manifestent ainsi en un souffle de la Force mystérieuse qui parle dans les feuilles des arbres ou ride la face de l’eau. Le vieux Ralambe, dévot aux présages, accepta le signe donné par les esprits

de la Race. Il connut que ses morts, d'eux-mêmes, s'en allaient visiter, avant l'achèvement, la Maison-froide bâtie pour eux, et il attendit avec confiance l'arrivée du Meneur-de-Pierres.

Ralahy, une heure plus tard, l'amena. C'était un vieillard de l'ancien temps, drapé par dessus de sales haillons en un lamba de soie rouge rayée de noir, la tête couverte d'un petit bonnet carré en paille, orné de losanges en fil, comme en ont les Hommes-de-la-forêt. Après les salutations d'usage, on convint du prix pour l'intercession : le quart d'une piastre payé en argent blanc. Ralambe s'acquitta de suite. Le vieux demanda, pour que la vertu de l'amulette fût efficace, si personne n'avait mangé, depuis le lever du soleil, de l'oignon ou de la chair de porc. Quelques-uns sortirent des groupes, durent s'éloigner, pour ne pas violer les Interdictions.

Le Meneur-de-Pierres, enfin, dénoua un coin de son pagne, en tira l'Oudy consacré, inclus en une petite corne de bœuf ornée de perles rouges. Il se fit montrer le Lieu-des-longues-pierres-plates, la Maison-froide nouvellement construite, inclina l'Oudy successivement dans les deux directions ; puis il tira d'un nœud de bambou, pendu à sa ceinture, quelques morceaux de la résine odorante que distille l'arbre *ramy* : il les fit brûler au milieu de la Pierre-mâle, balança doucement la corne sacrée dans les nuages de fumée bleue, en prononçant les mots rituels. Il parlait tout bas, car il avait peur que Ralambe, le gardien du Sampy, entendît et pût retenir, pour s'en servir ensuite, les paroles efficaces.

Puis il se coucha sur la dalle, bras étendus, mains crispées ; tantôt il appuyait sa bouche contre la pierre, semblait lui parler ; tantôt il collait son oreille comme pour écouter la voix mystérieuse des Esprits. Quand il se releva, il attacha l'Oudy à l'extrémité de sa canne d'ébène, et, debout sur la Pierre-mâle, appela les gens au travail.

Ralambe regardait avec inquiétude l'Œil-du-jour à son déclin. Déjà rougeoyaient à l'horizon les nues du soir et s'empourprait l'eau des rizières. La Pierre-mâle serait-elle en place au temps rituel ?

Les hommes les plus vigoureux s'attelèrent aux cordes ; les autres, par derrière, s'apprêtaient à pousser ; les femmes, sur les côtés, frappaient les mains en cadence et chantaient le chant de l'Effort. Le Meneur-de-Pierres cria :

– Eh ! Eh ! Eh ! les amis ! tirez fort ! Le difficile est devenu facile, l'intolérable tolérable ! J'ai réveillé, un jour faste, l'Oudy-qui-rend-les-choses-légères, voici que la Pierre-mâle n'est plus lourde, elle va glisser d'elle-même, sans s'arrêter, jusqu'au tombeau.

« Tirez fort, les amis ! Vous marcherez sans peine, pareils au travailleur de rizière qui s'en retourne, le soir, vers sa maison, ou au jeune homme qui court au rendez-vous d'une femme au beau corps, sans défaut et sans reproche.

« Tirez fort, les amis ! Là-bas, au village, le Maître-du-tombeau a fait attacher au piquet le bœuf de remerciement, tout à l'heure vous vous régalerez de sa chair, joyeux comme des fourmis sur le cadavre d'une sauterelle ».

Ils tendirent leurs muscles, avec la foi en l'Oudy efficace : la lourde dalle, lentement, se déplaça. Le Meneur-de-Pierres, en avant, semblait la guider. Ralahy venait derrière, le premier de ceux qui tiraient les cordages ; il était las, mécontent ; le câble traçait un sillon douloureux dans son épaule meurtrie, et une grande tristesse l'accablait, parce qu'un étranger, un homme d'un village ennemi, avait seul pu conduire la Pierre-mâle vers la Maison-froide de ses Ancêtres.

II

LA MALÉDICTION DE LA FEMME STÉRILE

La Maison-froide fut achevée le dernier jour de la lune finissante d'Asouroutâne. Ralambe et son fils Ralahy, après le départ des autres, demeurèrent accroupis devant la porte entrouverte, admirant la grandeur de l'œuvre accomplie. Ils ne se lassaient pas de contempler la haute façade en pierres sèches, taillées sur une seule face, les images sculptées sur la dalle de fermeture, les deux colonnes pareilles à celles qui ornent les grandes maisons de prières des vazaha. Sur le ciel encore clair, ils voyaient se découper la Pierre-levée érigée de l'autre côté du tombeau.

Ils parlèrent des vivants, des morts et de ceux qui naîtraient dans les temps. Leur conversation était gaie, parce qu'ils avaient fini la tâche imposée par les Ancêtres. Ils riaient des difficultés vaincues, parce qu'elles étaient passées ; surtout ils se rappelaient avec joie la dure journée où les gens de la Race avaient traîné la Pierre-mâle.

– Quand consulteras-tu les Sorts, dit Ralahy, pour transporter ceux de l'autre tombeau ? Les Ancêtres doivent être pressés d'entrer dans leur nouvelle maison.

– Le jour n'est pas venu encore. Le riz est sur pied dans beaucoup de rizières, et on ne doit engranger la moisson des cadavres de la Race qu'après avoir amassé dans les silos tous les grains de la récolte.

Il se tut un instant, puis reprit :

– Le riz de l'arrière saison commencera bientôt de germer dans la terre, mais dans notre race il ne pousse plus de rejetons. Que penseront les Ancêtres-procréateurs lorsqu'au jour de la

translation de leurs restes, ils ne verront pas, autour du tombeau, de petits enfants portés sur le dos des mères ? Quand un seul descendant remplace tous les ancêtres, c'est comme si un seul arbre tenait lieu de toute une forêt. Je suis triste, Ralahy ! Quels fils de mon fils viendront dans la Maison-froide visiter mon cadavre et l'envelopper d'un nouveau linceul rouge ? »

Ralahy ramena un pan de son lamba devant sa bouche pour ne point parler à l'encontre des désirs de son père. Mais un pli têtu barrait son front et l'image de Ranoure, à l'exclusion de toute autre, hantait sa pensée.

– Conduis dans ta case une femme dont tu auras éprouvé la fécondité, dit Ralambe.

Il regardait son fils, attendant une réponse.

– C'est Ranoure que je veux prendre comme épouse. Elle est jeune : pourquoi ne deviendrait-elle pas mère ?

– Quand le riz, une première année, ne pousse pas dans une rizière, l'homme sage ne s'entête pas à l'ensemencer ; il l'abandonne et remue la terre plus loin. Si une brebis n'a pas de petits, on la tue pour la manger. Si un manguier ne produit pas de mangues, on le coupe pour brûler le bois. Lorsqu'une femme est stérile, on la répudie pour qu'elle vieillisse seule en sa maison.

Ralahy n'osait plus contredire son père, dont la parole prenait une singulière autorité si près de la Maison-froide des Ancêtres, hantée déjà par leur esprit. Il regardait, à travers la porte entrebâillée, l'ombre noire du tombeau où peut-être rôdaient les Âmes. Celles-ci n'exigeaient-elles pas la perpétuité de la Race, pour que les honneurs rituels fussent rendus éternellement ?

Ralambe reprit, comme inspiré.

– Ô mes Pères, qui avez creusé autour du Village le grand fossé rond, à l'époque lointaine du Seigneur-qui-n'a-pas-son-égal-parmi-les-autres-Seigneurs-puissants, vous vous êtes succédés si nombreux, que les noms de certains sont oubliés par

leurs descendants, et les visages, usés par le temps jusqu'aux os, ne sont plus reconnaissables sous les linceuls rouges !

« Ô mes Pères, avec vos épouses libres, choisies dans les castes permises, vous avez perpétué la Race jusqu'à moi et jusqu'à celui-ci qui est mon fils ! Vous avez voulu que tous deux nous bâtions pour vous une nouvelle Maison-froide ! C'est parce que vous savez que l'ancienne, trop petite, ne pourra plus contenir nos descendants. Faites donc naître ceux-ci, et portez le germe de la Race dans le ventre d'une fille féconde, de beau corps, de caste licite !

« Ô mes Pères, tous procréateurs depuis le premier Ancêtre vénérable, éloignez de la case de votre dernier fils la femme stérile, Ranoure, fille de Razaf ! Elle est pareille à la pintade sauvage, qui se lisse les plumes sans penser à sa postérité, et mon fils, en la regardant, oublie que la poule est faite pour couvrir des œufs dans la maison. Éloignez Ranoure votre ennemie ! Qu'elle quitte pour ne plus y revenir le Village-du-grand-fossé-rond ! Qu'elle oublie sa terre natale : telle l'esclave, qui ne sait plus où est le tombeau de ces Ancêtres, et qu'on transporte, contre sa volonté, de pays en pays !

« Mais si elle persiste malgré moi à s'asseoir au Nord de mon foyer, à la place des mères, puisse-t-elle mourir par l'effet des Malédiction et des Sortilèges-puissants ! Et maudit soit, dans sa propre vie et dans celle de ses descendants, quiconque tentera d'écarter les Maléfices du corps de l'ensorcelée ! »

Le vieux, après avoir maudit la femme stérile, se leva, et sans un mot, sans un regard pour son fils, retourna vers le village. Ralahy, atterré, songeait. Il ne protestait plus, en son cœur, contre l'inéluctable volonté paternelle, s'effrayait d'avoir à la subir. À son tour, il prit le chemin, du village, réglant sa marche sur celle de son père, à une portée de sagaie derrière lui. Et tous deux s'en allaient doucement, comme une pirogue sans pagayeur, abandonnée au cours de l'eau.

C'était l'heure où les bœufs rentrent de la campagne. Les fumées bleues des feux de bois, filtrant à travers le chaume des cases, montaient dans l'air transparent. L'ombre allongée des

vieux figuiers, annonciatrice de la nuit, pesait déjà sur le village ; partout les hommes sous le jour se hâtaient pour regagner les abris et se reposer avant le repas du soir.

L'Imérinien regarda vers Tananarive. La joie du soleil rougeoyait encore sur la haute Ville-des-Rois. Il y associa l'image de Ranoure, soleil et joie de sa chair ; mais, de même que l'Œil-du-jour allait disparaître derrière les monts, de même la Femme-au-beau-corps, par l'effet des malédictions paternelles, sortirait de la vie... Sa tristesse augmentait, dans le déclin du jour...

En longeant le fossé profond pour gagner la porte de pierre du village, il passa tout près de sa case, s'étonna de ne point voir, comme d'habitude, à l'heure où les femmes font cuire le riz, la fumée bleue sortir du toit : souffle visible qu'exhalent les foyers vivants. Sa case, dans la limpidité du jour finissant, lui apparut morte. Pour Ranoure, de nouveau, il eut peur...

Ralambe, avant de maudire la femme stérile, avait peut-être employé contre elle une des amulettes redoutables héritées des aïeux. Ralahy évoqua dans sa mémoire les Oudy-forts qui font mourir. Quiconque possède la Liane-sèche, peut, en regardant un jeune arbre vert, le dessécher avec ses branches et ses feuilles, ou bien, en fixant un homme vigoureux, le tuer dans le temps qu'on met à cuire trois marmites de riz. Si on a le malheur de fouler le lieu où a été enfoui le Père-courbe, on meurt en vomissant son foie. Le Corbeau-qui-bâille fait bâiller sa victime, avec d'effroyables contractures, jusqu'à ce qu'elle soit un cadavre. Le Petit-pressé vous achève avant qu'ait le temps de revenir à la maison la femme qui va puiser l'eau de la source ; ensuite le corps gonfle tellement qu'on ne peut plus le faire passer par la porte du tombeau.

D'autres Choses-qui-font-mourir obéissent encore aux ordres des Divinateurs : le Grand-vent-qui-tourne déracine les arbres, emporte les cases, écrase leurs habitants... La Grêle, hacheuse de riz, empoisonne aussi le souffle dans la poitrine des humains... L'éclair, lézardant les murs du Ciel, fait craquer les piliers de la case du Monde et frappe tous les êtres, comme une invisible sagaie... L'eau, vivante ou morte, l'eau des fleuves, des

lacs ou des mares, recèle les Mangeurs-d'hommes, caïmans voraces, foules qui s'agrippent aux piroguiers maladroits, ondines dont la froide étreinte endort la force des jeunes gens... Tout cela suit obscurément la volonté des Faiseurs-d'amulettes, et les victimes désignées par ceux-qui-savent-les-jours n'échappent pas au Destin...

Or le vieux Ralambe dirigeait à son gré la puissance mystérieuse de l'idole Rabéhaze, le Seigneur-au-nombreux-butin : puisqu'il avait maudit Ranoure, celle-ci devait mourir...

Des visions d'horreur hantèrent l'imagination de Ralahy. Il se représentait la jeune femme étendue sur le lit, les muscles raidis, les lèvres retroussées sur les dents blanches, la face contractée, verdâtre déjà comme un noyau de mangue. Il hâta le pas, franchit l'étroite porte de pierre du village, se glissa comme un voleur vers sa case, par derrière, le long du fossé. Il tira le verrou, poussa l'huis : la maison était vide. Sur la haute planche fixée au mur, la corbeille couverte, où Ranoure rangeait ses vêtements, avait disparu. Elle était donc partie non pour un jour, mais comme un exilé qui, sans espoir de retour, noue dans un coin de son lamba un peu de terre prise au tombeau des Ancêtres. Navré à la fois de son départ et content qu'elle ne fût pas morte, Ralahy s'accroupit sur l'escabeau, au pied du grand pilier central de la case. Il n'avait pas de colère. La malédiction paternelle devait s'accomplir. Il éprouvait seulement une sensation de vide : vide sa tête, vide son lit, vide sa maison, morte la joie... Quand Ranoure était-elle partie ? Où est-elle allée ? Il voulait savoir...

Il s'en fut à la case voisine, impénétrable de visage, feignit d'être informé.

- À quelle heure Ranoure est-elle partie ce matin ?
- À l'heure où l'envers des feuilles est déjà sec.
- Elle portait sur la tête sa grande corbeille couverte ?

– Oui. Elle avait revêtu sa longue tunique blanche brodée, et son lamba de fine étoffe jaune.

- Personne ne l’accompagnait ?
- Non. Elle était seule.
- Elle est partie vers l’Est ?
- Vers l’Est. Elle a pris le grand chemin qui mène à Tananarive.

Il rentra dans la case désertée. Le nom de Tananarive réveillait sa jalousie, endormie un moment par le chagrin. Il se rappela le jour de la Pierre-mâle, Ranoure montant de la source avec le vase plein d’eau sur la tête, le long regard de la jeune femme vers la Ville-aux-mille-Villages. Elle préparait donc sa fuite, à moins que déjà la malédiction du père l’eût secrètement frappée.

Maintenant il savait... Il s’accroupit par terre, s’enveloppa complètement du lamba, comme aux jours froids de la saison sèche. Dans tout le village on entendait le martèlement sourd des pilons à riz frappant à grands coups dans les mortiers de bois. Distrait un instant par ce bruit familier, il retomba dans sa tristesse ; il lui semblait qu’un troupeau de bœufs avait piétiné sa poitrine, l’empêchant de respirer.

Il revécut en pensée les temps de son amour, les rendez-vous dans les bois de manguiers, à l’époque où les parents de la jeune femme habitaient encore le Grand-fossé-rond, les soirs heureux dans les cases abandonnées du village...

Il avait toujours connu Ranoure. Enfants, ils jouaient ensemble devant la maison paternelle. Petits garçons et petites filles, sur deux rangs, chantaient des chants alternés... Après le chant, tous les petits partaient eu sautant comme des grenouilles : celui qui cessait le premier s’en allait vaincu et honteux...

Devenue fille aux seins fermes, aux rondes épaules, Ranoure avait joué, avec les jeunes gens, aux jeux d’amour, et, parmi les femmes d’Ankadivouribé. Ralahy préférait, à cause de sa beauté, la petite amie d’enfance...

Puis des malheurs survinrent. Une année, les sauterelles dévorèrent les récoltes, l'eau se retira des canaux et des sources bien avant la saison sèche, une grande maladie se répandit de village en village, malgré les sacrifices aux Ancêtres-parfumés. La Reine résolut de parcourir le royaume pour chasser les fléaux ; auparavant elle donna l'ordre de *préparer les chemins et d'exterminer les rats*. Préparer les chemins, c'était les débarrasser d'herbes et de pierres, les élargir pour la suite royale ; exterminer les rats, c'était rechercher, pour les punir de mort, les Faiseurs-de-maléfices. Or le père de Ranoure, au Village-du-grand-fossé-rond, fut accusé d'avoir fabriqué des Oudy-forts et suscité des destins funestes ; des gens vinrent du Village-des-bœufs, témoignèrent contre lui ; l'Assemblée décida qu'il boirait le tanguin, le poison d'épreuve ; il ne le rendit pas, mais son corps se tordit bientôt en des convulsions horribles. Quand il fut mort, on l'enterra, comme un lépreux, en un coin écarté, loin du tombeau des Ancêtres. Sa femme, avec ses enfants, quitta le village, pour habiter Tananarive. Seule Ranoure demeura dans la case de Ralahy et fit avec lui l'essai du mariage.

Or, depuis ces événements, les hommes blancs venus d'au delà les mers, montant à Tananarive, avaient chassé la Reine de sa terre, et la sœur aînée de Ranoure vivait avec un chef des Étrangers au teint clair, dans une vaste case en briques cuites, couverte de tuiles. Souvent, dans les derniers mois, Ranoure parlait de cette sœur, non sans quelque envie. Quelle jeune femme n'eût pas désiré les lambas de soie, les bijoux d'or fabriqués par les Indiens, les chaussures en peau de bœuf, comme en portaient les vainqueurs ? C'est pourquoi l'Imérinienne était partie, ce matin là, vers Tananarive...

Cependant la nuit s'avancait ; l'heure approchait, où, hors des cases, on ne reconnaît plus un homme d'une femme, où on enlève les marmites de dessus les trépieds. Une faim obscure habitait les entrailles du jeune homme. Comme son foyer était éteint, il s'en fut vers la case de son père et de sa mère, où longtemps il avait été nourri. La flamme claire illuminait l'intérieur, brillait à travers les fentes de la porte. Les deux vieux vivaient avec plusieurs parents pauvres, et du dehors on entendait le

murmure des conversations. Ralahy entra. La maisonnée s'apprêtait à faire le repas du soir.

– Père ! sois content... La jeune fille stérile a quitté ma maison ! Tes paroles ont chassé Ranoure, elle est partie ! Maintenant mon foyer est éteint, et dans ma case aucune femme n'a pilé le riz...

– Ici le riz est cuit, interrompit Ralambe. Reprends ta place au foyer. Ta case ne restera pas vide longtemps : il ne manque pas de femmes au beau corps, sans défaut, sans reproche, pour remplacer la fille du Faiseur-de-sortilèges...

Les autres s'écartèrent et Ralahy s'accroupit sans mot dire. Sa mère le regardait avec compassion, les autres femmes avec curiosité. Les hommes parlaient des menus faits du jour, de l'état des récoltes, du travail des champs. Par discrétion, personne ne fit aucune allusion à Ranoure. Elle semblait oubliée déjà, comme les gens morts depuis plus d'un an, et qu'on a retournés une fois dans le Tombeau-des-Ancêtres... Pourtant Ralahy voulait savoir dans la case de quel homme Ranoure s'en était allée. Ensuite il serait plus tranquille pour reprendre sa vie. Un matin, il partit pour Tananarive. À l'heure où le soleil est sur le faite des cases, il fit halte, non loin d'Ambouhidratrime, pour manger du riz cuit dans une feuille de bananier, et, quand la force du jour commençait à décliner, il était tout près de la Ville-aux-mille-Villages.

Jadis on y parvenait par d'étroites digues de rizières, souvent éboulées ou coupées par les eaux.

Maintenant les Étrangers au teint clair avaient construit une haute et large route, bordée de jeunes arbres apportés des pays d'au delà les mers ; elle allait tout droit vers Tananarive, coupant les rizières, franchissant les ruisseaux, éventrant les monticules de terre rouge. L'Imérinien se réjouit d'arriver plus vite à la Ville, mais s'étonna des pierres cassées, aux arêtes coupantes, mises tout exprès sur le milieu de la chaussée. Les Malgaches prennent soin d'enlever les cailloux sur les sentiers : pourquoi les Blancs, si intelligents d'habitude, faisaient-ils juste

le contraire ? Il marchait donc sur l'extrême bord de la route, pour ménager la plante de ses pieds.

Plusieurs Européens, en filanzane, le croisèrent. Il les saluait avec humilité, comme on s'inclinait jadis devant les gens d'une caste supérieure, et il attendait qu'ils fussent passés pour continuer son chemin. L'un d'eux lui répondit par un salut en langue étrangère : Ralahy les trouva moins orgueilleux que les nobles Andrianes, au temps de la Reine. Certains de ceux-ci ne se faisaient-ils pas précéder, aux champs, de coureurs armés de bâtons ? Les Étrangers au teint blanc, plus clairs que les Andrianes, avaient presque tous l'air affable. Seulement pourquoi étaient-ils venus troubler les castes et les coutumes dans le pays des Imériniens ? S'il leur plaisait de venir dans le Village-du-grand-fossé-rond, de prendre les rizières, les bœufs, les femmes, que pourraient y faire les Hommes-sous-le-jour ? Déjà la taxe à payer par les mâles dans chaque famille avait été augmentée. Où s'arrêteraient les exigences des nouveaux maîtres ? Il voyait, non sans inquiétude, les changements qui de loin apparaissaient déjà dans la ville : terres remuées, marais comblés pour y bâtir des villages, grandes maisons à toits rouges, érigées sur des fondations de pierres, comme les Maisons-Froides des Ancêtres. Il admirait secrètement ces Étrangers qu'il détestait, de préparer les cases des vivants, non en boue sèche pour une génération, mais en pierre pour durer autant que la Race. C'était donc pour toujours qu'ils s'installaient dans le pays, et jamais les Andrianes royaux, dont les Ancêtres divins protégeaient les Hommes-sous-le-ciel, ne rentreraient dans leur Palais du Règne-paisible, au sommet de la montagne où s'étendait jadis la Forêt-bleue ?

Ralahy regrettait, sans savoir pourquoi, les descendants des Andrianes divins, il s'attristait aussi d'être seul, sur la grande route droite qui mène à Tananarive. Souvent il était venu, en compagnie de parents ou de gens du Grand-fossé-rond, pour vendre au marché des fruits, des nattes, des corbeilles ; la dernière fois il avait fait le chemin avec Ranoure et acheté pour elle, dans la boutique d'un Indien, ce même lamba de fine étoffe

transparente, dont elle s'était parée, comme en un jour de fête, pour s'enfuir.

Des groupes d'Imériniens s'en allaient en flânant vers Tananarive : – travailleurs revenant des rizières, les hommes avec la bêche sur l'épaule, les femmes ceintes de leurs lambas roulés, et les cheveux emprisonnés dans des étoffes sombres nouées aux tempes et retombant des deux côtés de la tête ; – marchands suivis de bourjanas porteurs des pacotilles aux deux extrémités d'un long bambou ; – miliciens se promenant avec leurs femmes et s'avançant côte à côte, les doigts enlacés, contents d'être deux. De petits enfants, une baguette à la main, poussaient vers les cases des troupes d'oies ou de dindons ; les bœufs, par files, retournaient aux parcs, et les petits des vaches gambadaient autour de leurs mères. Hommes et bêtes, dans la paix lumineuse du jour déclinant, goûtaient la douce Vie ; il semblait à Ralahy que lui seul était malheureux, parce que la femme au beau corps l'avait quitté.

Il se rendit droit à la case habitée par la mère de Ranoure, dans le quartier d'Ambanidie. Les petites sœurs étaient là ; elles sautèrent de plaisir, en voyant leur grand ami Ralahy ; de suite elles lui dirent tout : Ranoure, arrivée un soir, avait passé la nuit dans la case maternelle ; le lendemain Radzôle, la sœur aînée, était venue la prendre pour la conduire chez un ami de son *vazaha*, un chef à trois galons. Elles indiquèrent où se trouvait la maison, en haut d'Andouhâle, tout près du palais du Premier Ministre ; c'est là que maintenant, riche et joyeuse, vivait Ranoure.

Par les chemins qui montent en haut de la montagne, le long des pentes couvertes de lilas de Perse, de jacarandas bleus, de cactus et de figuiers malgaches, Ralahy partit, guidé par une des petites. On fut vite arrivé. La case, au milieu d'un jardin fleuri de jeunes daturas et d'hibiscus, était séparée de la rue par un mur très bas. À l'une des fenêtres, Ranoure, accoudée, regardait les passants. Elle portait une tunique de soie, jaune brodée et un léger lamba d'une étoffe chatoyante. Les cheveux, au lieu d'être tressés en une multitude de petites nattes, s'élargissaient au dessus du front, et retombaient dans le dos en une torsade

épaisse, selon la mode nouvelle des femmes de Tananarive. De lourds bracelets d'argent encerclaient ses poignets, et à l'un de ses doigts brillait une bague d'or, ornée de pierres. D'abord elle parut lointaine à Ralahy, comme si elle eût été d'une caste interdite. Leurs regards se croisèrent, renouant entre eux un faible lien. D'un élan souple il franchit le petit mur, s'avança au bas de la fenêtre. Ranoure ne laissa paraître aucune émotion. Il la salua de l'interpellation coutumière :

- Comment vas-tu, Ranoure, eh ?
- Tout à fait bien. Et toi, comment vas-tu ?
- Je vais bien...

Ne sachant que lui dire, il regardait ses poignets, encerclés d'argent, et la bague d'or à son doigt.

- Tu as de beaux ornements ?
- De beaux ornements, oui...
- Et une tunique de soie neuve, et beaucoup d'autres étoffes sans doute dans les corbeilles couvertes...

Ranoure était fière et nullement embarrassée que son ami d'autrefois vît toutes ses belles choses. Elle aurait voulu lui montrer aussi les bas de soie blanche et les souliers qu'elle avait mis pour la première fois, mais il eût fallu sortir de la chambre, et il n'était point convenable d'aller dans la rue converser avec un homme.

- Les vazaha, reprit-il, ont beaucoup de piastres enfermées dans leurs solides maisons. Pourtant tu soupire, Ranoure ?
- Je ne soupire pas, je bâille.
- Tu es distraite ?
- Je ne suis pas distraite, je réfléchis.
- Tu paraissais prête à pleurer ?
- Je n'ai pas envie de pleurer ; des poussières sont entrées dans mes yeux.

– Tu as l'air dolente ?

– Je ne souffre pas ; je me suis enrhumée à l'air frais de la nuit... Mais toi, Ralahy, tu es pareil au malheureux contre qui le Faiseur-de-sortilèges a suscité des sorts funestes.

– Je ne suis ni malade, ni malheureux, j'aime qui m'aime, si elle ne change pas. Qui ne m'aime plus, j'en suis dégoûté. Quiconque change, je l'abandonne. Car l'amour réciproque est le seul bien.

– L'amour, quand il se brise, est comme le fruit du vouâre ; l'aspect en est beau, mais à l'intérieur les fourmis le rongent.

– L'amour, tel que le ressent une femme, ressemble au riz de la première saison : il satisfait d'abord l'appétit, mais il ne suffit pas pour passer l'année...

– L'amour qu'apportent les hommes est comme l'eau qui suinte d'un rocher ; vue de loin, elle brille, et, si on y puise, il n'y a pas de quoi se désaltérer.

– L'eau qui suinte du rocher remplit pourtant les sources, et les sources qui jaillissent d'une montagne font une rivière...

– Est-ce que les Sévabés, dans les fossés du village, ne répandent plus leurs grappes parfumées ? Est-ce que le coucou ne pousse plus sa plainte pour répondre aux soupirs des amants ? Le village a-t-il rétréci ses limites pour que tu rappelles la femme qui t'a quitté ?

– Le Sévabé embaume l'ombre des fossés, le coucou répond aux soupirs des femmes, le village n'a pas changé de limites ; mais l'amour est comme un enfant qui garde des bœufs : il court après tout ce qui s'enfuit...

Ils se turent... Au bout d'un moment, Ranoure, pour rompre le silence, demanda :

– Il n'y a rien de neuf au Grand-fossé-rond ?

– Rien de neuf que ton départ.

– Tes parents se portent bien.

– Ils se portent bien.

– Qu’ont-ils dit lorsqu’ils ont su que j’étais partie ?

– Mon père, parce que tu n’as jamais conçu, avait demandé aux Ancêtres que tu t’en ailles, et ma mère non plus ne t’aimait pas...

– Et le riz de la deuxième saison, comment s’annonce-t-il ?

– On le repiquera bientôt. Les rizières ensemencées sont toutes vertes, et les Hommes-sous-le-jour, à grands coups de bêches, remuent la terre ou la font piétiner par les bœufs...

De nouveau la conversation tomba. Ils n’avaient plus rien à se dire, et tous deux demeuraient immobiles, contemplant des souvenirs déjà lointains dans le vague de leur pensée.

Soudain un officier à trois galons d’or parut en filanzane au coin de la rue. Ralahy le trouva d’aspect plus dur et plus hautain qu’un Andriane. Sa barbe et ses cheveux avaient la même couleur que les poils d’un bœuf rouge et ses yeux bleus étaient pâles comme le ciel du matin pendant la saison froide.

Les quatre bourjanes accélérèrent leur allure en entrant dans la cour de la maison, et déposèrent l’Européen au pied des marches. La jeune femme, chastement enveloppée dans sa légère écharpe, lui souriait avec ingénuité. Mais lui, arrêté au seuil de la porte, regardait l’Imérinien d’un air soupçonneux et méchant. Ralahy, feignant l’indifférence, attendait.

– Qu’est-ce que ce Malgache ? Que fait-il ici ?

– C’est un bourjane de mon pays. Il est de passage à Tananarive et me donne des nouvelles de mon village...

Elle ajouta, d’un ton détaché :

– Porte-toi bien, Ralahy, eh !

– Porte-toi bien, Ranoure, eh !

Puis elle quitta l’appui de la fenêtre pour aller, en esclave soumise, au devant du maître de son corps, et l’Imérinien, sans se retourner, s’en fut vers ses nouveaux destins.

III

LA TRANSLATION DES ANCÊTRES

Les jours avaient passé ; les silos étaient à moitié remplis de la première récolte, et les Hommes-sous-le-ciel s'apprêtaient à repiquer bientôt le riz vert de l'arrière-saison.

Deux lunes écoulées déjà depuis le départ de Ranoure, le cœur de Ralahy restait triste, parce que sa case était vide et son foyer éteint. Il ruminait sa peine, tel un bœuf castré, séparé du troupeau joyeux et qu'on attelle tous les jours entre les brandards d'une charrette, regarde taureaux et vaches brouter les jeunes touffes d'herbe, et sa tête aux cornes inutiles s'abaisse vers la terre sèche, parce qu'il se souvient du joug.

Ralahy souhaitait de prendre pour l'essai du mariage quelque femme nouvelle, mais aucune de celles du Grand-fossé-rond ne lui plaisait, et les rendez-vous sans lendemain avec des filles libres de leur corps ne lui donnaient pas de joie. Presque toutes avaient au front des rides précoces, par l'habitude de porter sur la tête des jarres d'eau ou de lourdes corbeilles de riz. Il n'aimait point leur peau rugueuse comme la main d'un bourjane, leurs pieds gercés, leurs chevilles enflées par le travail des rizières, à force de piétiner dans la boue liquide. Il dédaignait les seins tombants, les ventres flétris, et gardait le souvenir nostalgique du beau corps de Ranoure.

Et puis les femmes étaient rares dans le village du Grand-fossé-rond. Tananarive-la-joyeuse en avait attiré beaucoup parmi les jolies. Aussi les hommes surveillaient jalousement leurs amies ou leurs épouses et même les petites filles vierges.

Un soir Ralahy fut réduit à gratter à la porte de Rafare-labredouilleuse ; c'était une veuve pauvre et laide ; une maladie

lui avait fait perdre presque toutes les dents ; mais elle aimait les jeunes hommes et ouvrait sa case, la nuit, à tous ceux qui voulaient.

Parfois le tourmenté d'amour descendait vers la plaine féconde, couverte de moissons et riche de femmes. Le Village-des-bœufs l'attirait. Là, presque pas de cases sans jolies filles. Une surtout lui plaisait, Ranah, fille de Rakoutoubé et de Razafinn-drafare. Pour la distinguer des autres Ranah du village, on l'appelait aussi Rasoualavavoule, ou la Belle-aux-longs-cheveux, à cause de sa chevelure particulièrement longue et souple. C'est un nom qu'on ne donne plus aux petites filles d'aujourd'hui : il était tiré d'un conte des Anciens que contaient encore les vieilles femmes à la tête blanche ; Ralahy, dans son enfance, l'avait entendu souvent...

La Belle-aux-longs-cheveux, après avoir passé la rivière profonde sur le dos d'un caïman, épousa le fils du Roi-du-Centre ; pendant une absence de son mari, elle accoucha d'un enfant à la peau claire, mais les autres femmes de la case royale, jalouses, lui substituèrent le fils difforme d'une esclave noire. La Belle, répudiée, fut chassée du Village, et faillit être dévorée dans la forêt par le Serpent-à-sept-têtes ; après beaucoup d'aventures, elle reprit sa place d'épouse, grâce au talisman donné par un célèbre Faiseur-d'Oudys.

Ralahy aurait voulu être le fils d'un roi pour épouser la Belle-aux-longs-cheveux et avoir d'elle un fils à la peau claire. Il songeait aussi à demander à Ralambe quelque amulette puissante, pour se concilier et retenir l'amour de Ranah. Ou, plus simplement, il pensait à obtenir d'elle-même qu'elle vînt dans sa case pour faire l'essai du mariage. Mais il se rendait compte que la chose n'irait pas sans difficulté, bien qu'une parenté ancienne unît les deux familles.

Elles avaient été séparées jadis, en des jours mauvais, par les destins de haine et de mort. Un Annonciateur-des-sorts les avait prédits, dès le temps du premier fondateur d'Ankadivouribé : ses descendants étaient voués à brandir la sagaie les uns contre les autres ; des enfants de la Race, expulsés

du village, iraient bâtir leurs cases au lieu-où-pâturent-les-bœufs, et, durant quatre générations, la discorde régnerait entre les deux partis. Or la parole du Diseur-des-jours s'était accomplie. À l'époque où régnait le Seigneur-puissant-au-cœur-de-l'Imerne, Rabé, un des descendants de l'Ancêtre, avait convoité la même femme que son frère Rambou. Leur rivalité s'était changée en une haine mortelle. La femme préféra Rambou : Rabé, par vengeance, vola dix bœufs du troupeau de son aîné, qu'il cacha dans une île lointaine au milieu d'un grand marais. Puis, comme Rambou suivait la piste de ses bœufs, le fils du même père et de la même mère alla sur le chemin s'embusquer dans un buisson touffu et lança une sagaie lourde, de celles qu'on emploie pour les sangliers, contre son frère. Celui-ci, heureusement, portait à sa ceinture l'oudy Bétal, fait de morceaux de racines liées de rafia, ornées de perles blanches et de dents de caïman, amulette efficace pour détourner la pointe des couteaux ou des sagaies. L'arme dévia : elle s'enfonça dans le tronc d'un manguier, et Rambou revint sain et sauf dans sa case. Les vieillards du clan s'assemblèrent, car le sang de la Race ne doit pas couler par des mains fraternelles. Quand deux caïmans se battent, on les laisse faire : les humains n'ont qu'à se louer de leur mort ; mais, quand deux taureaux adultes, dans le troupeau, entrechoquent leurs cornes pour la même vache, on les emmène séparément dans des pâturages écartés. Les vieux ordonnèrent donc que Rabé quitterait le Village-du-grand-fossé-rond pour aller bâtir sa case à une distance d'au moins dix portées de sagaie. Il décida quelques hommes pauvres à l'accompagner, emmena ses esclaves, et tous ensemble fondèrent le Village-des-bœufs. Dans la suite des temps, Ambouhitroumby avait prospéré, tandis qu'Ankadivouribé s'appauvrissait en hommes, en rizières et en troupeaux. Pourtant la haine héréditaire semblait s'atténuer. Même Andrianampouinimerne, le grand rassembleur de tribus, avait essayé de réconcilier les deux clans, et ils avaient sacrifié ensemble un taureau rouge, dont la tête aux grandes cornes avait été fichée sur un poteau d'offrandes, près de la pierre qui marque la limite des territoires. Mais les rivalités et les jalousies n'étaient pas complètement éteintes : les gens d'Ambouhitroumby mépri-

saient les hommes du Grand-fossé-rond, plus pauvres qu'eux, et ceux-ci enviaient les possesseurs des bœufs nombreux et des rizières fertiles.

Quand les Étrangers avaient apporté d'au delà les mers l'Esprit d'un seul dieu pour remplacer tous les Ancêtres-parfumés des Malgaches, et lorsque la Reine Ranavaloune, acceptant les nouvelles croyances, avait essayé de les imposer à ses sujets, partout en Imerne les foules blanches, dévotes jadis aux Pierres dressées sur les Hauts-Lieux et aux Arbres-touffus, plus vieux que les Ancêtres, renoncèrent aux rites immémoriaux ; hommes nobles et hommes libres, confondus avec les esclaves, se mêlèrent dans les temples et obéirent, en apparence, à la loi des Missionnaires. Alors les gens du Village-des-bœufs bâtirent une grande Maison-de-prières en briques, où ils vinrent en foule écouter la parole d'un English et les sons d'une caisse à musique envoyée du pays des Vazaha. Au contraire les hommes du Grand-fossé-rond ne s'étaient pas soumis aux ordres de la Reine : ils n'avaient pas cessé de sanctifier les Amulettes-vénérables, de sacrifier des animaux devant les pierres ointes de graisse, et de suivre scrupuleusement la coutume-des-ancêtres. Ç'avait été une nouvelle cause d'hostilité entre les deux villages, et la haine s'était ravivée, comme aux âges anciens.

Or Ralambe et Ralahy étaient les descendants directs de Rambou, et Rakoutoubé, père de Ranah, était l'arrière petit-fils de Rabé. Ralambe, au Village du Grand-fossé-rond, gardait l'idole Rabéhaze, le Seigneur-au-nombreux-butin, tandis que Rakoutoubé était surveillant du temple et chef des Protestants, dans le Village-des-bœufs.

Les deux hommes n'avaient donc aucune sympathie l'un pour l'autre, bien qu'ils fussent parents, et, sans se détester franchement, ils évitaient de se rencontrer. Comme dit le proverbe, « les hommes se disputent plus facilement en dedans du même fossé que lorsqu'ils sont séparés par neuf montagnes ou neuf rivières », et « l'Oiseau-fort aux ongles crochus est l'ami du caïman, parce qu'ils ne fréquentent pas les mêmes parages. »

Si les haines ancestrales semblaient endormies, Ralahy craignait de les voir se réveiller. Il s'inquiétait, il s'épouvantait presque de l'inclination qu'il ressentait pour la fille de Rakoutoubé, et il n'eût pas osé l'avouer à son père. Les Anciens ne disent-ils pas dans leurs contes que la petite fille de la pintade ne se laisse jamais approcher par le petit fils du caïman, depuis que le Grand-père-vorace a violé le serment du sang fait avec la Grand-mère-à-la-queue-recourbée.

Mais les pieds d'un jeune homme ne connaissent pas d'avance les chemins où le poussera son Esprit. Ralahy, plusieurs fois, était allé au Village-des-bœufs, sous un prétexte ou sous un autre. Rakoutoubé ne l'avait pas mal accueilli, lui avait déclaré qu'il oubliait les querelles anciennes ; le Seigneur-parfumé, le dieu nouveau dont il suivait la Coutume, défendait de se souvenir des offenses, et ordonnait de s'aimer tous les uns les autres ; le vieillard avait même proposé d'entrer dans la Maison-de-prières pour entendre les sons de la grande caisse à musique ; mais Ralahy s'y était refusé obstinément, car il craignait les sortilèges cachés. Cependant il s'attardait volontiers au Village-des-bœufs, il y contemplait Ranah, causait avec elle de choses indifférentes, à l'insu du père.

Telles étaient les pensées du jeune homme, quand on célébra la translation des Ancêtres dans la nouvelle Maison-froide. Il est d'usage d'inviter à cette fête les voisins, les amis et tous les parents, même ceux qui habitent au loin. Plusieurs familles d'Ambouhitroumby devaient être conviées. Pour Rakoutoubé, Ralambe hésitait, tant était vif en son cœur le souvenir de la haine ancestrale. Ralahy le décida non sans peine ; le vieux s'entêtait dans sa rancune, attribuait ses propres sentiments aux Ancêtres-parfumés.

– Que diraient-ils, tous mes Pères, s'ils voyaient parmi nous l'arrière-petit fils de Rabé ?

– Mais, hasardait Ralahy, tous ceux qui ont vécu avant Rabé, et dont les corps reposent dans notre Maison-froide, sont aussi les ancêtres de Rakoutoubé, comme ils sont les tiens. Ils n'ont pas connu le crime de Rabé, puisque celui-ci, de leur

temps, n'existait pas encore. Pourquoi les priver de la présence d'un de leurs descendants ?

Ralambe essayait de répondre :

– Dans les assemblées que tiennent entre eux les Esprits, ils ont dû rejeter le descendant indigne et sa postérité, dénoncer son crime aux Morts d'autrefois.

– Alors ils l'auraient fait savoir en songe à quelqu'un d'entre les vivants, et je ne me rappelle pas, père, que tu m'en aies jamais parlé. Tu m'as raconté au contraire que, d'après l'antique Diseur-des-jours, annonciateur du crime, la discorde entre les deux familles ne devait pas se perpétuer plus loin que la quatrième génération. C'est la tienne. La haine qui divise notre Race doit maintenant prendre fin.

Ralambe parut touché de cet argument, il acquiesça.

– Va donc inviter Rakoutoubé ! Qu'il assiste à la translation de nos Ancêtres, au jour Asouroutâne de la Lune qui se lève... Peut-être aussi bien n'acceptera-t-il pas, ajouta le vieux en grommelant.

Mais Ralahy, heureux d'une occasion de descendre au Village-des-bœufs, se hâta ; Rakoutoubé ne déclina pas l'invitation ; il désirait, au nom de son dieu pacifique, se réconcilier avec ses proches, et, secrètement, il ne désespérait pas de conquérir à la Coutume nouvelle les adorateurs du Sampy Rabéhaze.

La veille du jour fixé, à l'heure où le Soleil, par la porte des cases, arrive jusqu'au coin des poules, le père et le fils allèrent à l'ancienne Maison froide, pour prévenir les Ancêtres vénérables. Ils montèrent sur le tombeau ; le vieux Ralambe, à trois reprises, siffla et dit, en se tournant vers les quatre directions rituelles :

– Vous tous qui habitez ici, depuis celui qui a creusé autour du village le grand fossé rond, jusqu'à mon père et aux frères de ma mère, vous tous, Seigneurs-parfumés de notre Race, et ses Procréateurs, ne sortez pas, n'erre pas, ne vous en allez pas au

loin ! Car demain, selon la parole de Celui-qui-sait-les-jours, nous vous emmènerons dans une nouvelle Maison-froide ! Demain cet endroit-ci ne sera plus pour vous qu'un lieu de promenade, et la porte en restera ouverte dans la suite des temps, de telle sorte que les vivants, en passant, y puissent regarder !

« Amenez donc au rendez-vous que je vous donne, tous nos parents, grands ou petits, habitants de la Maison-froide. Rappelez ceux qui sont partis vers l'Ouest ! Rappelez ceux qui sont partis vers l'Est ! Et ceux qui sont au Nord ! Et ceux qui sont au Sud ! Que tous, demain, soient ici présents ! Qu'aucune de vos dépouilles ne soit transportée, sans être accompagnée de son Esprit ! »

De nouveau, il siffla vers les quatre directions ; les deux hommes, possédés par l'âme de la Race, se turent. Il parut à Ralahy que des souffles plus forts agitaient les hautes herbes, des bruits étranges sonnèrent dans ses oreilles, il crut entendre un sifflement sortir du tombeau : était-ce un serpent marouloungh caché dans les pierres mal jointes ? Était-ce la réponse mystérieuse des Seigneurs-parfumés ?

Le père et le fils, pleins d'une terreur sacrée, rentrèrent au village. Ralahy, la nuit, eut un songe. Dans le temps futur où la pensée des hommes vivants n'ose pas descendre, il lui semblait que sa propre dépouille était couchée à côté de celles de ses Pères, sur la dalle froide ; une place restait vide près de lui, il ne savait pour qui elle était destinée... Soudain la porte roulait en grinçant sur ses gonds de pierre, l'œil-rouge du soir regardait dans le caveau ; des vivants entraient, portant roulé dans les suaires de soie un cadavre léger, celui d'une femme ; on l'étendait au côté de Ralahy, et, par une intuition de l'Esprit, il connaissait que c'était Ranah, la Belle-aux-longs-cheveux...

Il se réveilla, trempé de sueur, effrayé par les images de mort ; mais, à la réflexion, il se rassura ! Si Ranah devait entrer, un soir des temps, dans la Maison-froide de ses ancêtres à lui Ralahy, c'est qu'auparavant elle vivrait, épouse, dans sa case ; sinon, elle reposerait dans le tombeau d'un mari étranger, ou, non mariée, dans celui de son père. La certitude de ce raison-

nement le rendit tout joyeux, car il était impossible que les Ancêtres eussent envoyé un rêve mensonger.

Le lendemain matin, Rakoutoubé, sa femme, et ses deux filles arrivèrent avec les autres parents du Village-des-bœufs. Ralahy ne se lassait point de contempler Ranah : son nez droit, le teint très clair de sa peau lui donnaient l'air d'une noble Andriane ; les longs cheveux qui lui avaient valu son surnom, réunis en une lourde torsade, tombaient presque jusqu'à ses pieds ; ses regards, voilés par les cils, rayonnaient une lumière aussi douce que l'Œil-du-jour caché à demi par les nuages du soir. Le jeune homme s'impatientait de ne pouvoir aller près d'elle ; mais obligé de demeurer aux côtés de son père, il recevait les gens de la Race, venus du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, s'inclinait, avec un geste des mains, chaque fois que ceux-ci remettaient à Ralambe l'offrande en argent pour aider à la translation des Ancêtres.

Puis des bœufs furent tués ; chacun en eut sa part, selon son rang, sa caste, et l'argent qu'il avait apporté ; des poules, des dindons et des oies furent donnés en outre aux parents les plus proches. Aux Ancêtres on réservait la meilleure graisse, prise dans la bosse des bœufs sacrifiés, et les boucranes, aux cornes rouges de sang, avaient été suspendus au poteau d'offrande, à l'Ouest de la Maison-froide. Alors toute la Race goûta la joie de manger, les vivants abrités dans les cases, et les morts dans le tombeau où rôdent, invisibles, les Esprits...

On attendait le moment où la lumière du soleil, pénétrant dans les maisons, atteint le pilier du Sud, car les Seigneurs-parfumés n'aiment pas à sortir, quand le plein jour brûle le faîtage et que les bœufs, dans la campagne, recherchent l'ombre des manguiers.

À l'heure rituelle, tandis que la foule s'acheminait vers la case neuve des Ancêtres, Ralambe et son fils, accompagnés de quelques hommes, gagnèrent l'ancien tombeau. Avec des bêches ils enlevèrent la terre obstruant l'entrée, et la porte rouge, qui n'avait pas été ouverte depuis deux ans, apparut dans toute sa hauteur. D'un grand effort, ils la firent tourner sur ses tenons de

pierre, et les vivants, avec le jour qui baissait, entrèrent dans la maison des morts. La poussière sépulcrale, imbuë depuis les temps immémoriaux d'humaines déliquescentes, repoussa d'abord les Hommes-sous-le-jour ; mais l'odeur forte des Ancêtres doit être aux descendants comme un parfum ; ils s'empressèrent et dévotement prirent sur les dalles les dépouilles incluses en des nattes de jonc tressé. Ralambe, la face à l'Est, se courba les deux mains étendues, et de ses ongles gratta la terre au-dessous de l'endroit où se dresse la Pierre-levée ; il prit une poignée de cette terre sacrée, mélangée de la poussière des morts, et il sortit, après avoir sifflé doucement trois fois, pour qu'aucun Ancêtre ne restât dans la demeure abandonnée à jamais. Il marchait, les mains réunies en forme de coupe, montrant à l'Œil-du-jour la poussière mystérieuse qui devait transférer dans la nouvelle maison toute la sainteté de l'ancien tombeau. Derrière lui suivaient les hommes de la Race : les dépouilles vénérables ne pesaient guère à leurs bras robustes, et l'odeur sacrée des Ancêtres n'offensait plus leurs narines. Au loin retentissaient les appels de la foule, réunie autour du tombeau neuf. Les Hommes-sous-le-ciel chantaient ensemble le chant rituel de l'Oiseau, réservé pour les funérailles, car l'âme, quand elle sort du corps, est pareille à un oiseau qui s'envole. Les femmes, en battant des mains, les accompagnaient de leurs réponses un peu nasillardes, tandis que les joueurs d'instruments frappaient à coups lourds sur les peaux tendues des ampoungs ou faisaient frémir sous leurs doigts les fibres de bambou des valîh.

Ralambe entra dans la Maison-froide ouverte, répandit la terre sainte au-dessous de l'endroit où se dressait la Pierre-levée, puis reparut sous le jour : il dansa la danse lente des hommes, agitant en un rythme saccadé ses doigts pleins de la poussière des morts. Les dépouilles vénérables avaient été déposées les unes à côté des autres sur le sol rouge, à droite de l'entrée ; à gauche s'étaient les suaires neufs en soie rayée, offrande somptueuse des vivants à tous les Ancêtres.

On défit les cordes des nattes ; dans les suaires rouges, souillés par les sanies, éteints par le temps, apparurent de

vagues formes, comme atténuées sous les étoffes multiples liées des sept liens rituels : les morts depuis deux ans, conservés par la terre sèche du tombeau, momies fanées dont les visages seraient encore reconnaissables ; – les morts depuis cinq ans, qui, si on soulevait leur lamba, auraient des trous en place d'yeux, et dont les cheveux n'adhèrent plus au crâne ; – les morts depuis dix ans : leurs dents se transforment en pierres et leur tête n'est qu'une masse ronde d'ossements blanchis ; – les morts depuis cinquante ans, empaquetés dans vingt lambas de pourpre par la pitié des générations, et devenus aussi petits que de tout petits enfants ; – et les morts immémoriaux, confondus sous un seul linceul en un tas d'ossements et de poussières.

Par dessus les lambas anciens, on enveloppa les Ancêtres dans les suaires neufs et dans les nattes nouvellement tressées à leur intention. Quand les liens rituels eurent été renoués, le Maître-du-deuil monta sur le tombeau et parla aux Seigneurs-parfumés au nom de tous leurs descendants réunis :

– Ô vous, les Morts de tous les temps qui ne sont plus, Seigneurs-parfumés, Ancêtres-procréateurs de la Race, vos enfants se sont rassemblés en un jour faste, pour obéir à vos ordres, et parce que votre Maison-froide était devenue trop petite. Voici votre demeure nouvelle : nous vous porterons trois fois autour de ces murs, afin que vous les connaissiez bien, et que vous n'alliez plus, par mégarde, dans la Maison-froide abandonnée.

« Vos enfants sont venus du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, depuis Tananarive-la-Haute jusqu'à l'Andrinnguitre-pierreux. Car votre race a pullulé sous le jour, après que le premier Ancêtre eut creusé autour de notre village le grand fossé rond.

« Nous n'arrivons pas les mains vides : voici les têtes des bœufs tués en votre honneur ! Avec la graisse nous avons frotté les pierres du tombeau, et voici des lambas rouges pour envelopper vos corps et les protéger du froid. Les uns ont été tissés par les femmes de la Race, les autres achetés à des marchands. Pour les acquérir, deux cents piastres ont été tirées des vases de

terre enfouis. Tant est grand l'amour que nous avons pour vous !

« Nous vous demandons en échange de protéger nos cases, de faire mûrir le riz malgré les orages et les sauterelles, de rendre fécondes les vaches et les femmes, de détourner de nous les Mauvais-Sorts ! »

Il dit, et, sautant à terre, il fit trois fois le tour du tombeau, suivi des hommes de la Race portant les Ancêtres dans les lam-bas neufs et les nattes nouvellement tressées. On les déposa sur les dalles de granit d'après la date de leur mort et d'après leur parenté, les plus anciens couchés à l'Est, les plus récents sur les lits de l'Ouest, au-dessus de la porte. Enfin le tombeau fut fermé, et un peu de terre entassée à l'ouverture.

Puis les hommes se reculèrent ; les femmes stériles et les jeunes filles s'approchèrent des vieilles nattes jaunies où avaient dormi les Ancêtres dans l'ancien tombeau ; de tout leur long elles s'étendirent dessus, pour que le germe de la Race pût être facilement porté en elles par leurs maris ou leurs amants. Ralahy, joyeux, vit Ranah accomplir le rite : il eût souhaité posséder la femme au beau corps dès le soir même, afin d'être sûr de la naissance d'un fils et de la perpétuité des traditions. Mais Rakoutoubé, qui suivait la Coutume nouvelle, appela sa fille d'un ton irrité, pour la ramener vers le Village-des-bœufs.

IV

LE PARFUM DES MANGUIERS

Le surlendemain de la translation des Ancêtres, Ralahy, obsédé par l'image de Ranah, s'en fut au Village-des-bœufs. Devant la maison paternelle, elle faisait sécher au soleil, sur une grande natte, le riz de la dernière récolte. Vêtue d'une longue tunique en laine brune, sans lamba, une étoffe de coton rouge nouée autour de la tête pour protéger ses beaux cheveux contre les poussières, elle s'empressait à la tâche coutumière, sans voir le jeune homme, arrêté à quelques pas. Renversant entre ses jambes écartées une corbeille en jonc, elle se baissait pour y ramasser le riz à pleines mains. Sa vue éveillait dans l'esprit de Ralahy des images de volupté. Quand elle se redressait pour se reposer un instant, ses jeunes seins pointaient sous l'étoffe légère ; toutes les formes harmonieuses de son corps étaient mises en valeur par les attitudes variées et souples que prennent les Imériniennes lorsqu'elles recueillent les grains mis à sécher sur les nattes. Pleine de la joie de vivre, elle exagérait tous ses gestes, tel un jeune animal, et par moments elle tendait les bras comme vers une étreinte, en bombant la poitrine et en offrant son visage au baiser du vent.

Soudain elle aperçut l'homme du Grand-fossé-rond et eut honte. Elle prit le bord de la natte, la releva tout entière pour rassembler le riz au milieu, resta ainsi cachée quelques instants, puis, laissant retomber la natte, elle jeta un coup d'œil de curiosité coquette du côté de son amoureux.

– Bonjour, Ranah ! eh !

– Bonjour, Ralahy ! eh !

Maintenant elle était accroupie à coté de la corbeille pour ramasser sagement les dernières poignées de riz. Elle ne se pressait point de finir, regardait en dessous le beau garçon drapé dans un lamba neuf et qu'elle sentait occupé uniquement d'elle.

Mais Rakoutoubé, sortant de la case, vit la scène. Il n'aimait pas que sa fille causât longuement avec les jeunes hommes, car il avait sur les choses de l'amour quelques-unes des idées nouvelles apportées par les missionnaires, et il tâchait de détourner la jeune génération de la Coutume des Ancêtres.

– Rentre à la maison, Ranah ! cria-t-il.

Elle prit la corbeille à deux mains, la secoua pour tasser le riz, et, l'élevant d'un effort, la plaça sur sa tête ; puis elle fit un sourire à l'adresse de Ralahy, et, sans hâte, monta les marches entre les piliers de briques de la varangue. Lui contemplait la gracieuse silhouette, la taille souple, les hanches larges, et le joli mouvement du bras, nu jusqu'au coude, recourbé pour soutenir la corbeille.

Cependant les deux hommes, après les saluts d'usage, commencèrent à causer. Rakoutoubé, avec force louanges, rappela les splendeurs de la Fête des Ancêtres donnée au Grand-fossé-rond, parla des liens de famille renoués à cette occasion entre les deux villages, souhaita les relations plus fréquentes, plus cordiales. Le fils de Ralambe abonda dans le même sens, protesta des bons sentiments de son père et des siens. L'un poursuivait secrètement ses projets de conversion, tandis que l'autre ne songeait qu'à la possession de la femme au beau corps. Pendant qu'ils devisaient, Ranah sortit de la case pour chercher la natte où avait séché le riz. Dès qu'elle fut rentrée, Ralahy voulut regagner le village du Grand-fossé-rond, mais Rakoutoubé l'entraîna vers le temple dont il était surveillant, pour lui montrer la caisse à musique donnée par les Vazaha. Il en était fier, et à juste titre, car elle attirait plus de fidèles dans la Grande-case-des-prières que ses propres discours, ou que la lecture du Livre, ou même que la venue d'un missionnaire de Tananarive.

Dans la haute maison en briques cuites, éclairée par d'étroites fenêtres, un profond silence régnait. Ralahy, impressionné, redoutait de sentir derrière lui le souffle des Êtres-épouvantables-qui-rôdent ; il avait entendu raconter d'horribles histoires par les zélateurs de la Coutume nouvelle : des Êtres noirs et velus, grands comme des hommes, cornus comme des boucs, avec des becs et des serres de hiboux, venaient chercher ceux qui violaient les interdictions du Seigneur-parfumé des Vazaha, et, par de mystérieuses cavernes, les entraînaient sous la terre pour les précipiter dans un grand feu toujours ardent. Ralahy demanda si de pareils Êtres ne hantaient pas quelquefois la Case-de-prières, il s'excusa de violer peut-être, sans le savoir, quelque-une de leurs interdictions. Rakoutoubé, le rassurant, marcha devant lui, entre les deux rangées de bancs de bois, jusqu'à un endroit surélevé de la case, fermé d'une balustrade en briques, et semblable à la Place-des-harangues dans la ville sainte d'Andrianampouinimerne.

En un coin la caisse à musique était ouverte, Rakoutoubé s'assit devant, et, promenant ses mains çà et là, comme s'il faisait le Sikidy, réveilla des sons bizarres de voix dormantes ; elles faisaient des lamentations pareilles tantôt à celles des singes nocturnes dans la forêt, tantôt à celles d'hommes ou de femmes chantant les chants d'amours. L'imagination de Ralahy, à la pensée de Ranah, s'exalta de nouveau, et il rêva de posséder la femme au beau corps, à l'insu de son père. Pourtant, ce jour-là, sans chercher à la revoir, il s'en retourna seul vers le Grand-fossé-rond.

Presque chaque jour il revenait au Village-des-bœufs, mais ne trouvait pas l'occasion de parler à Ranah sans témoins. Quand elle l'apercevait, elle serrait son lamba entre les dents et baissait les yeux ; ou bien elle riait en détournant la tête. Ralahy comprit qu'il occupait, lui aussi, les pensées de la Fille-aux-longs-cheveux, et il en conçut de l'orgueil. Mais comment lui parler, puisqu'elle ne quittait presque jamais la maison, et que toujours son père ou sa mère survenaient à point pour les séparer.

Le soir, quand l'ombre du mont Andrinnguitre s'étend sur les villages, les Imériniennes vont aux sources puiser l'eau pour le repas. C'est une heure propice aux paroles d'amour : le crépuscule tisse autour des choses le voile de mystère dont s'enveloppera la Nuit, mère des Voluptés ; les vieilles et les vieux, chercheurs de soleil, sont rentrés dans les cases ; et les jeunes hommes, en revenant des rizières, prennent le sentier de la fontaine pour rencontrer les filles.

Or les femmes du Village-des-bœufs cherchaient l'eau dans un vallon écarté, au pied d'un rocher rond. Il était facile, en cet endroit, de se cacher : Ralahy épia donc la venue de Ranah ; il ne la vit que le deuxième jour. Maintes femmes, avant elle, étaient descendues à la source, seules ou par groupes ; certaines s'arrêtaient pour causer, se contaient en riant leurs amours, et l'homme tremblait que la désirée n'arrivât pendant ce temps. Enfin elle parut, à l'heure où les bœufs entrent par files au village. Elle marchait d'un pas alerte, soutenant d'une main le vase aux flancs arrondis, et ses pas, joyusement, résonnaient sur le sentier. Ralahy se montra. Elle ne sembla point surprise eu le voyant, et il en conçut un grand espoir. Elle se retourna seulement pour voir si personne ne venait du village, et, souriant au jeune homme, elle dit :

– Il est rare de voir la pintade sauvage hors de la forêt, et la poule sur le rocher où se pose l'oiseau papangue aux ongles crochus. Par quel hasard, homme du Grand-fossé-rond, es-tu descendu jusqu'à la source où puisent les femmes de mon village ?

Elle savait pourquoi il était venu, mais lui craignit de le dire.

– L'eau appartient à tous, comme l'air, le vent et le marais. J'ai cueilli des roseaux tout près d'ici, et, comme j'avais soif, je suis venu pour boire.

Elle puisa rapidement un peu d'eau dans sa cruche et la tendit à l'homme. En la prenant il regardait Ranah ; sous l'étoffe tendue de la tunique, les mouvements rythmés de la respiration soulevaient ses jeunes seins, et le désir de Ralahy s'exalta, si

près de la bien aimée. Il souleva des deux mains le vase de terre, et but.

Puis la Fille-aux-beaux-cheveux se pencha de nouveau vers la source ; leurs deux images s'y reflétaient ; elles devinrent confuses et s'effacèrent sitôt que la cruche y fut plongée, et Ranah se mit à rire, car elle était embarrassée par le silence de l'homme et ses regards aigus. Le vase complètement rempli, elle ne le remit pas de suite sur sa tête, mais se tint droite et immobile, regardant de côté, dans l'espoir que Ralahy prononcerait enfin les paroles attendues.

– Tu viens tous les soirs, Ranah, puiser l'eau à la source ici près du rocher ?

– Oui, tous les soirs.

– Et jamais tu ne vas te promener seule dans le bois des manguiers, au pied de la colline de la Pierre-brillante ?

– Non, Ralahy, je n'y vais pas bien souvent, car mon père et ma mère n'aiment point que je m'en aille seule loin du village, excepté pour puiser de l'eau à cette source.

– Mais quand les jeunes hommes te recherchent, où donc converses-tu avec eux ?

Elle ne répondit rien et se retourna de nouveau pour voir si personne n'arrivait par le sentier sinueux.

– Ranah ! Il y a de belles filles, aux seins lourds, à Laraine et à Imérimandrouche ; les femmes d'Ambouhimalaze sont renommées pour leur teint clair et leurs beaux cheveux ; mais j'en sais une du Village-des-bœufs, plus belle que toutes celles-là !

La poitrine de Ranah se souleva et ses cils battirent légèrement comme pour cacher ses yeux, car elle avait honte.

– Pendant la dernière lune, je suis allé à Tananarive ; j'ai vu les femmes des nobles Andrianes, que suivaient sur les chemins des servantes nombreuses, mais tu es plus belle que les femmes des Andrianes de Tananarive !

– J’ai entendu dire, interrompit malicieusement Ranah, qu’il n’y a pas bien longtemps, dans ta case, vivait une jeune femme nommée Ranoure. Ne la trouvais-tu pas plus belle que moi ?

Mais l’image de Ranoure ne hantait plus la pensée de Ralahy, et il s’écria de bonne foi :

– Toutes les mangues sur un même arbre ont le même goût : Ranoure n’était pas plus belle que les autres filles du Grand-fossé-rond... Elle a quitté ma case pour n’y pas revenir ; elle vit à Tananarive dans la maison d’un vazaha. C’est avec une autre que je veux me marier, avec une fille dont les cheveux souples et longs tombent plus bas que les genoux...

– Les cheveux des femmes tiennent les hommes plus fortement que des cordes en raphia...

– Je voudrais que tes cheveux m’attachent à ton corps comme la liane est attachée à l’arbre, ou le fil à la trame. Mais toi tu ne penses guère à moi. Pourquoi n’es-tu pas venue hier à la source ?

– Mon père m’a retenue pour chanter dans la Maison-de-prières les chants des Vazaha...

– Je suis resté longtemps seul à t’attendre. Je craignais que tu ne fusses déjà partie. J’ai demandé aux herbes de la source et aux pierres du chemin, si elles t’avaient vue. « Oh ! herbes et vous, fougères ! Est-ce que Ranah était ici tout à l’heure ? »

– Et qu’ont répondu les herbes ?

– Que tes pieds ne les avaient pas foulées.

– Et qu’ont dit les fougères ?

– Qu’elles ne s’étaient point écartées sur ton passage.

– Est-ce que les herbes et les fougères connaissent les pensées !

– Sans que les lèvres remuent, les yeux peuvent parler. Ne détourne pas la tête...

Mais elle l'interrompit d'un geste, des pas sonnaient sur le sentier. Ralahy vivement se sauva, disparut derrière le rocher. Deux filles arrivèrent en riant, pendant que Ranah, après avoir placé sur sa tête le vase aux flancs arrondis, s'apprêtait à retourner au village.

– Voyez-vous la Belle-aux-longs-cheveux qui vient si tard et toute seule à la source ? Sûr, elle avait rendez vous avec son amant...

Quoique ce fût une plaisanterie, Ranah honteuse leur lança des regards furieux, et très vite s'en alla.

Le lendemain, elle vint encore seule : Ralahy l'attendait à la source ; mais ils furent dérangés tout de suite ce jour-là. Leurs rencontres devinrent régulières ; tous les soirs ils se voyaient, tantôt quelques secondes, d'autres fois assez longtemps, Ralahy demandait à Ranah de venir dans le bois des manguiers, mais elle évitait de répondre, s'excusait sur les travaux de la maison, sur la surveillance exercée par ses parents. Lui ne comprenait guère ces mœurs nouvelles ; les femmes non mariées ne sont-elles pas maîtresses de leur corps ? Il la suppliait de faire avec lui l'essai du mariage et de rallumer dans sa case, au village du Grand-fossé-rond, le foyer éteint.

– Jamais mon père ne consentira à ce que j'habite ta case, si notre mariage n'est pas inscrit dans le bureau du Gouverneur, et si le vazaha de Tananarive ne vient pas prononcer dans la grande Maison-de-prières les paroles du Livre...

– Je ne puis vivre ainsi, privé de toi, Ranah ! Tout à l'heure, quand tu seras cachée à mes yeux, et qu'au détour du chemin tu auras disparu derrière la haie de cactus, je serai comme un petit enfant dont les parents sont partis au loin.

– Pourtant nous ne sommes ensemble que quelques instants chaque jour...

– Il ne tient qu'à toi que nous ne nous séparions jamais, depuis l'heure où chante le coq jusqu'à celle où les grenouilles cessent de coasser. Mais sais-je où te mènerait ton cœur, si tu avais envie de le suivre ?

– Les hommes sont beaux parleurs ; mais une femme qui laisse tomber un pli de son lamba en dit plus que par un long discours...

– Moi, je ne sais pas t'aimer avec de nombreuses ruses, comme les hommes de Tananarive, ni avec la promesse de beaucoup de bœufs comme les Sakalaves du Pays-d'en-bas, où se couche le Soleil. Mais la chérie au beau corps, aux longs cheveux, sans défaut, sans reproche, je la veux avec toute l'ardeur du sang de la Race...

– L'épervier aussi poursuit le petit oiseau rouge des rizières avec toute la vigueur de son bec crochu, avec toute la force de ses serres recourbées ; mais le petit oiseau se cache entra les grosses racines des arbres et il échappe à l'épervier...

– Ne te moque pas de moi, Ranah, et parle selon ton cœur... Si l'amour n'est point partagé, il se tarit comme les ruisseaux dans la saison sèche.

– Le roseau zouzoure dans le marais sait bien s'il est aimé de l'eau qui le baigne. Tu es trop exigeant, Ralahy. Ne connais-tu pas le proverbe des anciens ? Un homme ne doit jamais parler contre le roi, ni une femme contre la bienséance.

– Et toi, ignores-tu que jeune femme trop dédaigneuse reste seule, une fois vieille ?

– D'ici que je vieillisse, bien des lunes mourront dans le ciel.

– Mais l'amour est comme le fruit du bananier ; il faut le cueillir encore vert. Pour que tes lèvres ne soient plus liées par la honte, faut-il que j'amène Celui-qui-questionne-les-graines-fatidiques ?

– Si je dois être à toi, je suis comme la fleur couleur de sang dans l'herbe sèche : la main d'un petit enfant peut la cueillir. Si je dois être à un autre, je suis comme l'oiseau hitsikitsk : il vole si haut dans le ciel que nul ne saurait l'atteindre.

– Si tu m'aimes, Ranah, viens avec moi dans le bois des Manguiers, ou dans ma case, au Grand-fossé-rond... Je voudrais

être accueilli par toi, comme le rayon de soleil, à l'heure où se rassemblent les bœufs, par la case entrouverte, comme l'oiseau takatre par son nid, comme le serpent marouloungh par la fissure du rocher...

– Tais-toi, tais-toi, Ralahy ! J'ai bien honte ; mon père et ma mère m'attendent dans la case, car je suis venue chercher l'eau pour faire cuire le riz...

Un jour le père de Ranah annonça qu'il irait à Tananarive pour la Fête-de-tous-les-six-mois, et la jeune femme, au rendez vous de la source, consentit à rejoindre Ralahy, le lendemain, dans le bois des Manguiers. Pourtant elle ne voulut point donner de promesse certaine. Aussi l'Imérinien, pour contraindre sa volonté hésitante, se résolut à préparer l'amulette d'amour, l'Oudy Fiti, auquel nulle fille ne résiste. Les hommes de la Race, dès leur jeunesse, savent s'en servir et conservent secrètement dans leur case les choses nécessaires à sa composition.

Ralahy prit donc une pincée de terre ramassée dans l'empreinte d'un pas de Ranah, un os de l'oiseau vouroundréou dont le cri ressemble à une plainte d'amour, une griffe de chat, pour retenir la désirée, si elle songeait à s'enfuir ; il chercha dans la rivière un filament de ces algues appelées cheveux-des-filles-d'eau : leurs touffes sont pareilles aux cheveux verts des Ondines, dont celles-ci enveloppent au fond des fleuves les jeunes hommes, après avoir chaviré les pirogues, pour se rassasier d'amour dans leurs grottes hantées par les caïmans. Il coupa dans le fossé du village un morceau de la Liane-noire, qui s'incrute dans l'écorce des arbres, à force de les enserrer, comme la femme amoureuse s'attache au corps de son amant. Puis il mit les Choses-qui-contraignent dans un sac minuscule d'étoffe rouge ; au lien qui fermait le sac, il attacha l'ornement Malaimisarak, fait de deux perles de verre coloré, soudées ensemble : tels deux amants qui, dans les jeux d'amour, refusent de se désunir. Il ajouta encore deux têtes de libellules, parce que les Anciens ont dit : « le lambda ou les ailes d'une libellule, ce n'est qu'à la mort qu'elle les quitte. » Ralahy pensait que peut-

être la mort ne le séparerait point de Ranah, si elle entrait comme épouse dans sa case, car leurs âmes, plus tard, habiteraient ensemble la Maison-froide des mêmes Ancêtres.

Quand il eut fini de fabriquer l'Oudy, il le consacra selon le rite. Prenant un peu de la résine de l'arbre ramy, il la fit brûler dans une cupule de pierre ; au milieu de la fumée odorante, il encensa l'amulette, et prononça les paroles d'incantation :

– Oudy Fiti des mâles de ma Race, à qui nulle femme ne résiste, Dispensateur des voluptés, préparé selon la tradition des Anciens, sacré ! sacré ! très sacré sois-tu !

« Je n'ai violé aucune de tes Interdictions ! Je n'ai pas possédé celles de mes proches parentes que le Sang me défend de toucher, ni je n'ai désiré les femmes des castes prohibées ! Sacré ! sacré ! très sacré sois-tu !

« Par ta force efficace puissé-je avoir la femme au beau corps, sans défaut, sans reproche ! Qu'il lui soit impossible de se soustraire à l'appel de mon désir ! Sacré ! sacré ! très sacré sois-tu !

« Celle que je veux, c'est Ranah, la fille de Rakoutoubé, du Village-des-bœufs ! Elle est de mon sang, elle est de ma Race ! Puisses-tu me la donner ! Sacré ! sacré ! très sacré sois-tu !

« Que je sois aimé d'elle ! Qu'elle pense sans cesse à moi, et que la libellule rouge la conduise demain dans le bois des Manguiers ! Sacré ! sacré ! très sacré sois-tu !

« Qu'elle vienne à moi, soit que je m'en aille au Nord, soit que je m'en aille au Sud, et que demain elle soit ma chose, sous les Manguiers fleuris ! Sacré ! sacré ! très sacré sois-tu !

« Que ses bras m'enlacent, comme la Liane-noire entoure l'arbre de ses replis ! Que ses cheveux, plus longs que ceux des Filles-d'eau, enchaînent mon corps ! Que, possédée par moi, elle exhale une plainte plus douce à mes oreilles que le chant de l'oiseau vouroundréou ! Sacré ! sacré ! très sacré sois-tu ! »

Puis il oignit l'Oudy de miel, et se mit en quête d'une libellule rouge vivante, pour être la messagère d'amour. Sur les

bords de la rivière, dans les roseaux vouloutare, il en prit une, qui, posée sur une tige flexible, se balançait en écoutant la chanson du vent. Il la tenait par les deux ailes réunies ; la bestiole agitait ses pattes, tordait et recroquevillait son corps fuselé. Ralahy l'approcha de l'amulette consacrée, lui fit toucher le petit sac rouge, où les Choses-qui-contraignent étaient incluses ; il frota légèrement la tête de l'insecte avec l'ornement Malaimisarak et les têtes sèches des libellules mortes, puis, desserrant les doigts, il la laissa partir. Elle hésita d'abord, se posa sur une tige de vérou pour secouer et défroisser ses ailes, vola vers la rivière, erra quelques secondes à la surface de l'eau, et fila soudain dans la direction du Village-des-bœufs.

Ralahy, joyeux, attendait l'heure. Le sang de la race, en lui, bouillonnait, et l'esprit des Ancêtres l'incitait à l'acte d'amour, annonciateur de la Postérité. Étendu de tout son long dans l'herbe sèche, près d'un datura aux fleurs épanouies, il écoutait les voix des êtres et des choses. Des essaims de mouches bleues ou dorées tourbillonnaient sous l'arbre, en un bourdonnement confus ; autour des profondes corolles blanches, vases de parfums infinis, elles s'agitaient, comme les désirs des hommes autour du sexe des femmes. Sur une basse branche, tout près de terre, deux caméléons soufflaient en face l'un de l'autre leurs petits souffles coléreux, gonflaient leurs cous, et des points rouges tachaient çà et là leurs peaux vertes. Dans le fond du val errait un troupeau de bœufs ; Ralahy percevait l'entrechoquement des cornes de deux taureaux affrontés, en rivalité d'amour.

Le parfum des manguiers en fleurs, du bas de la colline, montait jusqu'à lui, odeur suave et troublante, qui agit à la façon d'une amulette mystérieuse. Pendant une lune entière, elle règne sur toute la terre Imérinienne, et pousse vers le rut, plus que dans les autres saisons, les clans des humains et les innombrables tribus des bêtes.

Ralahy, haletant, regardait l'étroite sente qui, contournant la montagne, longeait le bois de manguiers. Il ne voyait pas le Village-des-bœufs, mais il savait l'endroit où devait apparaître Ranah, conduite par la force de l'Oudy. Il n'eut aucun étonne-

ment, quand il l'aperçut. Enveloppée d'un lamba blanc ramené par dessus la tête, elle marchait vite, un pli de terrain la lui cacha bientôt. Il se hâta, lui aussi, vers le bois ; quand il parvint au lieu convenu du rendez-vous, Ranah était assise, les jambes croisées, au pied des manguiers touffus, là où l'ombre empêche l'herbe d'être épaisse et haute. Son lamba souple, très blanc, l'enveloppait toute entière, et elle en tenait le bord serré entre les dents, pour que l'homme vît le moins possible d'elle, car elle avait plus honte encore que le jour où Ralahy, pour la première fois, lui avait dit les mots d'amour. À ses pieds, sur un coin du lamba, s'était posée une libellule rouge aux ailes brillantes ; Ralahy regardait fixement la bestiole qu'il avait tenue entre ses doigts ; car il était sûr que c'était elle, la même, venue pour apporter à la très chérie la vertu mystérieuse de l'amulette puissante...

Mais ce jour-ci n'était point aux paroles, et, tout de suite, ils accomplirent le geste ineffable qui perpétue le sang de la Race.

V

L'INCARNATION

Tant que sur la terre Imérinienne se répandirent les parfums des manguiers en fleurs, Ralahy et Ranah presque tous les jours s'aimèrent à l'ombre des arbres touffus. Mais quand commença de grandir une nouvelle lune, les premières pluies tombèrent en rafales, et les nuages noirs, l'après-midi, s'accumulèrent dans le ciel lourd d'orage. Alors il ne fut plus possible de se retrouver dans le bois, en plein air. Ralahy insistait pour que Ranah, abandonnant le Village-des-bœufs, vînt habiter sa case. Elle aussi le désirait, mais elle avait peur de son père ; jamais celui-ci ne consentirait : vivre non mariée dans la maison d'un homme était interdit par la coutume nouvelle que suivait Rakoutoubé, et elle redoutait même sa colère, s'il soupçonnait un lien d'amour entre sa fille et le fils de Ralambe.

Ralahy résolut donc d'abréger les temps. Il ne cacha point ses desseins à son père, mais le supplia de consulter les Sorts pour lui révéler à l'aide des graines fatidiques les destins futurs. Ils choisirent un jour favorable de la lune croissante ; sous son influence se multiplient les petits des animaux et les générations des hommes ; c'est aussi le moment de faire parler les fruits divinatoires, générateurs des destins.

Le vieux Ralambe déroula par terre la natte fine tressée en jonc et tira du sac où elles étaient renfermées, les trois espèces de graines, les tsaramash de couleur blanche, allongés en forme de rein d'animal, les fruits noirs et plats du fânou, marqués d'un cercle, les grains rouges et ovales du faméloune. Avec la main droite, doucement, il les remua, souffla dessus pour les réveiller, en prononçant les formules rituelles. Il évoquait les Êtres redoutables qui révélèrent la divination aux hommes des anciens

jours, et des souffles légers décelaient, à Ralahy la présence des Invisibles. Puis le Sanctificateur déposa les graines selon l'ordre traditionnel pour former les figures annonciatrices du passé, du présent et de l'avenir. D'une voix basse et précipitée il dit ensuite les destins de la Race :

– Ralahy ! mon cœur est plein de joie ! Les Sorts ne sont pas muets ! La voix des Invisibles parle en mon esprit !

« Vois ! Dans les seize figures dominant les rouges famélounes, témoins de la Force, de la Richesse et de la Puissance ! Ils manifestent le sang de notre Race, rouge et vivant dans nos veines, et qui coulera dans les corps de nouveaux descendants. Nombreux aussi sont les grains blancs, signes de beauté, de lumière et de vie. Mais les graines de servage et de mort, les noirs fânou, annonciateurs des Mauvais Esprits, j'en vois pourtant quelques-unes...

Il se pencha sur la natte divinatoire ; anxieusement il interrogeait les formes et les couleurs des figures ; son visage, peu à peu, se rasséréna !

– Les graines noires sont presque toutes dans les figures indifférentes : bénis soient les Ancêtres et les Esprits pour les faveurs qu'ils nous apportent ! Vois cette première figure blanche tout en haut... C'est toi qu'elle représente, Ralahy ! Et voici la figure de la femme libre, formée du même nombre de grains, et de même couleur que la tienne. Les Sorts attestent votre mariage. Ranah entrera un jour comme épouse dans ta maison, et plus tard son corps sera couché à côté du tien sur la dalle froide, dans le tombeau de nos Ancêtres... Et voici encore, en correspondance avec les vôtres, la figure de la Jeunesse : elle annonce l'accroissement des fruits de la terre et des enfants des hommes. Tu donneras à la Race les descendants attendus ; leurs mains pieuses, au jour consacré, retourneront nos dépouilles avec celles des grands Ancêtres !

« Regarde, Ralahy, regarde ! Le Sort des Ancêtres est pareil à celui de la Femme, et leur Sort à tous deux s'accorde avec la figure de la Maison, rouge comme le sang de la Race...

Le vieux exultait ; du bout des doigts il touchait les unes après les autres, comme pour une caresse, les lignes entrecroisées des graines fatidiques... Il lisait maintenant les figures indifférentes ou adverses ; ses sourcils soudain se froncèrent ; le père s'attristait des périls révélés au devin ; il continua d'une voix plus sourde :

– Tous les Sorts ne sont pas favorables ! Le chemin des maladies et de la mort coupe ici la route de la Femme et la tienne... Elle continue... Pourtant quelqu'un de notre Race doit mourir... Ici encore nos destins sont interrompus un temps par une parole nouvelle, peut-être celle qu'apportent les Étrangers, et que Rakoutoubé écoute dans la grande Case-des-prières... Je vois le Samedi, jour des mariages, et favorable aux choses de l'amour, en conjonction avec le Lundi, propice aux Mauvais Esprits et aux Sortilèges ! Votre union, à la Femme et à toi, ne s'accomplira point sans embûches ni périls, et – vois-tu ! – le malheur viendra du dedans plutôt que du dehors... Heureusement les figures propices dominant les mauvaises... Pourtant, il mourra d'ici peu un homme de la Race, et l'espoir, au ventre de la femme, ne se réalisera pas du premier coup ! »

Il s'arrêta, comme indécis ; un instant l'image de Ranoure l'exécree obséda sa mémoire :

– Je cherche à connaître si Ranah sera longtemps stérile, comme la fille du Faiseur-de-Sortilèges, ou si son premier fruit périra avant l'heure de la naissance... Mais les figures, autour de la Femme et de la Maison, s'entrecroisent et se confondent... Les Sorts ne veulent plus parler...

Il se tut ; ses yeux, malgré lui, se fixaient toujours sur les graines fatidiques, annonciatrices de la destinée de son fils. Ralahy aussi se taisait, anxieux du futur incertain et redoutable. Il contemplait avec un respect superstitieux les graines sacrées : elles n'ont pas d'yeux et elles voient, elles n'ont pas d'oreilles et elles entendent, elles n'ont pas de bouche et elles parlent. Elles savent qui doit vivre et qui doit mourir, servent de médiatrices entre la volonté des Pères morts et l'obéissance des descendants. Il regardait les petits fruits légers, mûs par un souffle, qui

produisent de si grands effets. Leur efficacité vient de la force des Ancêtres, suscitée en eux par la Parole de Celui-qui-connaît-les-jours. Ralahy ne s'étonnait point de leur puissance ; les mêmes fruits, placés dans la terre stérile, ne se changent-ils pas en arbres vivaces, en plants féconds, producteurs de fruits à leur tour ? Et l'énergie transformatrice de la graine, obscurément conçue par le cerveau de l'Imérinien, ne lui semblait pas moins merveilleuse que la révélation des Sorts.

Il se pencha vers les figures ; en même temps l'ombre projetée par son corps s'allongeait sur la natte. Mais, avant qu'elle touchât les lignes des graines, Ralambe le repoussa vivement, car un tel geste est mauvais ; en obscurcissant les figures, il rend incertaine la réalisation des Destins. Ralambe se hâta donc de faire immuables les Sorts, en ramassant toutes les graines, qu'il enferma dans le sac pendu à son cou.

– Quand demanderai-je à Rakoutoubé de conduire sa fille dans ma maison ? dit Ralahy à son père.

– Le mois Asoumboul est passé, qui apporte beaucoup d'argent dans le ménage. Il faut attendre maintenant que dans quinze jours se lève la lune d'Adidzad, pour que vous restiez toujours d'accord et ne vous sépariez pas. D'ici là Ranah préparera son père à la demande...

Le lendemain, sous l'ombre touffue des manguiers, Ralahy annonça les Sorts à Ranah, et que par eux deux se perpétuerait la Race. La jeune femme, moins confiante que son amant, ou connaissant mieux son père, hésitait à mettre elle-même Rakoutoubé au courant de leurs projets. Pourquoi Ralahy ne viendrait-il pas faire la demande dans les formes traditionnelles ? Lui voulait qu'elle commençât à tresser les sept nattes et les douze corbeilles, apportées par la fiancée, selon l'usage, en sa nouvelle Maison. Elle consentit...

Rentrée au village, elle songeait avec effroi que son père n'aimait pas Ralahy et s'opposerait à leur union. Les jours qui suivirent, elle s'en fut au marais cueillir des roseaux zouzoure, sépara le long des tiges triangulaires l'écorce de la moelle et mit celle-ci de côté. Quand l'écorce fut sèche, elle la racla avec une

mâchoire de bœuf, la coupa en lanières égales, et se mit à tresser. Elle travaillait avec joie, car elle souhaitait d'entrer comme épouse dans la case de Ralahy. En entrecroisant les brins de roseaux, elle chantait. Lorsque Ralahy rôdait, le matin, autour du Village-des-bœufs, il entendait la voix de la bien-aimée, douce à son cœur comme le chant de l'oiseau vouroundréou. Trois nattes furent bientôt terminées. Comme elle commençait la quatrième, son père lui demanda un jour :

– Il n'y a pas de nattes usées chez nous. Pourquoi passes-tu ton temps à tresser, Ranah ?

La mère les écoutait ; elle connaissait l'esprit des filles et interrompit son mari.

– Peut-être bien qu'elle pense à quitter notre case. Quand elle aura tressé sept nattes, il lui restera encore à faire douze corbeilles...

– Est-il vrai, Ranah, que tu songes à te marier ?

Elle ne répondit point, baissant les yeux ; mais sa mère parla.

– Depuis deux mois Ranah nous cache quelque chose. Elle sort longtemps, sans qu'on la voie dans le village. Et puis, je vois rôder par ici Ralahy, le fils de Ralambe du Grand-fossé-rond.

– Est-ce vrai, Ranah ?

Elle prononça un oui imperceptible, et détourna la tête, comme pour se cacher.

– Le fils du gardien des idoles ! Ils suivent tous les anciennes coutumes dans ce village maudit ! Tu ne t'es donc pas rappelée que tu es chrétienne ?... Je ne peux pas, moi, surveillant du Temple, donner ma fille à un païen...

Les deux femmes se taisaient.

– ... À moins, continua-t-il, que Ralahy ne maudisse les Idoles et ne se fasse chrétien.

Mais Ranah se rendait compte que ce n'était pas possible. Elle se mit à pleurer. Que lui importaient les querelles des vil-

lages, les changements apportés aux coutumes du pays ? La loi de l'amour n'était-elle pas plus forte que la volonté des hommes ?

Le premier jour du mois Adidzad, favorable aux mariages, Ranah savait que Ralahy devait descendre pour la demander à son père. Ce matin-là, elle attendait anxieusement, accroupie sur la fenêtre du premier étage de leur case. Elle regardait le bois des manguiers, lieu habituel de leurs rendez-vous, et la haute colline pierreuse derrière laquelle se cachait le Grand-fossé-rond. Ralahy enfin parut sur le sentier. Il marchait vite, le lamba roulé autour des reins, car il avait hâte de connaître sa destinée. En entrant dans le village, il leva les yeux, vit Ranah : les deux amants échangèrent un sourire. Le jeune homme s'arrêta pour dénouer son lamba et s'en envelopper, puis il demanda à voix haute si Rakoutoubé était dans sa case. Déjà des têtes ébouriffées de femmes curieuses apparaissaient aux fenêtres, car le bruit courait depuis quelques jours que Ranah avait fait l'essai du mariage avec le jeune homme du Grand-fossé-rond.

Dans la maison, au rez-de-chaussée, Rakoutoubé et sa femme Razafinndrafare étaient seuls. Après l'échange des salutations habituelles, Ralahy dit la formule consacrée :

– Je ne viens pas, comme un voleur, pour dérober ce qu'on ne me donnera pas de bonne grâce, ni comme un taureau furieux, pour renverser ceux qui sont debout et fouler aux pieds ceux qui sont par terre. Votre fille a commencé à tresser les sept nattes et les douze corbeilles ; et moi, j'arrive pour vous demander des descendants. Ne me les refusez pas, mais accordez-les moi de bon cœur...

Bien que mal disposé, le père se souvint des règles de politesse édictées par les anciens, et il répondit :

– Nous sommes très honorés tous les deux de ta demande ; nous nous étonnons seulement que tu aies jeté les yeux sur notre humble case pour avoir des descendants. Il ne manque

pas dans nos deux villages de filles plus belles et plus désirables que Ranah...

– Pourtant ta fille, continua Ralahy, serait un cadeau plus précieux qu'une pièce d'étoffe vite usée, où qu'un bœuf qui peut être vendu ou tué, ou qu'une rizière, exposée à devenir stérile, si le ruisseau débordé la couvre de sable. Elle sera pour moi comme un grenier à riz qui ne se vide jamais, comme une source qui ne s'épuise pas pendant la saison sèche. Vivants, nous habiterons la même case, et, morts, nous reposerons dans le même tombeau.

– Nous craignons que vous ne vous entendiez pas ensemble ; notre fille a beaucoup de défauts...

– Si nous nous séparons un jour, je suivrai la loi des Anciens, et, des trois tas d'herbe sèche, deux seront pour le mari, le troisième pour la femme... Ne me blâmez pas du peu que j'offre ; tout seul je ne puis apporter un bœuf ; mais, selon la coutume, je vous présente, enveloppée dans un morceau d'étoffe rouge, la somme convenable. Je vous la donnerai, si vous voulez, en échange des fatigues causées par votre fille et des soins que vous avez pris d'elle.

– Ta demande mérite réflexion ; il nous est impossible de te répondre tout de suite. Seul l'homme inconsidéré prend une résolution immédiate dans les circonstances graves...

Il y eut un assez long silence. Puis ils parlèrent de choses indifférentes. Enfin, Rakoutoubé dit :

– Pour la prière que tu nous as faite de te donner des descendants, je l'accepte bien volontiers...

Il hésita un instant. Ralahy put avoir l'illusion que ses vœux étaient comblés. Déjà il faisait le geste de se lever pour remercier ses futurs parents, mais le vieux continua :

– Toutefois j'y mets une condition : tu deviendras chrétien... Tu abandonneras les superstitions mauvaises, auxquelles restent attachés les gens de ton village...

– Pourrai-je, interrompit Ralahy, en même temps que j'apprendrai la Parole nouvelle écrite dans ton livre, conserver toutes les coutumes anciennes léguées par nos Ancêtres ?

– Non, assurément. Le Seigneur-parfumé apporté par les Vazaha est jaloux, il ne tolère pas qu'on en adore d'autres que lui. Et moi, Surveillant-du-Temple, moi, élevé par les Missionnaires dans la religion de notre Seigneur Christ, je ne veux pas pour ma fille d'un possesseur de Sortilèges, d'un adorateur des Idoles !

Peu à peu il élevait la voix ; il parlait comme au Temple devant l'assemblée des Fidèles. N'avait-il pas en Ralahy un païen à convertir, une âme à sauver ?

– Il faut détruire en ce pays le culte des faux dieux ; il faut cesser d'avoir dans vos cases des morceaux de bois sourds et muets, en qui vous vous confiez, comme s'ils étaient vivants et tout-puissants. Pour être sauvé, Ralahy, pour ne pas devenir après ta mort la proie du Grand-feu qui brûle toujours, adore le Seigneur-parfumé unique et Christ son fils, venu jadis sur la terre pour le salut des hommes. C'est le dieu des Vazahas qui a créé le Ciel et la Terre en six jours ; il a allumé le Soleil et la Lune pour t'éclairer ; c'est lui qui fait pousser le riz dans les vallées et le manioc sur les collines ; c'est lui qui a placé près de toi les bœufs, les moutons et les poules pour te servir de nourriture, qui a mis dans le corps de tes ancêtres le souffle vivant... Veux-tu devenir chrétien, Ralahy ?

– Je ne veux pas suivre la Parole nouvelle, tans que mon père ait consulté les Sorts, et je ne veux pas non plus cesser d'honorer Randriamhéhaze, le Seigneur-au-nombreux-butin, qu'ont adoré les Pères de mes Pères...

– Alors ma fille ne sera jamais ta femme... Il est inutile, tant que tu demeureras dans ces dispositions, de m'adresser la parole ni de franchir le seuil de ma porte...

Ralahy, en sortant de la maison désormais interdite, se retourna, leva les yeux vers la fenêtre où naguère Ranah lui avait

souri ; mais la jeune femme n'était plus là, et ce fut comme si l'Œil-du-jour s'était retiré du Ciel.

Il jeta un regard de haine vers l'orgueilleuse Maison-de-prières : en face, contre le mur exposé au soleil d'une humble case lézardée, un vieillard accroupi se chauffait. Il reconnut Iboudoumatave, le Meneur-de-Pierres. Comme au jour du transfert des Ancêtres, le Gardien-d'idole portait sur ses hail-lons un lamba de soie somptueux, rayé de rouge et de noir ; il avait sur la tête un bonnet carré, tressé en écorce de roseaux. Il sourit à Ralahy comme pour l'inciter à la causerie. Mais, bien que le jeune homme fût assuré de trouver en Iboudoumatave-le-sorcier un contempteur de la Coutume nouvelle, il ne voulut point s'arrêter, et s'en retourna mélancoliquement vers le Grand-fossé-rond. Son père le réconforta : puisque les Sorts avaient été favorables, il ne devait pas s'inquiéter, Ranah un jour serait sa femme. Cependant une vague tristesse pesait sur lui, comme à l'heure du crépuscule, quand la nuit soudain obscurcit les choses. Depuis qu'il connaissait la Belle-aux-longs-cheveux, il avait perdu le goût des caresses d'autres femmes, et il se désolait à l'idée de renoncer, même pour peu de temps, à la bien-aimée.

On la surveillait étroitement, et leurs rendez-vous devinrent difficiles. Les jours où le père s'en allait à Tananarive pour une affaire de commerce ou quelque assemblée religieuse, la jeune femme s'échappait vite. La mère, conservatrice au fond d'elle-même des vieilles coutumes, fermait les yeux sur ces fugues. Mais les deux amants s'énervaient de leurs amours contrariées. Ralahy surtout ne pouvait comprendre ces mœurs nouvelles ; il appelait sur Rakoutoubé la colère de tous les Ancêtres, défenseurs de la Tradition. Il s'inquiétait aussi de la mauvaise mine de Ranah, de ses yeux caves, de ses traits tirés. Un jour elle lui confia qu'elle était enceinte. Ce fut une explosion de joie. Enfin les Ancêtres exauçaient leurs vœux, donnaient le descendant promis à la Race. Il courut de suite à la case de son père pour annoncer la bonne nouvelle. Ralambe aussi se réjouit. Quant à Ranah, elle se montrait plus calme, ne partageait pas tous les espoirs de son amant. Rakoutoubé, disait celui-ci, ne

pourrait plus, après cet évènement heureux, refuser son consentement ; leur mariage bientôt serait célébré. La jeune femme n'était pas de cet avis : jamais, jamais le père ne renoncerait à la condition fixée, et elle s'épouvantait à l'idée qu'il apprendrait un jour sa grossesse. Ralahy trouvait une telle pensée monstrueuse, indigne à la fois d'un père et d'une fille ; il s'obstinait à espérer.

Cependant le vieux Ralambe lui-même modérait cet enthousiasme. Consultant les Sorts pour l'enfant à venir, il avait lu de nouveau dans l'arrangement des figures la révélation d'une mort menaçant la Race. Mais le Destin n'était pas clairement marqué encore, car il est déterminé surtout par le mois et le jour de la naissance.

VI

LA SAGESSE DES ANCIENS

Cependant Ralahy méditait sur la condition imposée par Rakoutoubé. Il ne comprenait pas pourquoi il lui était impossible de suivre à la fois la Coutume des Ancêtres et les usages nouveaux apportés par les missionnaires. Il aurait voulu connaître les paroles lues chaque dimanche dans le Livre par le Surveillant-du-Temple. De singulières préoccupations le troublaient ; en lui s'éveillaient des curiosités qu'il n'avait jamais eues, au sujet des Ancêtres-parfumés, des Êtres-épouvantables qui rôdent, et de tout ce que savent les Anciens et les Prêtres, les Diseur-des-jours et les Gardiens-des-Idoles.

Le soir, vers l'heure où l'ombre incite les filles à n'avoir plus honte, où d'ordinaire les jeunes gens se livrent à l'amour, les vieux se réunissaient dans la case de Ralambe. Ils devisaient du passé, répétaient les histoires transmises de génération en génération. Ralahy souvent demeurait auprès de son père : il posait mille questions, et les vieux lui contaient les traditions héritées des Anciens. Il grandissait ainsi en savoir, et Ralambe s'enorgueillissait à la pensée que la sagesse des Ancêtres habitait déjà en l'esprit de son fils.

Quant à Ralahy, il conservait de ces soirées un souvenir ineffable ; il en sortait fatigué comme d'un dur travail, car l'enfantement du savoir est aussi laborieux que l'accouchement d'une femme. Ses nuits étaient hantées par les Invisibles ; des Êtres le visitaient, s'entretenaient avec lui, mais le matin il ne restait de ces apparitions que de confuses réminiscences...

Les bruits coutumiers se sont éteints dans le village. À peine de temps en temps un chien gronde, ou hulule l'oiseau vouroundoule... Les feux meurent lentement dans les cases... Les vieillards sont accroupis autour du foyer dans la maison du Seigneur-au-nombreux-butin. Il y a là Rabémanandzar-le-Discoureur ; il connaît par cœur les paroles rituelles des Funérailles, du Mariage et de la Circoncision, et, en toute circonstance, il sait inventer des discours qui conviennent ; – Rat-simbe-le-Chauve ; il tient à la main un bâton d'ébène, c'est l'homme le plus riche du Haut-Pays : jadis il possédait de nombreux esclaves, aujourd'hui encore il a des rizières dans plusieurs vallées, jusque dans la plaine de Bétsimitatre, et des gardiens rétribués gardent ses troupeaux de bœufs dans les pâturages fertiles du Pays-où-dort-l'eau ; – Rambéâze-le-faiseur-d'amulettes ; ses ancêtres lui ont transmis le nom des arbres propres à guérir les maladies et le lieu où ils poussent ; à son cou est suspendu l'Oudy-Fanabouk, qui écarte les Sortilèges ; – Razafinntsalambe-le-Noir, il n'est pas de sang pur et ses pères se sont mariés hors des castes permises ; mais on écoute ses avis, car il a beaucoup voyagé dans les pays baignés par l'Eau-Sainte et rapporté de chez les Antalôtres des talismans efficaces ; – Raïmbô l'Annonciateur-des-jours ; il sait faire parler, comme Ralambe, les graines divinatoires, et on le respecte, parce qu'il a vécu de longues années à Tananarive, parmi les Gardiens des Idoles royales.

Les Vieux s'entretiennent familièrement de toutes les choses mystérieuses, sans forfanterie et sans peur, car leurs têtes s'inclinent déjà vers la terre, leurs os commencent à craquer dans leurs chairs amollies, aussi regardent-ils par delà leur propre existence ; bientôt quelques-uns d'entre eux iront habiter les Maisons-Froides des Morts et prendront place à leur tour parmi les Ancêtres-parfumés. Ils se racontent les antiques traditions, la geste de la Race, ou les Origines incertaines. Ce soir là ils parlent du temps où les humains apparurent sur la vaste terre.

– Autrefois, dit Rabémanandzar-le-Discoureur, bien avant qu'il y eût des hommes, la Terre et le Ciel existaient déjà... Le

Ciel était vide de soleil, de lune et d'étoiles... À la surface de la Terre il n'y avait ni montagnes ni vallées... Tout était sombre, triste et froid... Les deux Procréateurs, Pères des Êtres et des Choses, s'ennuyaient dans leur solitude...

– Qui sont ces Procréateurs ? demanda Ralahy. Pourquoi ne les prie-t-on pas et ne leur fait-on jamais d'offrandes ?

– Je ne sais... Ce n'est pas la coutume...

– Ils ne s'inquiètent pas plus de nous, interrompit Raïmbô l'Annonciateur-des-jours, que nous ne nous occupons d'eux. Est-ce qu'un homme ou un bœuf regarde ce que font les termites dans leurs termitières ? Est-ce que les petits poissons Vily adressent des prières au caïman qui les dévore ? Nous autres, nous avons assez à faire avec nos Ancêtres-parfumés et tous les Invisibles qui habitent le rocher, l'arbre et la source.

– Les deux Procréateurs ont-ils eu aussi des Ancêtres ?

– Personne ne peut dire d'où ils viennent. Depuis le commencement ils demeurent l'un en bas, l'autre en haut... Ils sont comme deux enfants dans des cases voisines : tantôt ils se disputent, tantôt ils se réconcilient et s'amusent ensemble. Mais poursuis le récit des Anciens, Rabémanandzar...

– Un jour le Procréateur-d'en-bas, en manière de passe-temps, façonna toutes espèces de figures en bois et en argile ; il fit ainsi des hommes, des femmes, des plantes, des animaux, des poissons. Quand il eut bien perfectionné ses jouets dans tous leurs détails, il leur infusa du sang pour essayer de les animer. À son grand ennui, toutes les figures demeurèrent immobiles, incapables de remuer, et le sang ne leur donnait pas la vie. Même, à la première pluie, elles se déformèrent, et la plupart tombèrent par morceaux...

« Or l'Être-d'en-haut vit les beaux jouets fabriqués par son voisin. Il désira en posséder et demanda au Procréateur-d'en-bas ce qu'il voulait en échange.

« – Ne sommes-nous pas deux amis ? dit l'autre. Je t'en donnerai de chaque sorte, à condition que tu les rendes vivants comme nous, car c'est là une chose que je n'arrive pas à faire...

« – Je ne sais si j'en serais moi-même capable... Veux-tu pour prix de tes jouets une lumière beaucoup plus commode que ton misérable feu, une lumière éclatante dont les rayons suffisent pour éclairer tout ton domaine ?

« – Soit ! Fais voir ta lumière et je te donnerai de mes jouets...

« Alors l'Être-d'en-haut montra le Soleil, et l'Œil-du-jour, pour la première fois, éclaira la terre ; mais l'autre n'offrit en échange que des poissons, des oiseaux et des plantes ; or ce que voulait le Procréateur-du-Ciel, c'était des femmes au beau corps, car il trouvait ce genre de jouets particulièrement séduisants et jolis à voir.

« – Je t'en céderai, quand tu les auras fait vivre, répétait l'Être-d'en-bas.

« – Je vais donc essayer. Mais songe à tenir fidèlement ta promesse et à ne pas regretter tes femmes, quand je les emmènerai là-haut chez moi.

« Alors il prit le souffle de la vie et le souffla dans les jouets, de sorte que ceux-ci se mirent à remuer et vivre, chacun selon son espèce ; les plantes croissaient et ouvraient leurs fleurs à la lumière ; les poissons nageaient ; les animaux cherchaient leur nourriture ; les hommes regardaient tout autour d'eux, et les femmes au beau corps ramenaient leur chevelure sur leur visage, car elles avaient honte... Le Procréateur-du-Ciel continuait de les trouver fort désirables : il voulait les emporter toutes ; mais l'autre s'y opposa, sous le prétexte qu'il fallait d'abord les accoupler avec les hommes, pour les multiplier et en avoir davantage à se partager. Une dispute s'engagea, aucun ne voulut céder, et leur querelle n'eut pas de fin.

« Depuis ce temps, dit-on, l'Être-d'en-haut s'efforce à tout moment de retirer la vie aux jouets de l'Être-d'en-bas, car il regrette de la leur avoir donnée, et c'est l'origine de la Mort.

Chaque fois qu'un Être, animal ou plante, meurt sur la Terre, les deux Procréateurs reprennent chacun ce qui lui appartient, l'un garde la chair et les os, l'autre le souffle de vie...

– Alors, dit Razafinntsalam-le-Noir, le Procréateur-d'en-haut est jaloux et méchant...

– Oui... C'est lui la cause incessante des morts, des deuils, des maladies, des souffrances. Il suscite les guerres entre les hommes, il fait s'entredévorer les bêtes. Aujourd'hui encore, excités par le Donneur-de-la-vie, tous les Êtres combattent ensemble, se font du mal, cherchent à s'exterminer ; tandis que le Procréateur-d'en-bas, modelleur-des-formes, favorise leur unions, leurs accouplements, multiplie les naissances pour remédier aux morts...

– C'est lui aussi, interrompit Ratsimbe-le-riche, qui donna aux hommes les moyens d'organiser leur existence : il leur apprit à se servir des outils, à construire des cases, à semer le riz, à faire piétiner les rizières par les bœufs...

– Est-ce lui, dit Ralahy, qui mit le sourire dans les yeux des femmes au beau corps, et la volupté dans leurs gestes ?

– Sans doute... Mais, continua Rabémanandzar, l'Être-d'en-haut, jaloux de voir durer les jouets de l'Être-d'en-bas, ne peut se tenir tranquille. Il s'efforce de détruire les êtres, sans raison, comme un bœuf qui marche sur une termitière... Souvent tous deux se battent entre le Ciel et la terre : c'est l'origine des tempêtes, du vent, de la foudre, de la grêle...

– Tu nous as raconté, dit Razafinntsalam-le-Noir, comment était venu le Soleil. Mais la Lune et les Étoiles, pourquoi ont-elles paru ?

– La Lune est l'œil gauche du Procréateur-d'en-haut, toujours ouvert ou entrouvert pour guetter son ennemi. Quant aux étoiles ce sont les bijoux et les perles brillantes que de loin il montre aux femmes pour les séduire et les attirer vers lui...

Tous les Vieux se mirent à rire : dans leurs regards brillait une lueur de désir, à la pensée des femmes au beau corps, res-

tées coquettes aujourd'hui dans les villages des hommes, comme au matin des temps où le Procréateur-d'en-bas les avait modelées.

– Lorsque, petit enfant, je façonnais avec de l'argile des bœufs et des oiseaux, dit Ralahy, c'est donc que je me souvenais des jeux du Procréateur-d'en-bas...

Un silence... Chacun songeait aux détails de l'extraordinaire histoire. Ralahy demanda encore :

– Tu nous as dit, Rabémanandzar, que le Modeleur-des-formes et le Donneur-de-vie avaient fait en même temps tous les êtres. Alors les bœufs, les caïmans, les hiboux sont mes parents, animés du même souffle que moi ?

– Assurément.

– Et les âmes des bêtes mortes, que deviennent-elles ? Est-ce qu'elles s'en vont aussi sur la montagne d'Amboundroumbé ? Et celles des animaux qui ont eu pour tombeau le ventre, des hommes ?

– Elles sont sans doute comme les âmes des hommes dévorés par les caïmans ou morts au loin sans sépulture.

– Est-ce que les Ancêtres des bêtes peuvent, comme les nôtres, s'occuper de leurs descendants ? Est-ce que nous ne devons pas redouter leurs maléfices, ou tâcher de nous les rendre favorables ?

– Je ne sais pas où vont les âmes des bêtes, ni si elles gardent plus ou moins de force que pendant leur vie. Certains devins prétendent que les doubles des animaux entrent pour une nouvelle existence dans des corps d'hommes.

– C'est pourquoi sans doute il y a des gens goulus comme des chiens ou bavards comme des perroquets.

– C'est pour cela aussi que les âmes des animaux asservis à l'homme ne sauraient être redoutables, et il n'y a pas lieu de leur faire des offrandes plus qu'aux âmes des esclaves ou des gens de

basse caste. Mais les animaux qui vivent libres dans la forêt, sont nobles parmi les bêtes, et deviennent, une fois morts, des esprits supérieurs aux autres.

– Alors les âmes des papangues aux serres crochues deviennent les Seigneurs-parfumés des poules, et les Esprits des chiens continuent à poursuivre les sangliers par monts et par vaux...

– Certains mêmes, interrompit Ralambe, sont redoutables aux hommes. Quiconque tue un serpent marouloung est poursuivi, dit-on, par d'innombrables troupes de ces serpents...

– Les Betsimisars, dit Razafinntsalambe-le-Noir, n'ont pas oublié leur parenté avec les êtres velus qui ne parlent pas. Ils respectent comme leur propre Ancêtre le Petit-grand-père qui vit dans la forêt.

– Les as-tu vus, ces Petits-grands-pères, lorsque tu faisais le commerce sur les bords de la Grande-eau-sainte ?

– Sans doute... On en rencontre souvent dans la forêt du Pays-d'en-bas.

– Sont-ils très effrayants ? Ressemblent-ils aux Kinouls ? Ont-ils des yeux rouges ?

– Non. Ils sont velus. Petits comme des enfantelets, ils ont un visage vieillot, comme celui d'un homme très laid accablé par les ans, et triste comme s'ils n'avaient pas l'amour de la douce vie. Ils poussent, le soir, des cris plaintifs... On dit que les Européens eux mêmes ne pourraient pas les tuer sans s'exposer à mourir...

– Les Sakalaves, dit Rambîâze-le-Faiseur-d'amulettes, croient que les âmes des Seigneurs et des Rois vont habiter les corps écailleux des caïmans. C'est pourquoi il est interdit de les tuer. Du moins, c'est ce que m'a raconté mon père... Il me parlait souvent des peuples de l'Ouest. Il était allé avec Razafinn-dralambe, du temps du roi Radame, faire la guerre dans le Bouéni...

– Chez nous aussi, les anciens jugeaient que l'âme des bêtes peut être redoutable. Quand un Imérinien trouve dans l'herbe le petit cadavre aux pattes crispées de l'oiseau sourouhître, il doit se baisser pieusement pour le recouvrir d'un morceau d'étoffe et d'un peu de terre...

– Mais ce sont là des coutumes rares... Comme tu le disais, Rabémananzar, les âmes des bêtes sont esclaves, quand elles appartiennent à des animaux asservis ; elles sont farouches et craintives pour les bêtes de la brousse, et l'homme, même vivant, leur fait peur. Nos Ancêtres ne se sont guère souciés de ces esprits là... Faisons comme eux... Si les Ancêtres des bœufs et des caméléons deviennent des Seigneurs-parfumés, ils ne sont pas plus pareils aux nôtres que nous ne ressemblons à des caméléons ou à des bœufs ; et ils ne s'occupent pas plus de nos affaires que ne s'y intéressent les bêtes, aujourd'hui vivantes, qui descendent d'eux.

– Oui, les Ancêtres des caméléons vivent, la queue enroulée autour des branches, dans les forêts impénétrables ; ils changent de couleur, sont tantôt verts comme les feuilles, tantôt bruns comme la terre, et deviennent clairs ou foncés selon la nuance du temps...

– Et les Ancêtres des Vazahas, dit tout à coup Ralahy, qui sont-ils ? Quelle est leur puissance ?

Tous se turent un moment. Dans le silence angoissé pesa l'horreur d'êtres tout puissants, dont on ne sait rien, sur qui on ne peut rien.

Ralambe le premier reprit la parole.

– Les Vazahas adorent le Procréateur-d'en-haut, le Donneur-de-vie qui habite le Ciel. C'est lui qu'ils invoquent, dit-on, dans leurs grandes Cases-de-prières.

– Ils sont fous, dit Raïmbô l'Annonciateur-des-jours, de s'adresser à un Invisible si éloigné, et qui ne se soucie de nous que pour nous faire du mal.

– Et le premier Ancêtre des Vazahas, qui est-il ? A-t-il été modelé et animé en même temps que les autres Êtres ?

– Les Vazahas ne connaissent pas très bien eux-mêmes leur premier Ancêtre, celui qu'ils appellent le Seigneur-parfumé ; ils lui donnent aussi différents autres noms, sur lesquels ils ne sont pas d'accord...

– Les Angliches, dit Ratsimbe-le-Chauve, l'appellent Jéhovah...

– Les Monpères, ajouta Rambîâze, l'appellent Iésou.

– Non, reprit Raïmbô, qui longtemps avait vécu à Tananarive, Iésou n'est que son fils. Il a été enterré en un lieu qu'on nomme Iérousaïem. Mais il ne s'est pas plu dans sa Maison-froide, et il est allé dans celle de son père...

– Mais les vazahas ne savent même pas où est le tombeau de leur premier ancêtre.

– Était-il vraiment Andriane, noble de père et de mère ?

– Je l'ignore, répondit Raïmbô ; il prit en tout cas comme petite épouse la femme d'un homme de basse caste qui s'appelait Iôseph, et il eut de cette femme un fils qui était Iésou.

– Et ce Iésou mourut misérablement, cloué par les mains et les pieds à un arbre, jusqu'à ce qu'il expirât. C'était, dit-on, le supplice réservé aux esclaves.

– Comment, dit Ralahy, les vazahas, qui sont si orgueilleux, peuvent-ils avoir comme Seigneur-parfumé un ancien esclave ?

– Demande-le à ton beau-père, le Surveillant de la grande Case-de-prières au Village-des-bœufs ! Si Ranah te donne des enfants, vénéreront-ils nos Seigneurs-parfumés, ou l'esclave Iésou, Ancêtre des Vazahas ?

– Les Vazahas sont plus forts et plus rusés que nous. Leur force et leur ruse, ne les doivent-ils pas à leurs Ancêtres-parfumés ?

– Oui, sans doute, dit Ralambe. Mais qu'importent à un peuple les âmes des Ancêtres d'un autre peuple ? Les Dieux des

Étrangers blancs se préoccupent peu des hommes de la Terre-Rouge. Que viendraient-ils faire ici, au delà des vagues de la grande Eau-Sainte, difficile à traverser même pour les Invisibles, et si loin des Maisons-froides de leur Race ?

– Les Vazahas leur construisent ici de grandes Cases-de-prières, pour qu'ils viennent y habiter...

– Mais comment pourraient-ils se plaire dans un pays où leurs descendants viennent à peine d'arriver ? Et les Vazahas n'adorent pas tous les mêmes Ancêtres. Leurs chants, leurs prières, leurs musiques, quoique pareilles en apparence, sont ennemies les unes des autres. Les Monpères détestent les Angliches, et chez ceux-ci, les Anglicans et les Missionnaires de Londres ne chantent pas ensemble.

– Les Ancêtres des Vazahas, dit Rabémanandzar, sont forts sans aucun doute, et il serait dangereux de les mépriser. Même, quand nous vivons tout près des Étrangers, il est sage de leur rendre quelques honneurs, pour ne pas les mécontenter. Mais nos vrais Seigneurs-parfumés sont ceux de notre Race. Un enfant même comprendrait une chose aussi simple. Randriambé le Grand-Seigneur, qui creusa le fossé rond et qui demeure là-bas dans la Maison-froide de l'Est, est plus occupé des habitants de notre village que le Seigneur-au-cœur-de-l'Imerne, jadis roi de la Ville-aux-mille-Villages. Pourtant celui-ci fut à coup sûr, durant sa vie, plus puissant que notre Ancêtre. Les gens d'Alasoure vénèrent l'esprit d'Andrimanèle, l'inventeur du fer, et ceux d'Andranoulâve adorent Ranoure la Fille-des-eaux... Chaque Race a ses coutumes, le seul crime est d'en changer...

– Puisse voir cousues ses lèvres quiconque parlerait autrement que toit s'écria Ralambe. Andrianampouinimerne – que les Ancêtres-parfumés des quatre directions lui soient favorables ! – est le protecteur des gens de Tananarive. Nous le respectons aussi, mais il ne nous vient pas à l'idée de lui faire chaque jour des offrandes ; ce n'est pas à lui que nous nous adressons pour avoir des enfants et des bœufs, non plus qu'à son idole Rakélimalaze...

– Que chaque Race adore donc les Ancêtres de son sang et les talismans efficaces transmis par eux ! Que Rakélimalaze règne sur la Colline-bleue et au Village-riche-en-argent, et que le Grand-fossé-rond continue de vénérer, comme dans le passé, le Seigneur-au-nombreux-butin !

– Tout acte mauvais, ont dit les Anciens, fait retour contre son auteur. Puissent les nouvelles Coutumes se retourner contre ceux qui les pratiquent ! Puissent-ils voir leurs bœufs maigrir, leurs rizières se dessécher, et les enfants de leur race mourir dans le ventre des mères !

– Ce n'eut pas l'heure, Raïmbô, de faire des vœux ni des imprécations ! Personne ici ne songe à abandonner les traditions des Ancêtres...

Tous approuvèrent de la tête, car l'homme sage ne prononce pas inutilement des malédictions. Ralahy en son cœur fut même effrayé ; il craignait de voir retomber sur Ranah les paroles de haine ; la jeune femme portait dans son sein un enfant de la Race, et elle chantait selon les rites des Vazahas dans la Grande-case-de-prières. Quel serait le destin de cet enfant ? Naîtrait-il un jour interdit, en un mois néfaste ? Faudrait-il, dès l'aurore de son premier matin, l'exposer à la porte du parc, sous les pieds des bœufs ?

Cependant Ranah, depuis plusieurs jours, avait fini de tresser les sept nattes et les douze corbeilles. Elle les avait cachées en un coin obscur de la maison, de peur que leur vue n'irritât son père. Assise de longues heures au bord de la fenêtre, suivant des yeux le vol des libellules rouges, elle se rappelait le jour où une de ces bestioles, posée au coin de son lamba, lui avait apporté le charme d'amour dans le bois des manguiers... Elle aurait voulu revenir en arrière pour vivre une seconde fois le passé. Le futur, inconnu d'elle, lui faisait peur, et dans le présent elle ne goûtait plus la douceur de vivre. Elle se sentait lasse, fiévreuse, des nausées lui venaient à l'heure où la famille se réunit autour des vases exhalant le fumet de la viande et l'odeur du riz cuit à point. Son ventre grossissait. Bientôt elle ne pourrait plus

cacher sa maternité prochaine. Elle en était fière, mais se désolait de ne pas avoir un père pareil aux autres.

Une nuit elle eut un rêve : des Esprits sortis du Tombeau venaient la trouver, lui ordonnaient d'aller vivre dans la maison de l'homme qui l'avait rendue mère. Elle n'osa se confier à personne, mais une envie irrésistible la prit de dormir dans la case de Ralahy, de faire avec lui l'essai du mariage, tel que l'avaient toujours pratiqué les femmes de la Race. Le soir, après avoir porté comme d'habitude la jarre d'eau, elle mit sur sa tête les sept nattes roulées et les douze corbeilles incluses les unes dans les autres, puis quitta la maison paternelle. Personne n'y fit attention. Elle s'en alla jusqu'au village du Grand-fossé-rond, fut droit à la case de Ralahy, étendit par terre une des sept nattes, rangea les corbeilles sur la planche au Nord, et attendit. Le jeune homme revint après le repas du soir. Dans l'ombre il sentit deux bras frais se nouer à son cou : la tant désirée, haletante d'amour, s'abandonnait sur sa poitrine, implorait sa protection.

La lune d'Alakarâb, favorable aux amants, laissait rayonner jusqu'au milieu de la case sa lumière blanche, dans l'air tiède et doux flottait le parfum des daturas, et dans le cœur de Ralahy chantait l'hymne ardent que la Nuit, mère des voluptés, inspire aux jeunes hommes. De ses deux bras il soutenait la bien-aimée, liée à son corps comme la liane est attachée à l'arbre, et il disait :

– Je suis le riz et tu es l'eau. Ils ne se quittent pas dans la rizière, ils ne se séparent pas dans le village...

– Et moi, je suis lasse de dormir seule dans la case de mon père, je veux devenir la fille accoutumée à avoir un bras pour coussin...

– Ô Ranah ! quand les champs se couvraient d'ombre, je pensais à toi, et quand s'ouvrait de nouveau l'Œil-du-jour dans le ciel rose de l'Orient, ton image ne me quittait point...

– Ô Ralahy ! j'ai déployé dans ta case l'une des sept nattes tressées de mes mains, et je veux dormir le lendemain de ma mort dans la Maison-froide de tes Ancêtres !

Elle conta son rêve, et Ralahy, attribuant aux Seigneurs-parfumés la résolution soudaine de la Femme au beau corps, promit de sacrifier un coq rouge sur la Pierre-mâle de l'Ouest, pour les remercier d'avoir exaucé ses vœux.

Les deux amants, cette nuit-là, furent heureux comme au temps où ils s'étaient unis pour la première fois dans le bois des manguiers.

Mais le lendemain matin, à l'heure où les grenouilles coassent encore, arriva la mère de Ranah, essoufflée d'avoir couru, et le visage aussi triste que si elle venait de perdre un parent proche. Elle dit la volonté du père : si Ranah n'abandonnait pas immédiatement Ralahy pour rentrer à la maison, on réunirait ce jour même les gens du Village-des-bœufs pour l'exclure solennellement du clan et de la famille : rejetée par tous ses parents, elle deviendrait comme une étrangère pour son père et sa mère, perdrait le droit à être inhumée dans le tombeau des Ancêtres, et chacun, s'il la rencontrait en un chemin écarté, pourrait la sagayer sans encourir de blâme.

Devant cette menace terrible, Ranah, docile, se leva pour suivre sa mère. Ralahy n'osa pas dire un mot pour la retenir, respectueux de la puissance paternelle et de la Coutume établie par les Ancêtres.

VII

LE SEIGNEUR-AU-NOMBREUX-BUTIN

Depuis le jour que l'enfant de la Race fut conçu dans le ventre de la Fille au beau corps, des maux sans nombre fondirent sur Ralahy et sur tout le clan du Grand-fossé-rond. Personne dans le pays n'ignorait la grossesse de Ranah : les hommes en parlaient dans les rizières et les femmes au bord des trous d'eau. Le blâme allait à Rakoutoubé, qui d'avance rejetait l'enfant accordé par les Ancêtres. Mais on n'osait lui en souffler mot, tant on craignait le Surveillant-du-temple et les Missionnaires, porteurs de la Parole nouvelle.

Dans le haut pays, les malheurs succédaient aux malheurs. Un soir, une vache pleine, du troupeau de Ralambe, ne rentra pas dans le parc et nul ne l'entendit meugler. Le lendemain, on se mit à sa recherche : un vol de papanges, tournoyant au dessus d'un ravin, la fit découvrir ; elle était tombée le long d'une paroi rocheuse et s'était tuée net. Déjà les chiens efflanqués déchiquetaient son cadavre. Or la mort d'une vache pleine est d'un mauvais présage pour la fécondité de la terre.

Des gens moururent autrement que de vieillesse, et on ne put discerner les maléfices dont ils avaient été l'objet.

Une maladie sévit parmi les enfants, les petits dépérissaient, la Race se fanait dans sa fleur, et les amulettes habituelles restèrent inefficaces.

Puis, soudain, en pleine, saison chaude, la pluie cessa de tomber. Tous les soirs des nuages noirs s'amoncelaient dans la direction du sud, on entendait tonner sur l'Ankarâtre, mais le Ciel gonflé d'eau ne se déversait pas sur la terre, ou, si l'orage éclatait, c'était au loin. Après une demi-lune, le sol desséché se

crevassa, le ruisseau qui descendait le long de la vallée cessa de couler ; dans les rizières, au Nord et au Sud du village, le riz à repiquer jaunissait...

Dans la case de Ralambe, les Anciens du village sont rassemblés. Ils ont choisi cette demeure de préférence à toute autre, parce que l'Idole Randriambéhâze, protectrice du pays, y est conservée, et que Ralambe son gardien sait interroger les Sorts. D'ailleurs n'est-il pas le descendant direct de Randriambé, le grand Ancêtre, qui creusa dans l'espace de deux lunes, avec ses esclaves, le fossé rond ?

Les vieux, enveloppés de lambas de soie rayés de noir et de rouge, ont mis les hauts chapeaux réservés pour les cérémonies ; autour de leur cou sont suspendus à des fibres de raphia les talismans efficaces, inclus en des cornes de bœuf, ou cachés dans des morceaux d'étoffe bleue. Mais aucune de ces Émanations des Invisibles n'est aussi célèbre que Randriambéhâze : le Seigneur-au-nombreux-butin repose mystérieusement dans sept corbeilles incluses les unes dans les autres et déposées sur un rayon de bois au Nord de la Case, près de l'angle où se manifeste, lorsqu'il lui plaît, l'Esprit des Ancêtres.

Les Vieux sont accroupis dans le coin sacré. Ils devisent, ils discutent. Derrière leurs sourcils blancs, leurs yeux sont pareils à des trous, au fond desquels luit l'orgueil de la Race. Ralambe est l'un des plus jeunes, bien qu'il soit né au temps de Ranavaloune I^{ère}, longtemps avant la mort de cette reine. Mais l'esprit du grand Ancêtre, fondateur de la Race, habite en lui, et tous écoutent ses avis.

En leur cœur, les Vieux roulent de tristes pensées, ils comparent les calamités d'autrefois à celles d'aujourd'hui, ils regrettent l'époque abolie où les Êtres se montraient favorables, où les Rites étaient efficaces. Le malheur des jours présents exalte leur âme, et les plus âgés d'entre eux se sentent proches déjà des Ancêtres vénérables, dispensateurs de biens. Ils cherchent en leur esprit les moyens de venir en aide à la Race menacée. Longtemps ils se taisent, méditent sur les causes et les effets, sur les

sortilèges et les expiations. Et leurs yeux, de temps en temps, se lèvent vers le coin du Nord-Est, où repose l'Idole protectrice.

Rabémanandzar-le-Discoureur rompt le silence.

– Les malheurs s'abattent sur le haut pays comme une nuée de sauterelles. Les bœufs dépérissent dans les parcs, les petits enfants meurent dans les cases. Si le riz se dessèche tout à fait dans nos rizières, il ne nous restera plus qu'à quitter le Village de nos Pères et les tombeaux où reposent nos Ancêtres.

– Hier encore, dit Raïmbo l'Annonciateur-des-jours, l'oiseau takâtre, aux ailes lourdes, au cri funeste, a volé au-dessus du Village ; il a passé et repassé sur le toit de ma maison ; le petit Rakoute, mon dernier né, a pleuré en l'entendant ; aujourd'hui il est malade et refuse de manger.

– Pendant que nos parcs sont vides, s'écria Ralambe, et que dans nos cases les vieux sont plus nombreux que les enfants, la vie est douce pour les gens d'en bas ; le Village-des-bœufs s'enrichit, quoique la Coutume des Anciens n'y soit plus observée. Mon fils Ralahy a rendu mère la fille de Rakoutoubé, mais le Surveillant de la Case-des-prières, orgueilleux de ses biens, méprise notre parenté et refuse de nous donner les descendants accordés déjà par les Ancêtres...

– Que sont nos malheurs personnels, reprit Rabémanandzar, à côté de ceux qui menacent tout le village. Bientôt la Race mourra de faim ou sera réduite à manger les graines des lotus et les racines des fougères ; car déjà le riz sèche dans les rizières. Si le Faiseur-de-pluie ne peut forcer l'eau à tomber, il n'y aura pas de récolte dans la première saison. La famine sera plus terrible qu'au temps où le grand Ancêtre occupait les hommes valides à creuser le Grand-fossé-rond. Les cultures furent abandonnées et la faim tordit les entrailles des vivants. Il n'y avait plus ni riz, ni manioc, ni brèdes. Des bandes de pillards venus de l'Ouest avaient enlevé les bœufs, et le roi de la Forêt-bleue, à l'Est, réclamait sa dîme. Du Nord soufflait la Détresse, et du Sud l'Infortune. Comme on ne trouvait rien à manger, on allait sur

les montagnes recueillir les graines et les racines des herbes avouk, dédaignées des oiseaux. Ceux qui n'avaient plus la force de les déraciner avec les mains les arrachaient avec les dents. Ils se relevaient, les lèvres pleines de terre jaune, comme des porcs qui ont fouillé de leurs groins les rizières. En souvenir de quoi on donna à cette famine le nom de Bouches-jaunes...

– À cette époque, interrompit Ralambe, le Seigneur-aunombreux-butin, apporté du pays Sakalâve, manifesta pour la première fois sa puissance. Il mit fin à la disette ; par lui l'eau ruissela dans les rizières, et l'abondance de nouveau régna dans le pays.

– Il y eut aussi une grande famine, dit encore le Discoureur, au temps du Seigneur-aux-nombreux-esclaves. Alors les hommes étaient devenus maigres comme les bœufs qui toute une saison ont piétiné les rizières. Beaucoup moururent, en cherchant des racines dans la campagne, et les survivants, par faiblesse, ne pouvaient ramener leurs corps au village, ni les porter dans le tombeau des Ancêtres. Çà et là, sur les collines, les oiseaux et les chiens dévoraient les cadavres abandonnés ; ce fut le temps des ossements humains qui blanchissaient hors des sépultures.

– On implora Randriambéhâze, répéta Ralambe ; il sauva nos aïeux de la mort.

– Et quand vint, pendant la jeunesse de nos grands-pères, l'époque où des mères mangèrent le riz réservé pour les enfants, où des pères volontairement fermèrent les oreilles aux cris de leur géniture affamée, le Seigneur-aunombreux-butin, invoqué, répondit à l'appel de nos Ancêtres : Cette fois encore, il nous aidera !

– Randriambéhâze nous aidera, répètent les Vieux, en se tournant vers le coin des Ancêtres. Randriambéhâze ! eh ! Randriambéhâze ! écoute la voix de la Race qui clame vers toi !

Ralambe, sans rien dire, s'est levé pour accomplir les rites. Il s'approche du coin Nord-Est ; par delà les parois de la case, par delà les montagnes qui barrent la vue, plus loin que ne

voient d'habitude les yeux des hommes, il regarde dans la mystérieuse direction des Origines obscures ; trois fois, en abaissant les mains réunies, il se courbe vers la Terre maternelle, qui porte en son sein les Ancêtres morts et les germes des générations non encore nées, puis il élève ses paumes ouvertes dans l'air subtil, où mêlent leur souffle à celui des vivants tous les Êtres Invisibles.

Il prend les corbeilles sacrées, enlève successivement les six plus grandes incluses les unes dans les autres. Quand apparaît la septième, les vieux s'inclinent avec respect, Ralambe tire du jonc tressé une caissette en ébène, enveloppée d'étoffe rouge ; il déplie l'étoffe, soulève le couvercle noir incrusté d'argent ; aussitôt, douce aux narines des vivants et des Ancêtres, une odeur de miel et d'encens se répand dans la case. Le Prêtre érige et présente à l'adoration des vieillards l'Idole sainte, le Sampy Randriambéhâze, Donneur-des-biens, Écarteur-des-maléfices.

C'est un bois de la longueur d'un bras d'enfant, de la grosseur d'un pilon à riz. Son extrémité est taillée grossièrement en forme de visage humain deux perles blanches figurent les yeux ; un anneau d'argent marque la place du cou ; le reste est enserré dans un réseau de perles blanches et rouges.

Deux cordelettes, attachées au milieu du bois, retiennent tout un appareil de pendeloques : morceaux de racines et menues branches de l'Arbre-sacré, pour fixer l'Esprit des Invisibles qui rôdent, – longues perles bleues en forme de tiges de plantes, protectrices contre les pointes des sagaies, les lames des couteaux et les balles des fusils, – petites images de bœufs en argent, destinées à accroître la richesse, – morceaux de vieilles piastres coupées, offerts jadis par les Ancêtres élevés depuis au rang des Seigneurs-parfumés, – coquillages blancs en forme de boucliers, qui protègent contre les maléfices, – et tous les objets qui figurent d'ordinaire dans l'attirail sacré des idoles.

Ralambe, avec une écharpe rouge, attache Randriambéhâze à l'extrémité d'un long bâton d'ébène terminé par une pointe d'argent ; il le fixe d'un seul coup dans le sol de la case. Tous les vieux se lèvent, ceignent leurs lambas autour des reins,

et dansent devant l'Idole, pour lui faire honneur, la danse des Anciens. Ils s'accompagnent, les Vieux à barbiches grises, d'un chant monotone et lent, scandé d'interjections, où revient à tous moments le nom du Seigneur-au-nombreux-butin. Leurs pieds à la peau flétrie, aux tendons saillants, dont les doigts sont pareils à des racines tordues, frappent la terre en cadence ; ils avancent, puis reculent tous ensemble, ensuite ils tournent les uns derrière les autres, comme font les Pintades mâles, les soirs où commence la saison nouvelle, sur les grèves des rivières, à l'ombre des feuillées.

Puis, vite fatigués, ils s'arrêtent, les Vieux aux chefs branlants ; leurs genoux fléchissent, leurs pieds restent tremblants d'un mouvement rythmique ; au bout des bras tendus ondulent leurs mains osseuses, et leurs longs doigts se courbent et s'agitent comme les têtes des jeunes anguilles balancées dans le courant.

Quand les Vieux lassés ont bien réjoui Randriambéhâze, ils s'accroupissent de nouveau. Sur l'étagère de l'Idole, Ralambe prend une pierre plate et polie, la pose à terre ; à l'aide d'une coquille jadis vivante dans l'Eau-sainte de la mer, il puise des braises au foyer, les mêle sur la pierre à des morceaux de la résine qui découle de l'arbre ramy. Aussitôt une fumée bleuâtre et parfumée se répand dans la case. Le prêtre saisit le bâton d'ébène, support du Sampy, il le balance doucement dans la fumée odorante. Le ramy pétille, les nuages bleus deviennent de plus en plus épais, l'Idole y disparaît presque, et l'officiant, dans sa main, sent frémir le bâton d'ébène, en même temps que bruisse, dans les pendeloques entrechoquées, la voix du Sampy, car Randriambéhâze s'agite de lui-même, et danse, joyeux, dans la fumée du ramy.

Son gardien chante alors l'incantation rituelle, et chaque fois qu'il reprend haleine, les vieux battent des mains en cadence.

– Randriambéhâze ! hé ! Randriambéhâze ! Tu n'as pas de mains pour agir, et tu peux soulever l'homme qui te tient au

bout d'un bâton ! Tu n'as pas de pieds pour marcher, et tu cours plus vite que, sur ses quatre pattes, un jeune taureau !

« Tu es plus fort que le vent qui souffle de l'Est au moment de la pluie des mangues, plus redoutable que le nuage noir qui s'élève au crépuscule sur le mont Ankarâtre ! Tu es, sur la Terre que nous foulons, le Procréateur ! Tu es, dans l'air que nous respirons, le Seigneur-parfumé !

« Si une infortune vole vers le village sur les ailes de l'oiseau takâtre, pour l'empêcher, qu'on donne à Randriambéhâze un lamba indien aux vives couleurs, qu'on tue pour lui un taureau sur la porte de pierre du Grand-fossé-rond, qu'on asperge tout l'intérieur des cases avec l'eau sanctifiée par les feuilles de lotus et par les pierres rouges invincibles-au-malheur !

« Randriambéhâze ! hé ! Randriambéhâze ! Viens à notre aide ! Fais pour nous la pêche aux richesses, fais pour nous la chasse aux maléfices, dur chasseur, Seigneur-au-nombreux-butin ! »

Les fumées du ramy se dissipent, Randriambéhâze cesse de s'agiter dans la main de son gardien. Alors Ralambe reprend l'Idole, la dépose dans la boîte d'ébène, replace celle-ci dans les sept corbeilles. Puis, des deux mains, il s'appuie au mur en face de l'endroit où repose le Seigneur-au-nombreux-butin, et fait tourner sa tête sur les épaules d'un mouvement d'abord lent, puis de plus en plus rapide. Sa chevelure s'agite comme le feuillage de l'arbre hâsine au souffle du vent ou comme l'algue tsirire dans les remous de l'eau. Il s'arrête, siffle doucement pour appeler Randriambéhâze, prononce à demi-voix des paroles sans suite, puis il recommence à faire tourner sa tête plus violemment, il est hors de lui, tout son corps est agité de tremblements ; soudain il chancelle, s'incline à droite et à gauche, enfin il tombe lourdement. Longtemps il reste étendu par terre sans bouger, mais l'Esprit le possède, des mots entrecoupés s'échappent de ses lèvres. Les Vieux attendent que Randriambéhâze lui permette de s'éveiller, une angoisse sacrée oppresse leurs poitrines, et aucun d'eux ne prononce une parole.

Enfin Ralambe péniblement se lève, il annonce les volontés du Seigneur-au-nombreux-butin. Pour que prenne fin la sécheresse, les hommes de la Race devront célébrer le sacrifice de la Vache-donneuse-d'eau et faire danser l'Idole dans la cascade, au fond du Ravin-boisé...

Pendant que les Vieux tiennent leur conseil dans la case de son père, Ralahy, une bêche sur l'épaule, s'en est allé très loin dans la montagne, près des sources boueuses du ruisseau tari. La terre de ce lieu difficile d'accès n'appartient à aucun village, personne ne l'a remuée encore pour y semer le riz ou pour y planter le manioc. Ralahy travaille ce sol où un peu d'eau s'est conservée, il y jettera quelques grains de riz en prévision d'une disette plus longue. Il bêche d'abord avec ardeur, mais bientôt son bras se fatigue, il lui semble que la terre se durcit davantage à mesure qu'il la retourne ; il va s'asseoir sur un rocher d'où la vue s'étend au loin sur le pays. De là il aperçoit Tananarive dans le lointain, à l'opposé de l'Andrinnguitre-pierreux, la vaste étendue des rizières, les unes jaunes et desséchées, les autres encore vertes, grâce à l'eau des fleuves intarissables. À ses pieds la montagne du Grand-fossé-rond lui semble toute proche, il regarde sa case et celle de son père, d'où s'échappe un peu de fumée bleue. Des chiens faméliques errent çà et là dans les cours, des enfants nus jouent sur les aires où depuis longtemps on n'a plus battu le riz. Plus loin, par delà les collines sèches et nues, le bois des manguiers met une tache vert sombre dans le paysage rouge. Plus loin encore, dans le bas pays, le Village-des-bœufs domine de ses riches maisons à varangues les rizières vertes où l'eau ruisselle.

En son esprit Ralahy compare le sort des deux villages, le sien et celui de Ranah : l'un, toujours plus riche, surpeuplé de femmes et d'enfants, aux silos pleins de riz ; les barrières de ses parcs cèdent presque sous la poussée des bœufs, et des pots lourds de piastres sont enterrés dans les maisons, sous les foyers. L'autre n'offre que cases en ruines, ses trous à bœufs sont vides, le sang de la Race semble près de s'y tarir. Ralahy se réjouit presque de ce que Rakoutoubé lui a refusé sa fille.

Qu'avait-il à lui offrir au Grand-fossé-rond ? La misère, la famine. Elle est plus heureuse au Village-des-bœufs. Mais une pitié de lui-même le prend, en songeant au rejeton de la Race, sorti de lui et que nourrit le ventre de Ranah. Pourquoi le sépare-t-on de la femme féconde ? Pourquoi les Procréateurs, les Seigneurs-parfumés, en accordant la postérité, n'ont-ils exaucé qu'à demi ses vœux ? Le sang afflue à sa tête, une colère lui vient ; il tend le poing fermé vers le village ennemi qui retient au loin, avec le fruit de sa chair, le corps désiré de la bien-aimée. Il sent peser sur lui la fatalité des vieilles histoires de haine et de vengeance souvent contées par son père. Ses amours contrariées ne sont qu'un épisode de la lutte entre les deux clans, de la guerre ancestrale déchaînée par Rabé et Rambou, les deux frères, lorsqu'ils commencèrent à se haïr pour l'amour d'une femme au beau corps. Voici que renaît l'éternelle querelle. Faut-il que lui aussi, comme jadis Rabé, quitte le Grand-fossé-rond, abandonne le tombeau de ses Ancêtres, pour fonder un nouveau village ? La possession de Ranah est-elle à ce prix ? Il lui prend envie de descendre jusqu'à la maison de Rakoutoubé, pour demander à la bien-aimée de partir au loin, hors de la vue de l'Andrinnguitre et de Tananarive-la-haute, dans des régions où personne n'aurait entendu parler de l'histoire de Rabé et de Rambou. Mais son père ne le maudirait-il pas, et sait-on quelle vengeance les Ancêtres peuvent tirer du descendant qui renonce au lieu de leur tombeau ?

Pendant qu'il roule en son cœur de tristes pensées, son regard ne cesse d'aller du Grand-fossé-rond au Village-des-bœufs. Des vaches paissent à la lisière du bois des manguiers. De grands oiseaux blancs, aux pattes noires, au long bec jaune, marchent gravement parmi elles. Soudain ils prennent leur essor vers les cases, en battant l'air de leurs larges ailes. Ralahy voudrait être comme eux, pour rejoindre Ranah par delà les collines, les bois et les rizières ; ses désirs, comme un vol d'oiseaux blancs, s'en vont vers la femme au beau corps. Tout l'ennuie ; il est las de travailler, il met sa bêche sur l'épaule et descend vers le Grand-fossé-rond. Quand il franchit la porte de pierre, tout est en rumeur pour le sacrifice, réclamé par Randriambéhâze, de la Vache-donneuse-d'eau.

Ralahy, avec les jeunes hommes et quelques vieillards, s'en va vers le vallon où paît le troupeau, pour choisir la victime. Elle doit être noire et blanche, noire comme le ciel chargé de nuages et gonflé de pluie, blanche comme les taches brillantes de l'eau qui luit dans les rizières ou coule le long des rochers. Il faut aussi qu'elle porte en son ventre un fruit avancé déjà, car la fécondité de la vache est un symbole de la fertilité de la terre. Or une telle bête existait dans le troupeau du village elle appartenait à Ratsimbe le riche.

Ralambe la désigne aux jeunes hommes. Ratsimbe eût préféré que le sort tombât sur un autre habitant ; en son cœur il regrette que le gardien de l'Idole ait demandé une Vache-donneuse-d'eau plutôt qu'un Taureau-distributeur-de-biens, au poil roux tacheté de blanc. Mais il ne laisse rien paraître de son dépit, car il a peur de déplaire à Randriambéhâze ou à son prêtre.

Les jeunes gens, à grands cris et avec force gestes, séparent la victime du reste du troupeau. Alourdie par son ventre et prise d'inquiétude, elle baisse les cornes vers la terre, se met à meugler. Ralahy s'approche, lui jette un lien autour des cornes ; la vache recule, tire en arrière. Trois hommes s'arc-boutent ; la corde solide se tend, la bête ne bouge plus : de son mufle elle touche presque le sol, son souffle fait voler poussières et brindilles. Elle frappe la terre, en vain, de ses sabots ; d'autres jeunes hommes lui attachent des cordes aux pattes, puis tirent tous ensemble. Elle fonce ; ils la retiennent par derrière. Elle veut reculer ; ils la traînent en avant. Ainsi, ruant, bondissant, tantôt trottant, tantôt se laissant tirer, elle arrive jusque dans le village. On lui lie les pattes, on la renverse sur une jonchée de roseaux verts et de feuilles de lotus toutes gonflées d'eau, naguère vivantes dans le marais. La victime qui va mourir, jette sur la foule des regards effarés ; au pied de la case du Sampy, sur une large natte neuve, se sont accroupis les Vieux ; en face, les jeunes gens, debout, forment un groupe ; à droite et à gauche, femmes et enfants, assis par terre, battent des mains en cadence et chantent les chants rituels.

Ralahy regrette de ne pas voir parmi elles Ranah au beau corps ; il se rappelle la grande fête de la translation des Ancêtres, et les sacrifices de bœufs, et les nattes funéraires, pénétrées du parfum des Morts, où s'étendit la bien-aimée. À ce moment là, sans doute, les Ancêtres la préparèrent à recevoir le germe de la Race. Pourquoi n'ont-ils pas tenu leur promesse jusqu'au bout ? Pourquoi Ranah, mère future d'un fils du clan, n'est-elle pas à sa place parmi les femmes du Village ? Est-ce que de mauvais Sorts pèsent sur lui ? Il redoute l'avenir, il a peur du présent...

Cependant Ralambe se lève, s'approche de la victime, couchée sur la jonchée de feuillages verts. Il fait l'invocation rituelle, en scandant chaque phrase par un coup de son bâton d'ébène sur le ventre gonflé de vie prochaine, puis il jugule la bête ; le sang ruisselle en flot pourpré sur la verdure, on en recueille une part dans un large van de bois dur. Ensuite Ralambe va chercher Randriambéhâze, et, trempant le bout de ses doigts dans le sang tiède, il en arrose l'Idole. On ouvre le ventre de la vache ; son fruit apparaît, palpitant de vie dans la chair morte de la génitrice : image de la récolte future, jaillie du sol rouge ouvert par le tranchant des bûches, et où doit ruisseler, comme un sang qui vivifie, l'eau fertilisante. Avec anxiété, les Vieux se penchent sur la victime, car le sexe de l'animal à naître influe sur la moisson à venir : s'il est mâle, l'année ne sera que médiocre ; s'il est femelle, les tas de riz s'arrondiront comme des ventres maternels. La vache portait un veau ! Les Vieux sont désappointés ; leurs yeux se voilent de tristesse, cependant qu'ils accomplissent, en un geste machinal, le rite pour faire venir la pluie...

De tous côtés accourent les chiens aux côtes saillantes, faméliques, flairant l'odeur de tuerie ; dans le ciel bleu un couple de papanges tournoie, les ailes étendues, et, patiemment, décrit des cercles autour du lieu où fume le sang.

Sept garçons et sept filles, dont les pères et les mères sont encore vivants, prennent des roseaux verts et des feuilles de lotus sur lesquelles a ruisselé le liquide vivifiant, et se dirigent vers la cascade du Ravin-boisé. Ralambe les suit : il érige Ran-

driambéhâze au bout de son bâton d'ébène. Le Sampy est en danse : il s'agite, entraîne son gardien à droite et à gauche, en avant et en arrière ; l'homme titube comme s'il avait bu du jus de canne fermenté, il obéit aux impulsions de l'Esprit, par instants il semble qu'il va être enlevé de terre. Derrière lui, un Vieux porte la bosse, lourde de graisse, de la vache sacrifiée, et un autre le van de bois dur, où luit, sous le soleil, la pourpre du sang. Le village entier les accompagne, battant des mains en cadence et chantant le chant rituel. Quelques-uns frappent avec des baguettes sur les peaux de bœuf tendues des ampoungues, ou du bout des doigts font vibrer les cordes de bambous des Valihs.

Tous descendent jusqu'au Ravin-boisé, Tête-de-l'eau, et parviennent à la cascade, presque tarie après la longue sécheresse. Là, une muraille rocheuse barre le Ravin, assez haute pour qu'un homme monté sur les épaules d'un autre n'en atteigne pas le sommet. Le ruisseau se précipite, tombe avec fracas, rejaillit sur des blocs amoncelés, puis s'écoule vers la plaine jusqu'aux rizières du Village-des-bœufs, encore vertes. Les Vieux pensent avec amertume que les hommes d'en bas leur ont volé cette eau, car dès l'âge du grand Ancêtre, on y venait baigner le Seigneur-au-nombreux-butin, protecteur du haut pays, et dans la cascade réside la force mystérieuse qui, avec le sang de la vache et l'écume de l'eau ruisselante, rassemble les nuages et rend l'humidité à la terre procréatrice du riz. Les gens du Grand-fossé-rond voudraient pouvoir empoisonner cette eau, pour qu'elle tue les bœufs et dessèche le riz du Village d'en bas, pour qu'elle fasse mourir les vivants en d'effroyables douleurs d'entrailles ; mais une interdiction sacrée les en empêche, à cause des rites institués par les Ancêtres à la Cascade-du-Ravin-boisé. Ils s'approchent donc de l'eau avec respect. Les sept garçons et les sept filles y plongent les feuillages, les agitent et en aspergent les assistants. Ralambe place Randriambéhâze sous la cascade jaillissante, l'Idole s'élève et s'abaisse, elle danse au milieu des lumières multicolores que le soleil allume dans l'eau. Les hommes de la Race, joyeux, et fiers de la puissance de leur Sampy, mettent en lui leur espérance et comptent sur des jours meilleurs. Ils oublient, dans la joie de l'heure, les maux passés,

et même s'endort en leur cœur la haine des gens du Village-des-bœufs. Dans l'eau ruisselante ils jettent des fragments de corail rose, des morceaux de piastres coupées, des perles diverses, les œufs-de-chèvre, en porcelaine bleue ou blanche, les Invincibles-au-malheur, couleur de miel, les œil-de-bœuf aux nuances changeantes, les Sanctificatrices bleues et noires qui renforcent la puissance des Idoles. En même temps tous répètent le chant rituel :

– Hé ! Randriambéhâze ! Hé ! Maître de la terre, Maître de la Vie, notre Maître ! Au bout du bâton d'ébène élève-toi pour danser ! L'Œil-du-jour pour toi brille dans le ciel et illumine l'eau jaillissante du Ravin-boisé ! Danse, pendant qu'il fait grand Clair-de-Soleil !

« Hé ! Randriambéhâze, Hé ! Au bout du bâton d'ébène, élève-toi pour danser ! Tu es notre Seigneur-parfumé ! Ta force s'étend sur le village du Grand-fossé-rond, sur ses habitants, ses bœufs et ses rizières ! Danse dans l'eau jaillissante du Ravin-boisé !

« Hé ! Randriambéhâze, Hé ! Au bout du bâton d'ébène élève-toi pour danser ! Fais monter l'eau jaillissante et que des nuages elle retombe sur notre terre pour fertiliser les champs et gonfler les épis du riz ! Qu'il tombe cent et cent fois plus de gouttes de pluie qu'il n'y a de grains de riz dans les greniers de la Reine !

« Hé ! Randriambéhâze, Hé ! Nous t'apportons les roseaux verts et les feuilles de lotus fraîches ! Nous les agitions dans l'eau pour troubler la source comme doit être troublé le ciel, quand s'accumulent les nuages.

« Hé ! Randriambéhâze, Hé ! Tu es fait de morceaux de bois, mais ce bois consacré parle, ce bois entend. Ô yeux de Randriambéhâze ! regardez les hommes de la Race réunis. Ô oreilles de Randriambéhâze ! écoutez ce que vous dit le peuple.

« Elève-toi pour danser dans la source claire du Ravin-boisé ! L'eau n'en a point été souillée ni par un porc, ni par un sanglier, ni par une taupe, ni par un hérisson ! Les hommes de

la Race se sont abstenus de toutes les choses dont il est parlé dans les Interdictions ! Ils n'ont pas mangé la chair du cochon et de la chèvre ; ils n'ont pas employé comme fumier les cosses d'arachides ; ils n'ont pas apporté dans le village les branches de la forêt encore vertes ; les femmes ont toujours vanné le riz en se tournant vers l'Ouest ; les hommes ont bêché les rizières en commençant par le coin rituel, et personne n'a avancé le pied gauche le premier en passant le seuil de ta case !

« Hé ! Randriambéhâze, Hé ! Nous voici, nous, tes esclaves obéissants ! Nous t'offrons pour te faire honneur la bosse lourde de graisse de la Vache-donneuse-d'eau ! C'est pour toi que nous l'avons tuée ! Et ce n'est pas une vache morte de maladie, ni un bien devenu inutile pour nous !

« Tu sais que le riz est la nourriture de tous les hommes de la Race ! Voici que la pluie qui fait pousser le riz ne tombe plus ! Es-tu fâché contre nous ? Ne nous juge pas d'après notre faiblesse et notre sottise, mais regarde-nous comme tes esclaves obéissants ! Regarde les femmes, les vieillards et les enfants ! Ils ne connaissent pas d'autre nourriture que le riz. Ne les réduis pas à la famine ! Ne les tue pas ! Fais-les vivre !

« Eh ! l'eau célèbre ! Eh ! l'eau jaillissante qui ruisselle dans le Ravin-boisé ! Fais tomber la pluie du ciel, car tu es la mère de l'Eau, la tête de l'Eau ! Nous avons très soif, et nos champs se crevassent à force d'être secs !

« Mais nous ne sommes pas pauvres, puisque nous te possédons, ô Randriambéhâze ! Maître de la terre, maître de la vie ! Donne-nous l'eau du ciel, sans quoi nous mourrons ! Puisse tomber la pluie, puisse cesser le temps sec ! Puisse par l'eau être enlevés tous les malheurs, comme est entraîné par le courant le sang de la Vache-donneuse-de-pluie ! »

Alors le vieillard qui tenait le van l'éleva des deux bras au dessus de sa tête, et, avec le geste d'une femme qui laisse tomber en cascade crissante le riz qu'elle vient de vanter, il versa dans le ruisseau le sang de la victime. L'eau, rougie un instant, reprit vite sa transparence, et les hommes de la Race exultaient, à cause des maux enlevés...

Le soir de ce jour, les nuages amoncelés sur l'Ankarâtre s'étendirent dans tout le ciel ; pendant cinq nuits de suite la pluie tomba sur le haut pays, et le riz reverdit dans les rizières.

VIII

LES MANGEUSES-DE-CHOSES-VERTES

Depuis l'aride Ankarâtre jusqu'à Tananarive-la-Haute, les gens des campagnes s'agitent : de colline en colline, de rizière en rizière ce cri retentit, transmis de bouche en bouche :

– Les sauterelles ! les sauterelles !...

L'alarme est donnée ; en quelques heures, des confins du territoire est arrivée la menaçante nouvelle, plus rapide qu'un papangue porté sur ses ailes à la vaste envergure. Dans les villages les habitants se répandent hors des cases, courent çà et là, s'informent d'où vient le péril : tels des termites sortent de leur maison aux mille trous, ébranlée par le sabot d'un bœufs.

Les Hommes-sous-le-jour portent des lambas, des marmites de fer, des tambours ; par les cris, le vacarme, les étoffes blanches agitées, ils espèrent écarter le vivant nuage qui se déplace avec dix mille millions d'ailes. Tous se ruent à la défense de l'herbe nourricière : ils savent qu'ils vont engager la lutte pour l'existence avec les infiniment nombreux, souvent vainqueurs des hommes aux ruses subtiles. Les Talismans des Ancêtres, une fois encore, seront-ils efficaces ? Ou la famine tor dra-t-elle les entrailles et crispéra-t-elle les bouches sur les racines amères de la forêt, comme au temps du roi Radame. On ne sait d'où viendront les Mangeuses-de-choses-vertes : on s'en va au hasard vers les rizières. Les uns couronnent les hauteurs près de la Tête-de-l'eau, les autres se répandent dans les vallées. Du côté de la plaine les gens sont plus nombreux ; vers la montagne, la petite troupe des hommes du Grand-fossé-rond suffira-t-elle à défendre les cultures ? Ralahy en doute. Il met son dernier espoir en son père qui là haut, avec les Vieux, monte vers les crêtes, portant le Seigneur-au-nombreux-butin ; la cé-

lèbre Idole doit détourner vers les terres arides et stériles le nuage de sauterelles.

Des cris s'élèvent : les voilà... Elles apparaissent à l'horizon, comme une légère nuée blonde, effilochée par le vent. La nue se déplace, s'enfle ou s'allonge, grandit dans le ciel. Çà et là des criquets isolés volètent, s'abattent dans l'herbe. Puis un premier nuage arrive : il vole dans la direction du vent, à dix mètres en l'air, avec le crissement des millions d'ailes, aussi redoutable pour les oreilles des hommes que le crépitement de la grêle. Les Imériniens poussent des cris, agitent les lambas au bout des perches, entrechoquent à grand fracas les marmites et les assiettes de fer, ou frappent avec des bûches sur de vieux bidons. Le nuage, inconscient des efforts humains, a passé sans s'abattre ; à l'entrée de la vallée qui s'élève vers le Grand-fossé-rond, il s'est séparé en deux : une partie monte vers le village, au-dessus des rizières étagées, tandis que l'autre s'épand sur les parties basses du pays et menace les cultures du Village-des-bœufs.

Puis d'autres vols arrivent, de plus en plus denses. Le soleil en est obscurci. Une lumière jaune et blafarde baigne les objets presque sans donner d'ombre, et des milliards de sauterelles emplissent le ciel du crissement de leurs ailes. Maintenant elles sont presque au ras du sol ; déjà beaucoup se posent. Les gens dans les rizières font un tintamarre assourdissant. Ceux du Village-des-bœufs réussissent en partie ; les vazahas leur ont appris des moyens jadis inconnus pour écarter les Mangeuses-de-choses-vertes. De temps en temps des détonations éclatent, ébranlent l'air, une fumée âcre et puante se répand partout. Ce sont de gros pétards achetés à Tananarive, des fusées d'artifice destinées aux nuits de fêtes. Rakoutoubé, le Surveillant-du-Temple, a conseillé de les tirer aujourd'hui, pendant qu'il implore le Seigneur parfumé des Vazahas dans la Case-des-prières. Or voici que s'éclaircit le nuage du côté de leurs cultures. Des sauterelles isolées volètent seules sur les rizières et les champs de manioc. Toute la colonne épaisse et bruissante s'est détournée vers le Grand-fossé-rond, elle remonte le val aux rizières étagées. Pour les gens du haut pays, le désastre est certain. Dans

la plaine, les clameurs angoissées de tout à l'heure se changent en cris de joie.

Ceux du Grand-fossé-rond se taisent : toute lutte est vaine désormais. Le nuage passe, passe sans trêve ; il s'enfonce dans les replis cultivés de la montagne, vole, vole, sans répit... Déjà il menace de l'autre côté des crêtes les champs d'Ambouhidratrime. À chaque minute, des milliers de sauterelles se laissent tomber dans les rizières jaunissantes, dans les branches des arbres touffus. Les nœuds de roseaux contenant un morceau du bois havouz, odieux aux Mangeuses-de-choses-vertes, se dressent inutiles au milieu des cultures. Là haut, sur la montagne dénudée, le Seigneur-au-nombreux-butin indique vainement la route des pays où il n'y a pas de rizières. Toute la masse vivante et grouillante reflue dans la vallée, s'abat sur les plantes. Le sol est comme mouvant. Les enfants et les femmes renoncent à chasser le malheur. Maintenant tous ramassent les sauterelles, en emplissent les corbeilles de joncs : séchées au soleil et frites dans la graisse, elles serviront de nourriture, à défaut du riz dévoré par elles. L'esprit versatile des Imériniens se plaît à ces contrastes ; l'abondante cueillette d'insectes fait oublier le désastre du riz : les femmes s'empressent et plaisantent ; les enfants jouent à qui montrera la plus belle récolte ; les tout petits enfilent les sauterelles dans de longues herbes et s'en parent comme de vivants colliers.

Ralahy, en son cœur, demeure triste. Il songe que là haut, vers la crête des montagnes, les Mangeuses-de-choses-vertes dévorent aussi les champs récemment cultivés, et il se demande comment on achètera du paddy, à la saison où les manguiers seront en fleurs, quand la faim commencera de tordre les entrailles des Hommes-sous-le-jour.

Les sauterelles continuent de passer, comme un torrent de malheurs. Il en vient, il en vient sans cesse. Le vent et la rapidité de leur vol les jette au visage des Imériniens, qui se cachent derrière leurs lambas pour les éviter. Ralahy se demande pourquoi l'esprit des Ancêtres s'est détourné à ce point que le nuage adverse couvre tout entières les rizières de son village et épargne celles du Village-des-bœufs. Au moins Ranah ne souffrira pas de

la disette, et l'enfant de la Race, au ventre de la femme, ne connaîtra pas le mal de la faim, avant d'être né.

Et Ralambe ? Quel doit être le désespoir du vieux gardien de l'idole, vainement portée pour la première fois à l'encontre du nuage dévastateur ! Sur une colline chauve qui s'avance en éperon dans les rizières, un groupe se détache... les Vieux sont allés là-bas avec le Sampy sacré. Mais la mer des sauterelles déferle contre eux, et les frappe, comme les vagues assaillent un roc isolé au milieu des sables du rivage. En vain les rites ont été accomplis ; en vain l'idole a été tournée du côté opposé à la vallée pour entraîner le vol vers les collines stériles et nues où, ne croît pas le riz. Aucune sauterelle n'a suivi la voie montrée par le gardien de Randriambéhâze. Pourtant les Vieux qui l'accompagnent ont tenu leurs bouches obstinément closes, ont serré les dents, n'ont pas laissé échapper un mot ni un soupir, à la vue des malheurs imminents : ils n'ont pu fermer, par la force magique de leur silence, ni par la vertu mystérieuse du talisman, les millions de mandibules voraces, et le riz a été déchiqueté sous leurs yeux.

Les Vieux continuent de se taire, car l'impassibilité sied aux hommes de bonne caste ; de leurs yeux brillants et noirs au fond des orbites caves, dont les ans ont blanchi les sourcils, ils regardent le désastre de la Race, qu'a laissé accomplir le Seigneur-aunombreux-butin. Les maux sont maintenant au comble ; l'avenir ne saurait réserver de jours plus sombres que le présent. Quels crimes ont-ils commis envers les Ancêtres, quelles interdictions sacrées ont-ils violées, quels rites nécessaires ont-ils négligé d'accomplir, pour mériter une pareille vengeance de la part des Invisibles ? Est-ce qu'on a coupé des herbes vertes dans la rizière, pendant que le riz était sur pied ? Est-ce qu'on a ramassé des sauterelles pour les manger, avant que fût rentrée la récolte ?... Ils se tournent vers Ralambe, qui surtout parmi eux connaît les coutumes des Anciens, et ils l'interrogent du regard. Mais le prêtre, les deux mains crispées sur la hampe d'ébène de Randriambéhâze, ne répond rien. Il regarde l'idole impuisante : des Mangeuses-de-choses-vertes, ô sacrilège, se sont posées sur elle, et, dans la nuée rousse, elle apparaît comme un

épouvantail inutile. Le groupe des Vieux désespère presque de la Race ; en leur âme ils sont plus tristes encore que Ralahy, car ils n'ont pas l'amour pour fortifier leurs corps et leur donner le désir des nuits à vivre.

La sagesse traditionnelle de Rabémanandzar le Discoureur est en défaut : sa langue habile se trouve comme liée dans sa bouche. Ratsimbe-le-riche pense qu'il eût mieux valu pour ses Ancêtres abandonner avec Rabé, au temps du grand exode, le Village du fossé-rond ; il regarde avec envie, vers le pays d'en bas, les champs épargnés de la Race autrefois maudite.

Pourtant les cérémonies ont été accomplies selon le rituel transmis par la bouche des Ancêtres dans les oreilles pieuses des descendants. Ralambe repasse en son esprit les détails de la journée funeste, pour tâcher de découvrir si quelque interdiction a été enfreinte. Il n'en trouve point. Et voilà qu'après les maladies et la sécheresse, l'ultime calamité est venue fondre sur les fils infortunés de la Race : maintenant les millions de bouches de sauterelles avides dévorent la plante nourricière, et, à la saison de la récolte, quand les mangues commenceront à grossir, il ne sera pas besoin de protéger les cultures contre la voracité des oiseaux ; les greniers seront vides, et vides les silos ; les ventres des vieillards et des enfants seront tordus par la faim.

En un geste éperdu, Ralambe agite encore une fois le Seigneur-au-nombreux-butin dans la direction des quatre points cardinaux. Mais les nuées indétournables continuent de passer, et les Vieux s'en vont tous vers le village, abandonnant champs et rizières aux sauterelles ennemies.

De nouveau ils se réunissent dans la case de Ralambe ; ils délibèrent. Razafinntsalamé, d'ordinaire timide, parce qu'il a des esclaves parmi ses pères, prend la parole : il n'ose pas exprimer qu'il n'a plus confiance dans les rites des Anciens, mais il propose de suivre la Coutume nouvelle, de bâtir une Maison-de-prières pareille à celle du Village-des-bœufs, puisque les talismans des Vazahas semblent plus efficaces que ceux légués par les Ancêtres. Ratsimbe-le-riche redoute d'engager de telles dé-

penses ; il a peur d'en être réduit à déterrer les piastres enfouies sous une des pierres de son foyer. Il demande à Ralambe de dire les sacrifices et les expiations destinées à racheter le riz mangé par les sauterelles.

Raïmbô, l'Annonciateur-des-Jours, ne sait que se lamenter :

– Quand le malheur s'abat sur le pays avec les millions d'ailes et les milliards de pattes des Mangeuses-de-choses-vertes, les offrandes des hommes deviennent inutiles ; les Ancêtres-parfumés eux-mêmes sont réveillés, dans leurs Maisons-froides, sous l'épaisseur des suaires rouges, par les pattes qui crissent et les mandibules qui coupent le riz nourricier ; ils se rappellent alors les misères pareilles éprouvées dans l'âge de leur vie. Mais notre infortune passe la leur ! Car ils avaient, pour y chercher les crabes et les crevettes, les fruits des lotus et des vihas, de vastes marais à l'eau dormante, au pied des montagnes. Aujourd'hui tous les marais sont devenus rizières ; les hommes trop nombreux se sont partagé toute la terre et toute l'eau des sept provinces. Il n'y a plus ni forêt ni marécage pour nourrir les affamés.

– Le mal dont ne peuvent venir à bout les Ancêtres, s'écria Rambîâze, fut attiré sur ce pays par les vazahas. Tant qu'ils souilleront de leur présence les douze montagnes saintes, tant qu'ils oseront apporter l'oignon défendu et la chair immonde du porc sur la colline riche d'offrandes où régnait Rakélimâlâze, ou dans l'enceinte d'Ambouhimangue, fermée de sept portes de pierres, tant que les Étrangers tiendront la terre où les Pères de nos Pères ont creusé les Maisons-froides, demeures éternelles de la Race, il n'y aura plus de paix, ni de rémission dans les malheurs pour les Imériniens...

Mais tous murmurent pour l'empêcher de continuer, car les Vazahas sont puissants et possèdent des secrets merveilleux. Chacun craint, à part soi, que les paroles imprudentes, échappées comme la fumée à travers les interstices du toit, soient connues des Maîtres de l'heure et attirent des calamités nouvelles sur les cases des Hommes-sous-le-jour.

Ratsimbe-le-riche voudrait conserver ses biens par la volonté des Ancêtres, et il s'adresse encore une fois à Ralambe. Puisque la force du Seigneur-au-nombreux-butin semble épuisée, puisque sa vertu, si longtemps efficace, s'est usée en écartant les maux innombrables, comme s'émousse, à force de retourner les glèbes, le fer luisant d'une bêche solide, n'y a-t-il pas un moyen de renouveler la puissance de l'idole, ainsi qu'on reforge sur la pierre un outil ébréché ?

Ralambe médite ; les Vieux se taisent, attendant une réponse favorable. Ils sont tristes parce qu'ils sont vieux et que les hommes ne peuvent rajeunir ; bientôt s'obscurcira pour leurs yeux las le spectacle de la douce vie, et le bruit des voix vivantes s'éteindra pour leurs oreilles fatiguées. Mais que leur importe, puisqu'ils deviendront des Ancêtres, puisqu'ils se perpétueront, tant qu'il y aura des mâles pour accomplir les Rites. Ils se fient sur leurs descendants robustes, et sur la fécondité des femmes au beau corps, en qui déborde, au renouvellement des lunes, le sang jamais épuisé de la Race. Ils attendent, tranquilles et impassibles, la réponse de Ralambe, car la Race ne saurait mourir. Et la vertu de l'Idole est pareille à la force de la Race !...

Le gardien du Sampy prononce alors les paroles désirées et rajeunit l'espoir des Vieux.

– Le Seigneur-au-nombreux-butin, dans le temps lointain du Grand-Ancêtre, nous a été apporté du pays des Antalôtres...

Et il montre de la main, dans la direction du Nord-Ouest, le pays légendaire des Origines obscures, d'où sont venues aux Anciens la puissance et la sagesse. Par la porte grande ouverte les Vieux regardent, comme si, par delà les montagnes rouges, leurs yeux pouvaient voir la terre mystérieuse des Antalôtres... Un vent soudain se lève, souffle jusque dans la case, et fait remuer les épis de riz de la dernière saison, suspendus en offrande au coin des Ancêtres. Du regard les Vieux interrogent anxieusement Ralambe. Ce souffle vient-il des Esprits-mauvais apportés des montagnes maudites avec le vol des sauterelles, ou est-il au contraire une manifestation des Seigneurs parfumés et favo-

rables ? Vient-il réveiller, dans le coin des Ancêtres, pour la saison prochaine, la force de croissance du riz ?...

Déjà les ombres du soir descendent de l'Ankarâtre. Les sauterelles, vaincues par la nuit, se sont toutes posées ; le bruit strident de leurs vols a fait place à la paix du soir. Un peu de réconfort vient aux âmes attristées des Vieux. Peut-être les sauterelles n'ont-elles pas dévoré tout le riz ; et sans doute leurs yeux ne se fermeront pas à la douce lumière avant d'avoir vu lever une nouvelle moisson.

– C'est dans le pays des Antalôtres que réside la force du Seigneur-au-nombreux-butin... C'est là qu'il faut aller la renouveler... Ainsi a dit celui qui apporta Randriambéhâze...

– Raconte-nous l'histoire, Ralambe, telle que d'oreille en oreille se la sont transmise les Anciens...

– C'était au commencement des temps du Grand-fossé-rond. Tous les soirs les hommes de la Race roulaient le disque de pierre entre les larges piliers, car des bandes de brigands couraient la campagne et surprenaient les villages isolés. Une fois une troupe de Sakalaves fut cernée et presque détruite dans le pays des Mandiavates. Les débris s'enfuirent dans toutes les directions... Par les feux allumés de montagne en montagne, la joie de la victoire courut de village en village, et les veilleurs firent bonne garde pour arrêter les hommes errants et inconnus. Or, un matin, un étranger se présenta devant la porte du Grand-fossé-rond. Hâve et maigre, souillé de boue, un lamba déchiré ceint autour des reins, il tenait à la main un bois de sagaie démunie de fer, et se défendait seulement par des cornes de bœuf ornées de perles, où des talismans étaient inclus. Des hommes de la Race, armés de sagaies, le menèrent jusqu'à la Place-des-paroles, sous l'ombre des vieux figuiers, au bas du mur en pierres sèches, et, devant nos Ancêtres rassemblés il parla d'une voix affaiblie, en langue Sakalave, après avoir jeté sur la terre nue les fers de sagaies cachés sous ses vêtements :

« – Hommes dont je ne sais pas le nom, qui habitez dans ce village fortifié et vous vantez sans doute d'appartenir à la Race des Imériniens, je me livre à vous, car je suis las de m'enfuir, de courir la nuit comme un chien sauvage, et de me cacher tout le jour dans les marais... Vous pouvez faire de moi un esclave ou un cadavre, à moins que vous ne préfériez, en échange de mon sang et du souffle de ma poitrine, le don que je vous apporte ! »

« Alors il sortit de dessous ses vêtements le Talisman formidable inclus dans une étoffe rouge, le Seigneur-au-nombreux-butin. Il dit sa puissance, les interdictions attachées à son culte, les rites à accomplir pour le sanctifier. Il révéla le lieu éloigné, dans le Pays-occidental, où croît l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais, et dont Randriambéhâze est une émanation. C'est au Village-de-la-pierre-blanche, bâti sur une colline au bord de la Grande-eau-ronde. Le fugitif dit aussi son propre nom : le Seigneur-qui-a-mille-esclaves-pour-le-servir ; il était de sang royal et régnait sur plusieurs riches villages. Nos Ancêtres ajoutèrent foi à ses paroles, car l'orgueil d'une caste noble brillait dans ses yeux.

« Et voici les dernières recommandations que fit le roi Sakalave, lorsqu'il quitta le pays d'en haut pour retourner chez les siens !

« – Si un jour décroît la force du Seigneur-au-nombreux-butin, et si, plusieurs fois de suite, il refuse d'écarter les Maux et de sauver les hommes de votre Race, c'est qu'aura vieilli la vertu de l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais. Il sera nécessaire de la rajeunir, en envoyant un homme parent du gardien de l'Idole cueillir les rameaux et les racines sacrées. Au Village-de-la-pierre-blanche, il prononcera mon nom, et l'Annonciateur-des-jours lui apprendra les rites du rajeunissement ».

« Ainsi, ajouta Ralambe, les jours sont venus où un homme de mon sang doit aller rajeunir là-bas, au pays Occidental, le Seigneur-au-nombreux-butin. Demain Ralahy partira... »

IX

LE PAYS-D'EN-BAS

Dans le clair matin d'Imerne, Ralahy monte vers les crêtes baignées de lumière. Il quitte à regret le Village du Grand-fossé-rond, où sa vie s'est enracinée depuis l'enfance, et ses vieux parents accablés par l'âge, menacés par la disette proche, et le voisinage des lieux où respire Ranah, la fille au beau corps. Car vers elle volent inlassablement ses désirs, depuis le jour qu'il l'a connue dans l'ombre parfumée des manguiers.

La veille au soir, il l'a revue peut-être, songe-t-il, pour la dernière fois. Les Ancêtres, maîtres du temps, ont donné aux deux amants une nuit propice, toute clignotante d'étoiles, toute scintillante de lucioles. Mais la douceur des soirs n'est plus sentie par celui qui va quitter sa bien aimée, et les caresses sont amères qui ne doivent pas avoir de lendemain. Ranah, une dernière fois, a dit ses angoisses à son ami ; le Surveillant-du-temple, entêté dans sa colère farouche, regarde à peine sa fille, feint d'ignorer toujours la maternité prochaine, ne veut pas qu'on lui parle ni de Ralahy, ni du fils de la Race, qui viendra.

Quand les amants se sont quittés, avant l'heure où chantent les coqs, Ralahy ne trouvait plus de paroles pour consoler Ranah qui pleurait, et Ranah ne pouvait même plus sourire à travers ses larmes pour donner un peu de courage à celui qui partait.

Dans le matin frais, rayonnant de lumière, à l'endroit où cesse la longue montée qui mène à la crête chaotique hérissée de roches rondes, Ralahy s'arrête. Il contemple, sans pouvoir en détacher ses yeux, la terre de ses Ancêtres, et les rizières vertes descendant en étages vers la plaine ; il croit avoir fait un mauvais rêve... Les sauterelles ne sont point venues, les grains nour-

riciers du riz continuent de grossir en haut des tiges... Pourquoi les enfants ne courent-ils pas sur les digues étroites, avec des gaules et des morceaux d'étoffe, pour effrayer les oiseaux pillards, les foudy au ventre rouge, qui se balancent comme de petites fleurs vivantes sur les tiges des herbes ou des roseaux ?

Le village est tout près ; des figuiers plantés par les Anciens bordent le fossé rond, entremêlent le fouillis de leurs racines grises, pareilles à des nœuds de serpents, sur la terre rouge. Le toit d'herbe sèche de la maison paternelle ne laisse pas filtrer, comme d'habitude, la fumée bleue du foyer. Est-ce que la mère ne fait pas cuire le riz du premier repas ? Ralahy s'attriste en songeant à la douleur des siens, mais il s'incline devant la volonté des Ancêtres maîtres de son destin. Au flanc de la colline, il regarde la Maison-froide qu'habite toute la Race passée, les hommes d'autrefois devenus les Seigneurs-parfumés de leurs descendants. La porte de pierre, ornée d'une figure d'arbre, est dans l'ombre à l'Ouest sombre comme un visage qui ne veut pas parler. Tout le tombeau, massif et farouche, plein du mystère de la Nuit, apparaît comme le monument glorieux de la Race et comme le signe de son éternité. Ralahy n'a qu'un espoir : y reposer un jour, sur la dalle froide, à la place désignée pour sa génération. Il n'a qu'une crainte : mourir au loin, dans quelque endroit sans nom, où personne de son sang ne pourrait venir chercher sa dépouille pour lui rendre les honneurs accoutumés. Il songe à ce malheur pire que tous les autres : la privation du tombeau ancestral... L'image même de Ranah délaissée par lui s'efface devant l'horreur d'une telle pensée. Mais Ralambe a consulté le Sikid, la veille au soir, pour connaître l'heure de la mort de son fils ; cette heure n'est pas proche ; Ralahy, après avoir accompli sa mission, reviendra du Pays d'en bas et vieillira sur la terre Imérinienne, s'il sait accomplir les rites sacrés et ne violer aucune des grandes Interdictions. Son père les lui a toutes dites ; le jeune homme craint d'en oublier quelque-une, il les repasse, en tremblant, dans sa mémoire. Comme une mouche dans une toile d'araignée, l'homme est enserré dans les liens des rites, et s'il néglige de les accomplir, il est saisi entre les pattes velues des Êtres-qui-rôdent... Ralahy se sent pris d'une terreur religieuse ; peut-être dans le souffle du vent est passé près de lui

un de ces Esprits errants qui tordent le cou des hommes... La solitude lui fait peur, l'espace indéfini lui apparaît autrement redoutable que l'obscurité d'une case close. Oh ! qu'il voudrait se reposer dans la maison paternelle, à l'abri des talismans protecteurs ! Qu'il voudrait surtout ne pas être seul, se serrer contre d'autres vivants. Lorsque, la nuit, à l'heure où sortent les Faiseurs-de-Sortilèges, il étreignait Ranah dans le bois rempli d'ombres, jamais il n'avait peur, car une autre existence se confondait avec la sienne. Aujourd'hui, dans le clair soleil du matin, il tremble de fièvre et d'épouvante. Un peu plus, il retournerait vers le village, pour supplier son père et les Vieux de ne pas l'envoyer seul vers les mystérieux Pays-d'en-bas, d'où tant d'Imériniens ne sont pas revenus. Mais, s'il fait cela, les femmes riront en le regardant, les petits enfants de la Race prononceront son nom avec mépris... Il faut qu'il accomplisse son destin. Par un petit sentier à peine tracé, il s'engage entre les rochers chaotiques...

Au sommet de la montagne, il est un antique lieu sacré, respecté par les pères des Imériniens, et appelé par eux l'Endroit-où-il-n'y-en-a-pas-deux-qui-règnent. Sur une aire de terre sèche, foulée depuis le matin des temps par les pieds innombrables d'hommes pieux, un gros rocher rond se dresse, creusé en son sommet, et couvert d'un autre rocher comme d'un couvercle. Dans le creux dort une eau qui ne tarit jamais. Un Esprit redoutable de la montagne réside en cette pierre, sans doute l'âme d'un de ces êtres mystérieux qui, dans la nuit des temps, avant la venue des Imériniens, habitaient le pays. On les nomme Vazimbès, ils étaient puissants par la possession de nombreux sortilèges, et leurs âmes sont devenues parmi les plus redoutables qui soient. Un de ces Vazimbès hantait l'Eau-intarissable de la vasque de pierre, et les gens du Grand-fossé-rond lui avaient rendu de tout temps un culte. Les femmes stériles venaient frotter contre la pierre leur ventre nu pour avoir un enfant, les hommes lui demandaient la richesse, ou la mort d'un ennemi.

Ralahy s'approche de la pierre sacrée, prend à sa ceinture une petite courge sèche remplie de miel liquide ; il en verse une

partie et adresse un vœu pour son heureux retour à l'Esprit redoutable de la montagne, au Vazimbe, maître primitif de la terre des Ancêtres. Au moment d'incliner vers la pierre les paumes ouvertes de ses mains, il demeure anxieux, car dans les sacrifices importants son père prenait toujours la parole à sa place, c'est la première fois que dans une grande circonstance de sa vie il se trouve seul face à face avec les dieux. Aussi a-t-il peur d'oublier dans sa prière quelque rite essentiel, quelque mot efficace ; il tâche de se rappeler les enseignements paternels, il se fait humble en présence du Vazimbe, comme un petit enfant devant son père et sa mère irrités.

D'abord il appelle les neuf Forces et les douze Puissances :

– Oié ! Hoïka ! Hoïka ! J'invoque la sainteté du Ciel et de la Terre ! J'invoque la sainteté du Soleil et de la Lune ! J'invoque la sainteté de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud ! Surtout j'invoque votre sainteté, ô Seigneurs parfumés, Procréateurs de ma Race ! Vous qui avez fait dans le ventre des mères les pieds et les mains ! Invoquées par moi, ô les neuf Forces, venez !...

Les mains de Ralahy tremblent, pendant que sa bouche appelle les Invisibles ; il lui semble que des quatre coins de l'Imerne les choses redoutées par ses pères convergent vers lui. À peine a-t-il la force de continuer la grande invocation efficace :

– Oié ! Hoïka ! Hoïka ! J'invoque la sainteté des douze Puissances ! Je vous invoque, ô Vazimbès pères, ô Vazimbès mères ! Je vous appelle tous... Ramaïtsouakandze, qui portes un vêtement vert, Rafoutsimbarinif, dont les dents sont pareilles à du riz blanc, Rakalalâvavoule, la Belle-aux-longs-cheveux, Randriamboudilouve qui habites à la pointe de l'Île-propice pour sauvegarder l'héritage des orphelins et des pauvres, Randriamboulamène le Seigneur-de-l'Or, et tous les Vazimbès, nobles de père, nobles de mère !

« J'invoque la sainteté des douze Montagnes couronnées de figuiers, qui portèrent les hommes anciens et où régnèrent les douze Rois, la sainteté des sept rangées de graines divinatoires, et des douze pierres de Consécration ! »

Les mains de Ralahy ne tremblent plus, son esprit plus libre lui suscite immédiatement toutes les paroles à dire ; possédé par les neuf Forces et les douze Puissances, il se sent plein d'enthousiasme et de courage. Un vent s'est élevé de la terre Imérinienne ; il courbe les herbes sur la montagne, il caresse avec la fraîcheur d'une eau courante le visage, les bras et les pieds nus du fils de la Race. Ce vent, Ralahy en a conscience, c'est le souffle des Êtres Invisibles qui passent, ce sont toutes les Forces et tous les Ancêtres, Maîtres de la terre, Maîtres de la vie !

D'une voix assurée, les bras toujours raidis et les mains crispées dans le geste rituel, le fils de la Race invoque maintenant, avec les neuf Forces, avec les Douze Puissances, l'Esprit mystérieux de la montagne, qui habite la pierre sainte et l'eau de la vasque.

– Oié ! Hoïka ! Hoïka ! Cette pierre ne parle pas, mais elle est la demeure d'un Invisible ! Ô Vazimbe sacré, noble de père, noble de mère, possesseur ancien de ce sol, maître de notre vie, je t'invoque ! Manifeste-toi ouvertement comme le Ciel et la Terre, apparais aussi clairement que le Soleil et la Lune. Viens à mon appel ! Viens ! Si tu as précédé mes Ancêtres sur cette terre devenue la leur, entends ma voix ! Si tu es de caste noble, de père et de mère Andrianes, exauce ma prière !...

« Ramène-moi sain et sauf au milieu des Hommes de la Race ! Qu'aucun sortilège ne m'arrête dans mon voyage ! Qu'aucune maladie ne s'insinue en mes os ! Que le fer des sagaies et le plomb des fusils se changent en eau, s'ils touchent mon corps ! Alors, de retour ici, je t'honorerai avec des perles, je te sanctifierai avec des anneaux d'argent, je tuerai pour toi auprès de la Pierre-sacrée un mouton noir, aux cornes recourbées ! »

Il se tait ; de toutes les forces de son cœur il appelle le Vazimbe, mais au milieu de ses pensées pieuses l'image de la Fille-au-beau-corps s'impose à son esprit ; il l'aime entre toutes les femmes ; il désire ardemment la revoir. Un dernier vœu s'échappe de ses lèvres :

– Ô Vazimbe, noble de père, noble de mère ! Si je me trouve de nouveau en présence de Ranah, la fille du Surveillant-du-temple au Village-des-bœufs, et si je vois de mes yeux l'enfant de la Race qu'elle porte en son ventre, ce n'est pas un mouton que je tuerai pour toi, c'est un bœuf aux longues cornes, tacheté de noir et de blanc ! »

Il parle ainsi pour se concilier l'Esprit de la Montagne et bien qu'il ne soit pas sûr de pouvoir distraire du troupeau paternel un bœuf digne d'être sacrifié. Mais l'amour et la crainte, dominant son esprit, l'incitent à ce vœu excessif. Maintenant, sûr de l'appui des Invisibles, il est prêt à marcher, dans le sentier inconnu, vers le but incertain de son voyage. Il s'avance jusqu'au bord de la crête rocheuse.

Devant lui s'étend encore la terre Imérinienne, mais si différente de celle qu'il connaît : morne et chaotique, désertique et stérile. Des montagnes rouges ou violettes la terre s'écoule, comme saignante, par d'énormes crevasses aux bords abrupts. Ensuite commencent les pays inconnus où vivent des races hostiles. Combien ne sont pas revenus des Imériniens qui, confiants dans leurs sortilèges ou dans la force de leurs Ancêtres, y sont allés faire le commerce ou la guerre... L'aspect farouche de ces solitudes glace à nouveau le courage de Ralahy. Il se retourne, jette un dernier regard sur les pays peuplés, entre l'Andringuître-pierreux et Tananarive-la-joyeuse. Très loin, si loin, dans la brume rose, la Ville-aux-mille-villages s'auréole de toute la gloire du soleil. Puis la mer verte des rizières, aux golfes sinueux, déferle en vague d'épis moirés, au pied des montagnes célèbres, où les hommes des anciens jours ont fondé les villages des Rois... Le regard de Ralahy se repose, une fois encore, sur le paysage familier et tout proche ; le Grand-fossé-rond, le Bois-des-manguiers, le Village-des-bœufs... Entre le ciel et la terre flottent dans l'air du matin les fumées bleues... Dans le corps de Ralahy son double voudrait s'échapper pour se réfugier dans les cases sombres où sont accroupies, près des foyers, les femmes Imériniennes. Mais si le double d'un vivant s'enfuit pendant la veille, parfois il ne peut plus rentrer dans le corps. Ralahy s'effraie, il faut qu'il s'arrache tout entier de la terre natale, pour

y revenir vivant. D'un pas ferme, il descend entre les roches grises. L'Imerne, mère du riz, fleurie de villages rouges, a disparu ; autour de lui pèse le silence de la solitude hostile, et il redoute la présence d'Êtres Invisibles étrangers à sa Race...

Dans l'ombre tiède d'une case inconnue, au Pays-d'en-bas, Ralahy conte à son hôte les motifs du long voyage entrepris par la volonté des Ancêtres. Son corps est rompu de fatigue, car depuis dix jours il a marché sans trêve, sous le dur soleil et sous la pluie adverse. Toutes les nuits, pendant qu'il était prostré dans le sommeil, son double s'en retournait vers la terre imérinienne pour visiter soit le Grand-fossé-rond, où reposent les Ancêtres, soit le Village-des-bœufs, où respire la Fille-au-beau-corps. Dans le rêve son père Ralambe apparaît parfois, ordonnant de poursuivre la route commencée. Ralahy ne désobéira point, par crainte d'encourir la malédiction de la Race, mais son cœur est triste et les poils de sa chair se hérissent de peur. Il interroge l'hôte sur les étapes prochaines, sur le chemin à parcourir avant d'atteindre le pays de l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais.

Cet hôte est un Imérinien, né dans le pays Sakalave. Son père, de la caste des Tsiaroundah et du village d'Alasoure, était venu faire le commerce dans les terres chaudes que baigne l'Eau-sainte, puis s'y était fixé sans espoir de retour. Maintenant il était mort, ses os reposaient dans un tombeau provisoire recouvert de pierres brutes, mais le fils de l'exilé espérait porter un jour la dépouille paternelle dans la Maison-froide de la famille. Il adressait à Ralahy mille questions sur la terre ancestrale, et sur le village d'Alasoure, ombragé de figuiers antiques. Ralahy décrivait l'aspect de ces lieux bien connus de lui : les deux collines vertes où se cachent les cases en glaise brune ; au pied coule la rivière Ikioupe : elle entraîne dans son flot rouge la terre des montagnes et sculpte en îlots mouvants les bancs de sable, où s'impriment pour un jour les pieds des hommes et les sabots des bœufs. D'Alasoure, on voit tout près, par delà les rizières du Sud, la Ville-aux-mille-villages... L'habitant du Pays-d'en-bas se plaît à tous ces détails, il retrouve dans les descriptions de son hôte les mots et les noms prononcés jadis par son

père, bien souvent, alors qu'on parlait du Pays-d'en-haut. Il envie Ralahy de remonter bientôt vers la terre rouge, où dorment, dans les grands tombeaux à étages, les corps de ses Pères... Les deux hommes restent un long temps silencieux, leur pensée pieuse se perd dans les rêves ancestraux... L'exilé imagine les cases des vivants en argile rose, les Maisons-froides des morts creusées au flanc des Collines, avec des portes de pierre plus hautes qu'un homme ; et le voyageur retourne en esprit vers les Êtres et les Choses de là-bas. Mais il lui faut fermer les yeux pour revoir son village, car ce qui l'entoure est trop étranger à son rêve : la case Sakalave, aux parois de roseaux, au toit en feuilles de latanier, laisse filtrer le jour ; des vases en terre, de forme inconnue, aux flancs ornés de lignes noires ou de bourrelets de terre peinte, répandent une odeur de viande boucanée, plus forte que celle des poissons séchés en Imerne, et désagréable aux sens d'un Houve. Sur une claie en bois, au-dessus du foyer, sont rangées des carapaces de tortues, jaunes et noires, qui servent d'écuelles. Aux parois de la case, près des nattes roulées qu'on étend le soir pour dormir, sont accrochés de petits éventails, tissés comme des nattes, en forme de drapeaux carrés ils servent, la nuit, quand la chaleur trop lourde chasse le sommeil...

Ralahy a marché cinq jours encore, après avoir quitté la case de l'hôte Imérinien. Il a vu de nombreux villages bâtis sans pierre ni terre, et connu les mœurs étranges de beaucoup d'hommes. Les Sakalaves pratiquent des interdictions sacrées inconnues aux Imériniens ; leurs Ancêtres leur ont transmis des coutumes inouïes : dans certains clans les pères épousent leurs filles, dans d'autres, aux funérailles des Chefs-de-guerre et des Faiseurs-de-Sortilèges, on tue pour les enterrer près du tombeau des esclaves et des femmes. Tous les Sakalaves regardent avec horreur la chair du porc, s'exposeraient, plutôt que d'en toucher, aux pires périls. Beaucoup ne mangent pas de poules et ne tolèrent pas qu'on en fasse cuire dans leurs maisons...

Respectueux des choses interdites, l'Imérinien aurait voulu connaître toutes ces coutumes pour les observer ; car les Êtres-

épouvantables-qui-rôdent, ne sont pas les mêmes dans chaque pays, et on s'expose à leur colère, si on méprise les usages ; aussi l'étranger, loin de sa terre, est comme un petit enfant qui a perdu son chemin dans la nuit.

Ralahy, dans la solitude hostile, songe à toutes ces menaces ; son esprit pieux multiplie autour de lui les embûches ; le souffle du vent dans les arbres, le froissement qu'imprime aux herbes l'ondulation d'un serpent, font hérissier les poils de sa chair. Il a peur comme au jour où il s'arrêta sur la montagne pour contempler une dernière fois le pays de ses pères. Bien que les graines divinatoires aient prédit son retour, il redoute de mourir dans la brousse, loin des siens, et que son cadavre, privé d'honneurs, reste la proie des bêtes. Il n'y aurait plus de fils de la Race pour envelopper dans des suaires neufs, à l'époque rituelle, les corps des Anciens, à moins que l'enfant de la femme au beau corps ne prenne au Village-du-grand-fossé-rond la place due. Mais quel sort malheureux serait le sien ! Il ne connaîtrait jamais son père ; car les Hommes-sous-le-ciel auraient vite oublié jusqu'au nom de Ralahy, perdu dans le Pays-d'en-bas, sans avoir pu rajeunir comme l'avaient demandé les Ancêtres, la puissance déclinante du Seigneur-au-nombreux-butin. Ainsi sa mémoire ne laisserait pas plus de trace dans les traditions du clan que le passage d'une pirogue sur les eaux d'un grand fleuve...

Le jeune Imérinien essaie de s'arracher à ces tristes pensées. Mais la route est longue encore avant d'arriver à l'étape ; sa fatigue augmente à mesure que le soleil descend vers l'horizon, et les oreilles de l'homme las s'ouvrent aisément aux voix mauvaises qui parlent dans la solitude...

Réussira-t-il à trouver, dans le pays Occidental, le lieu où croit l'Arbre sacré, pour régénérer la force de Randriambéhâze ? Son père lui a révélé le nom du village d'où était parti le Maître-du-talisman, et Ralahy l'a répété maintes fois dans les cases Sakalaves : la Roche-blanche, au bord de la Grande-eau-ronde, non loin de la Rivière-rouge. Il n'a pas oublié non plus le nom du Maître-du-talisman : le Seigneur-qui-a-mille-esclaves-pour-le-servir. Or, depuis deux jours, sans perdre de vue le cours de

la Rivière-rouge, Ralahy suit la crête des collines, mais vainement il s'enquiert de la Roche-blanche, près de la Grande-eau-ronde : personne ne sait, et dans le pays, disent les gens, il y a plusieurs lacs qui s'appellent la Grande-eau-ronde. Pourtant, la veille, un vieux rappelant ses souvenirs a parlé d'un village de la Roche-blanche, abandonné depuis longtemps, mais il ne s'est pas souvenu près de quel lac était ce village ; il savait seulement qu'à côté se trouvait un Douâne, un lieu saint avec le tombeau d'un Seigneur d'autrefois ; le nom de ce Seigneur était aussi sorti de sa mémoire...

Lentement l'Imérinien chemine dans la savane monotone. À l'horizon oriental s'allongent des lignes irrégulières de collines violettes ; plus loin, s'amoncellent les montagnes du Pays-d'en-haut, et, chaque fois qu'il regarde de ce côté, ses yeux se voilent de larmes nostalgiques. Plus près, des coteaux rosés ouvrent au soleil les blessures béantes de vastes cratères creusés par les eaux. La terre Sakalave se pare d'un fouillis luisant d'arbres au feuillage clair, coupé dans les fonds d'herbages plantureux. Partout des lataniers, en forêt ou en clairière : ils revêtent d'un manteau vert coteaux et collines, ils dressent dans la solitude mélancolique des herbages leurs hauts fûts droits, couronnés d'un bouquet de larges feuilles en éventails. Le sol, çà et là, se hérisse de termitières roses. Dans les bas-fonds marécageux, des raphias aux longues palmes remplacent les lataniers. La Savane, rousse et verte, est dominée dans le lointain par les silhouettes bleues, irrégulières et dentelées, des hautes montagnes...

Le soleil oblique miroite sur les eaux calmes d'un lagon ; de l'autre côté, les cases serrées d'un gros village exhalent la fumée du soir. Ralahy s'arrête, partagé entre le plaisir d'arriver à l'étape et la crainte d'un accueil hostile. Il songe : si ce lac était la Grande-eau-ronde ! Si ce village était celui de la Roche-blanche ! Mais il sourit à ses propres illusions : tant de lacs s'appellent, dans la terre occidentale, la Grande-eau-ronde ! et il sait de la veille le nom du village : ce n'est pas celui qu'il cherche.

Il descend vers le lagon aux eaux dormantes, envahi par les rizières. Le riz nourricier ondule en vagues moirées d'un beau vert tendre, sur les bords du lac, autour de ses îles, en prolongement de ses golfes. Par endroits la fange des rives se hérisse de roseaux, ailleurs l'eau disparaît presque sous les larges feuilles de lotus, piquetées de fleurs bleues. Marais et rizières se confondent, les prairies de lotus alternent avec les champs de riz. L'eau libre s'irise de tons d'opale. L'Imérinien admire la richesse de ce pays, où la plante nourricière pousse presque sans culture. Il songe avec angoisse à ceux de la Race qui vainement, là-bas, ont ouvert la terre dure à coups de bêche, et péniblement l'ont retournée.

Il a soif, il s'approche du lac pour boire. Soudain, comme il se baisse, il voit, à deux brasses du bord, des bulles d'air monter en grand nombre à la surface ; scrutant la profondeur trouble, il devine une forme vague et longue, entre deux eaux ; il fait un mouvement en arrière ; aussitôt le museau, effilé et triangulaire, émerge ; deux yeux fixes et cruels, comme posés sur l'eau, le regardent. La peur obsède l'homme ; instinctivement il recule encore. Les yeux et le museau s'enfoncent, mais le caïman avance lentement, à toucher le bord. Une lumière rose miroite maintenant sur le lac : Ralahy ne distingue plus rien. Du regard il scrute les rives et l'eau traîtresse, aperçoit d'autres monstres : sur les plages fangeuses plusieurs sont vautrés ; une ride triangulaire, au milieu du lagon, décèle la présence d'un qui nage lentement, en quête de proie. En ce pays Occidental ils pullulent dans les cours d'eau, les lacs, les simples mares. Le soir les femmes puisent l'eau de loin, dans des courges creuses emmanchées de longs bambous, ou abritées derrière une pirogue maintenue près du rivage... Les premiers jours, Ralahy éprouvait, à voir les caïmans, une véritable terreur. Puis, devant l'indifférence des gens du pays, il s'est vite habitué à leur présence. Jadis les eaux Imériniennes les recélaient aussi. Au temps des grands Ancêtres, la rivière qui coule au fond de la vallée entre le Fossé-rond et le Village-des-bœufs, en était pleine ; la nuit, ils venaient traîner dans les rizières leurs flancs écailleux et leurs pattes griffues, gâtant les récoltes, enlevant les cochons et les chiens, parfois les bœufs, attaquant dès la tombée

du soir les femmes qui venaient puiser de l'eau. L'Imérinien se rappelle les contes de son enfance ; sa mère et sa grand-mère avaient si souvent répété ces histoires dans les longs après midi, pendant la sieste, à l'ombre chaude des cases ; et les petits se cachaient le visage dans le lamba maternel lorsqu'il était question de la grande bête visqueuse, aux mâchoires énormes, mangeuses d'hommes. Ils se la représentaient aussi redoutable que le monstre Kinoul, avec ses dents blanches aiguës et ses yeux de braise, ou que le Serpent-à-sept-têtes, si long qu'il entoure de ses replis un village entier. Mais l'Imerne en était débarrassée depuis des générations. Aucun Kinoul ne rôdait plus, aux heures noires, dans les bois d'Ambouhimangue ; aucun vivant n'avait vu de Serpent à sept têtes, les caïmans eux-mêmes pullulant autour des douze montagnes saintes avaient été chassés par les Hommes-sous-le-jour et par les amulettes efficaces héritées des Anciens. À peine en voyait-on encore quelques-uns aux chutes de la rivière Ikioupe, où commencent les terres désertiques. Or voilà que Ralahy contemplait tous les jours les monstres des légendes. Les histoires de son enfance affluaient à sa mémoire. Il se rappelait le conte du Bœuf et du Caïman, liés ensemble, au matin des âges, par l'Interdiction du sang ; mais le Dos-écailleux viola son serment, et, depuis, les fils de leurs fils ne s'aiment guère. On contait aussi au Grand-fossé-rond que jadis une femme de la Race, demandée en mariage par un étranger qui s'appelait le Caïman-mâle, était partie avec l'homme et une petite esclave ; elle marchait devant, portant sur sa tête les nattes et les corbeilles ; l'homme venait derrière, et ensuite la servante. Mais voici qu'au passage d'une rivière, et comme la nouvelle mariée avait de l'eau à mi jambes, elle entendit l'esclave crier :

– Regarde, Faravâve, regarde comme ton mari change !

Et, se retournant, elle vit l'homme au nom étrange se métamorphoser en caïman ; sa tête s'aplatit, s'effila en mâchoires monstrueuses ; ses bras se couvrirent d'écailles ; ses doigts se durcirent en griffes ; s'allongeant sur l'eau, il saisit Faravâve épouvantée et l'emporta dans son trou.

Ainsi de bizarres correspondances existent entre les clans des hommes et les races des bêtes. D'espèce à espèce se lient des amitiés, s'entretiennent des haines. Ralahy sait que souvent les âmes des morts vont habiter le corps de certains animaux, que les Faiseurs-de-sortilèges enferment dans une enveloppe bestiale les doubles d'hommes vivants, ou prennent eux-mêmes, à volonté, telle forme qui leur plaît. Si les bêtes pouvaient converser avec les hommes, quelles étranges histoires elles leur raconteraient ! Les anguilles, les poissons et les caïmans connaissent les choses mystérieuses des eaux ; les serpents assistent dans la nuit des tombeaux aux faits et gestes des Ancêtres redoutables ; les oiseaux vivent dans les forêts et les broussailles à côté des Êtres-épouvantables-qui-rôdent. Si Ralahy possédait le talisman capable de muer un homme en oiseau ! Il se changerait en vouroundréou au doux cri, et, porté par ses ailes rapides, il irait chanter la plainte d'amour sur la case de la bien-aimée ; ou bien, métamorphosé en papangue à la large envergure, il ravirait dans la forêt mystérieuse le rameau de l'Arbre-sacré, destiné à rajeunir la force du Seigneur-au-nombreux-butin ! L'Imérinien a vu tant de choses nouvelles, depuis qu'il a quitté la terre rouge pour descendre dans le Pays-d'en-bas ! En une demi-lune, il lui semble qu'il a plus appris qu'en dix ans ; et le sens de maintes choses mystérieuses s'est affiné en lui. Il ressent l'enthousiasme des grands devins, Maîtres du temps et Dépositaires de secrets merveilleux. Il voudrait posséder toute la science des Sakalaves, faiseurs de talismans, et de ces Antalôtres qui ont hérité des Silams. Alors il saurait quelles âmes se cachent dans les corps écailleux vautrés sur les plages des fleuves ; il connaîtrait les amulettes et les mots efficaces pour fermer les mâchoires des caïmans et traverser impunément les eaux hantées.

L'Imérinien ne se lasse pas de regarder le lac plein d'îles de rizières et de champs de lotus : sur les feuilles largement étalées, des échassiers se promènent ; de minuscules oiseaux, accrochés aux tiges du riz, pépient ; des canards tsirîres au bec plat s'envolent à lourds coups d'ailes, effrayés par le bond d'un caïman ; nonchalamment un serpent ménarâne ondule dans les herbes de la rive. La vie étrange des bêtes pullule dans les eaux, sur la terre et dans le ciel. Mais l'homme du Fossé-rond est

ignorant des choses et des Êtres du Pays-d'en-bas ; il n'éprouve plus, lorsqu'il est seul dans la brousse, cette impression d'harmonie avec ce qui l'entoure, et qui contribue à la douceur de vivre. Le découragement, de nouveau, l'envahit. Il regrette les soirs limpides et frais de la terre Imérinienne. Un moment, oublieux des caïmans et des périls inconnus, il ferme les yeux au spectacle du lac grouillant de vie végétale et animale, il ne sent plus la chaleur humide que dégagent la terre et l'eau. Il semble que son double sort de lui, devient pareil à un Ancêtre-parfumé. Il revoit la source claire où les femmes de la Race vont puiser l'eau dans les vases de terre, – le bois des manguiers où il a connu la Fille-au-beau-corps, – le grand rocher gris habité par l'esprit du Vazimbe. Là-bas, pierres et bêtes lui sont familières, et la Race en elles a répandu son Esprit, car il est dit dans les traditions des Anciens que le même souffle anime les corps des animaux et des humains ; et la première âme, lorsqu'elle s'échappe de la bouche des morts, va se cacher dans la fissure du rocher, dans l'eau de la source, ou sous l'écorce des arbres.

Un serpent, non loin de lui, glisse soudain ; les hautes herbes bruissent ; la Bête-longue, marbrée de jaune et de noir, plus grosse qu'un pilon à riz, passe sans s'inquiéter de l'homme. Au même instant un petit passereau peureux s'envole, monte droit dans l'air et jette en notes claires son chant joyeux ; dans le ciel bleu il semble danser, comme ivre de lumière et de mouvement. Ralahy a reconnu l'oiseau Sourouhître, vénéré des Iméri-niens ; il le suit des yeux ; en lui peut-être vit l'âme de quelque ancêtre mort loin du pays natal. Car jadis les hommes du clan firent le serment d'alliance et d'amitié avec la race des Sourouhîtres.

... Un jour s'enfuyait, surpris par des brigands, le grand Ancêtre qui avait creusé autour des cases le fossé rond ; à un moment, épuisé de fatigue et coupé du village, il se cacha dans des broussailles, et il n'espérait guère échapper aux hommes armés de sagaies qui couraient derrière lui. Ceux-ci s'arrêtèrent tout près, cherchant des yeux le fugitif. Or il n'y avait aux alentours qu'un seul buisson dans toute la lande couverte d'herbe sèche : un sourouhître perché y chantait sa chanson.

– Il n'est sûrement pas caché là, dit le chef des ennemis, sans quoi cet oiseau se serait envolé.

Et ils poursuivirent leur chemin. Le grand Ancêtre put sauver ainsi sa vie et sa liberté. Arrivé dans le village, il réunit tous les siens, et leur conta son aventure. En terminant il ajouta :

– Si quelqu'un de mes descendants tue ou mange l'oiseau Sourouhître, si, le voyant poursuivi par un épervier, il ne s'efforce pas de le faire échapper, qu'il soit maudit, lui et les siens, qu'il devienne lépreux, que ses bœufs meurent de maladie, et que tous ses biens soient perdus pour ses héritiers !

Depuis ce jour l'oiseau Sourouhître fut en grande vénération parmi ceux de la Race. Ses petits pullulaient dans l'herbe des collines autour du Grand-fossé-rond, et les mères défendaient aux enfants de leur jeter des cailloux.

Aussi Ralahy, plein de joie, se sent moins isolé dans la brousse pleine d'embûches. Le Sourouhître le guidera comme il a fait pour le grand Ancêtre, chassé par les brigands... Le petit passereau, après avoir chanté son chant au-dessus de l'Imérinien, s'est enfui à tire d'ailes dans la direction du village, par delà le lac hanté des caïmans... Ralahy suit l'appel et marche vers la case de l'hôte inconnu qui le recevra ce soir.

X

L'ARBRE QUI NE SE DESSÈCHE JAMAIS

Le village de la Longue-colline abrite ses cases sous l'ombre touffue des manguiers. Çà et là de hauts Kapôks dressent leurs étages de verdure plus claire, et des allées de bananiers chargées de lourds régimes aboutissent, de tous les coins de la brousse, à la frêle barrière d'une palissade en bambous. Ralahy franchit le haut seuil de la porte en écartant les tiges bruissantes ; depuis longtemps il est signalé, mais la venue d'un étranger seul ne cause aucune crainte, et les gens le regardent avec une curiosité indifférente. L'Imérinien, après avoir échangé les saluts d'usage, lie conversation avec un homme du pays. On lui indique la case de deux vieux : il y recevra l'hospitalité, en échange du moindre présent ; car les enfants qui vivaient naguère dans cette maison sont morts, et les bœufs des vieillards ont été volés par des brigands. Ralahy se présente devant l'ouverture de l'Ouest, fermée à demi par une claie de roseaux. Une femme aux cheveux gris embroussaillés apparaît sur le seuil ; elle écarte la claie ; et la lumière douce du soir pénètre jusqu'aux pierres noires du foyer. Près du poteau qui soutient le faîte du toit, sur un escabeau très bas, un vieillard est assis ; il a ramené en partie son lamba sur sa tête comme s'il avait froid, et ses yeux regardent tristement dans le passé d'une Race éteinte. Ralahy le contemple avec respect : tel Ralambe, au Pays-d'en-Haut, doit s'accroupir le soir, avec mélancolie, auprès de son foyer désert.

Le jeune homme salue les deux vieux dans les termes convenables, et s'informe si trois parts de nourriture pourront cuire dans la marmite à riz. Pour toute réponse, le vieux se lève péniblement, il prend une natte neuve, roulée et suspendue par deux lianes à l'une des parois de la case ; il la déroule avec l'aide de sa

femme et l'étend dans le coin Sud-Est, réservé aux voyageurs ; Ralahy s'incline pour remercier ; il s'accroupit à son tour sur la natte et cause avec son hôte. Celui-ci laisse couler de sa bouche édentée mille paroles confuses ; le jeune homme feint de s'intéresser aux histoires qu'on lui conte, et répond avec complaisance aux questions posées. Mais il ne révèle point, par défiance instinctive, le but de son voyage, et déclare qu'il va visiter des parents établis dans la Grande-Terre, en face de Nousibê.

Le vieillard narre les menus faits de la vie du Village : ce jour même, après le repas du soir, devait avoir lieu une cérémonie d'évocation des Ancêtres : un homme, possédé par un puissant Esprit, révélera l'avenir, et annoncera les offrandes réclamées par les Procréateurs. Ralahy a entendu parler de ces rites en Imerne : son hôte lui propose d'y assister. Tous deux, respectueux de la Coutume, se barrent le front d'une raie de terre blanche depuis la racine des cheveux jusqu'à la naissance du nez.

Déjà retentissent les sons de l'ampoungue et de la valîh : tous les hommes libres se sont réunis dans la case du Chef, trop étroite pour les contenir. À l'intérieur, les premiers arrivés, accroupis, se serrent les uns contre les autres, comme des bœufs dans le parc d'un homme riche. Ils battent des mains, en invoquant les Esprits des Ancêtres et des Rois : hors de la case, près de la porte et de la fenêtre, le reste de la foule s'est groupé. Ralahy et son guide s'approchent avec peine d'une des ouvertures, et le jeune Imérinien regarde à l'intérieur : au pied du grand pilier, dans une haute lampe de fer, un morceau de graisse de bœuf brûle avec une flamme rouge et inonde de reflets sanglants les visages de bronze. Dans un petit espace laissé libre, l'homme possédé par l'Esprit danse lentement.

Ses pieds frappent la terre en cadence, au rythme d'un chant monotone, ses bras s'élèvent et s'abaissent, ses doigts ondulent comme des anguilles qui s'abandonnent au courant. Sur son cou sa tête se balance, avec un mouvement de plus en plus rapide. Par instants il siffle ; des mots entrecoupés s'échappent de ses lèvres. Il est hors de lui-même, l'Esprit le possède, et son âme ne sent plus ce qui se passe dans son corps. Son bras droit

s'abaisse vers la lampe, la flamme le lèche, la chair brûlée grésille, mais l'homme insensible continue sa danse... Les assistants, muets de peur, interrompent les battements de mains... Alors le bras meurtri s'abaisse ; la tête du possédé continue de tourner, comme une calebasse vide secouée par un enfant. Puis elle s'arrête soudain : l'homme, immobile, le cou tendu, les yeux grands ouverts, regarde dans le coin des Ancêtres les Êtres Invisibles... Le temps est venu d'interroger l'Esprit...

Dans la lampe pleine de graisse, le Chef fait brûler la résine parfumée de l'arbre Râmy et prononce les paroles rituelles :

– Ho ! Ho ! Rois de la terre Sakalave, et vous, Rois de tous Ceux-qui-vivent-sous-le-ciel, Rois du Pays-d'en-bas et du Pays-d'en-haut, je vous invoque, Ancêtres des Rois qui viennent de Fihirêgne et de Touliamève, du Ménabé et du Bouéni, de l'Imerne et des Îles lointaines de la grande Eau-sainte !

Aussitôt l'Invisible descendu dans la case commence à parler par la bouche de l'homme ; il s'exprime avec peine et sa langue est comme liée.

– Qui appelez-vous ? Que désirez-vous ? Du Nord, du Sud, de l'Est, de l'Ouest les Invisibles se hâtent !

– Ho ! Ho ! j'ai brûlé la résine parfumée de l'arbre Râmy. Mes mains sont pures ; elles n'ont touché ni la graisse de porc ni celle du poisson-sans-écailles ! je n'ai pas violé sciemment aucune des Interdictions ! Ô Invisible présent en cette case, si tu es noble de père, si tu es noble de mère, réponds à notre appel et dis-nous ton nom !

– Inconnu, voilà mon nom ! Invisible, voilà mon être !

– Ho ! Ho ! le Râmy mêle sa fumée odorante à celle de la graisse de bœuf ! Ce n'est point par des sortilèges que nous t'invoquons, mais par de droites paroles, nous les descendants des rois d'autrefois ! Si tu es noble de père, noble de mère, réponds à notre appel et dis-nous ton nom !

La bouche de l'homme se crispa, et, le visage tendu vers le coin des Ancêtres, il parla ainsi entre ses dents serrées :

– Je suis le Seigneur-qui-a-mille-esclaves-pour-le-servir !

À ce nom vénéré par les Anciens, toutes les têtes se courbèrent, et l'Imérinien frémit, car il avait reconnu l'appellation de celui qui apporta Randriambéhâze aux hommes du Grand-fossé-rond. Désormais il était sûr de remplir sa mission.

Le Chef continua d'interroger l'Invisible.

– Ô roi, noble de père, noble de mère, ton nom illustre connu de tous les Anciens, est répété dans nos rites à côté de ceux de Lâhifoutse, l'Homme-blanc, fondateur de la Race, et de la Reine Kaloumahère, puissante par ses sortilèges ! Puisque tu te manifestes à nous, ce n'est pas sans raison, dis-nous pourquoi tu viens. Nous te supplions et nous léchons la plante de tes pieds, comme des esclaves prosternés devant le Roi ! Dis-nous ce que nous devons faire pour te contenter !

Or, l'Invisible, par la bouche de l'homme possédé, raconta sa geste pour les enfants ignorants de la Race, et pour l'étranger qui écoutait, penché dans l'ouverture de la porte.

– Au matin des temps, après Lâhifoutse, l'Homme-blanc, et la Reine Kaloumahère, c'est moi, le Seigneur-aux-mille-esclaves, qui régnais sur les Hommes-de-la-roche-blanche. Mes petits-fils allèrent fonder des royaumes dans le Nord-Ouest, au pays des Antankâres. Et les Ancêtres de mes Ancêtres étaient venus du Sud-Est, des bords de la rivière Matitâne, où vécurent les premiers Annonceurs-des-jours-de-la-Race... Une fois je voulus remonter, moi leur fils, la route des Ancêtres, et je partis avec mille hommes armés de sagaies, avec cent hommes armés de fusils à crosse de cuivre, dans la direction obscure des lointaines Origines ! Mais les Invisibles jaloux ne voulurent pas qu'un homme vivant tentât ce voyage : je perdis mes guerriers, et je serais resté moi-même sans sépulture dans la Terre-rouge-d'en-haut, si je n'avais racheté ma vie avec l'émanation de Randriambéhâze, le Seigneur-au-nombreux-butin, Procréateur de notre Race ! C'est à lui que je dus de revenir dans mon royaume, et, mort, de demeurer avec mes Pères au Lieu-sacré de la Roche-blanche, à côté de l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais !

Ralahy s'efforçait de graver en son esprit fervent les paroles du Seigneur-qui-a-mille-esclaves-pour-le-servir ; il s'exaltait à entendre conter si loin du Grand-fossé-rond, et telles presque que les lui avait dites son père, les annales de sa Race. Il aurait voulu parler, dire qui il était, et pourquoi il venait au Pays-d'en-bas. Mais le respect des rites lui fermait la bouche, et aussi la prudence méfiante dont ne se départissent jamais les Iméri-niens, rusés entre tous les hommes... L'Invisible continua :

– Ce qui est interdit aux vivants est permis aux Esprits des Rois. Parfois ils quittent les Maisons-froides bâties par les fils de la Race dans toutes les régions qu'ils ont peuplées, et vont visiter la Terre des premiers Ancêtres. Un tel voyage s'accomplit en ce moment, à la faveur de la lune croissante d'Alakôsch. Dans la nuit de demain, à l'heure où l'astre montera dans le ciel, tous les Rois anciens, venant du Nord, passeront ici, et s'arrêteront au Lieu sacré, près de l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais. Demain vous porterez, avant leur passage à la Colline de la Roche-blanche, les offrandes accoutumées qui rendent favorables les Ancêtres ! En échange ils vous permettront de cueillir les rameaux de l'Arbre et d'en faire des talismans efficaces. »

À ce moment les regards de l'homme possédé se détournèrent du coin des Ancêtres et vinrent se poser sur Ralahy tremblant.

– ... Tous pourront en cueillir, s'ils ont les mains pures, et s'ils observent les Interdictions ! Même l'étranger Imérinien rapportera aux Hommes du Pays-d'en-haut la puissance renouvelée de Randriambéhâze. Car tous les Malgaches ont besoin de talismans... Les Esprits des Rois sont irrités, parce que les hommes Blancs, venus d'au delà l'Eau-sainte, violent les Interdictions, souillent de leur présence les lieux défendus, confondent les races et les castes, et remplacent les traditions des Ancêtres par des rites nouveaux ! »

Un sourd murmure courut parmi les assistants. Ralahy, lui aussi, eut une pensée d'amertume et de haine pour les hommes de race étrangère : ils lui avaient pris Ranoure, ils avaient construit au Village-des-bœufs la Grande-case-des-prières ! Sans

eux, le père de Ranah, demeuré fidèle à la Coutume ancestrale, lui eût donné comme épouse la Fille-au-beau-corps.

L'homme possédé avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, ses membres raidis s'étaient détendus, et en lui l'Esprit du Seigneur-qui-a-mille-esclaves-pour-le-servir avait cessé de parler.

Les assistants silencieux se dispersèrent. Ralahy et son hôte tracèrent à nouveau, sur leur front, avec de la terre blanche, la raie qui protège contre les Esprits malfaisants, mais leur sommeil, quand même, s'épouvanta d'inexprimables apparitions. Les hommes, cette nuit-là, s'écartèrent des femmes, et les enfantelets non circoncis, dont les pères et mères n'étaient plus vivants, durent aller dormir hors du village dans une case éloignée.

Ralahy cependant posait au vieux Sakalave des questions sans nombre sur le Village-de-la-roche-blanche, surtout sur Randriambéhâze et l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais.

– Quand le Seigneur-qui-a-mille-esclaves-pour-le-servir revint du Pays-d'en-haut, il était hâve et nu, ses pieds avaient saigné longtemps sur la terre rocailleuse des Mandiavates, et il avait laissé en des mains étrangères, comme rançon de sa vie, le talisman efficace, pris à l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais.

– N'a-t-il rien dit sur ceux qui l'accueillirent au Pays-d'en-haut ? Dans quel village s'est-il arrêté, et habité par les hommes de quelle race ?

– Je ne sais pas. Les Anciens n'en ont rien dit. Il avait laissé, avec Randriambéhâze, une partie de sa force dans la terre des Imériniens. Lorsqu'il revint, les chiens se précipitèrent sur lui en aboyant, et les gens voulurent le chasser comme un vagabond. C'est pourquoi il n'entra pas dans le village, mais il ordonna aux habitants d'abandonner leurs cases et d'en construire de nouvelles, loin de la Roche-blanche, à l'extrémité de la Longue-colline.

– Personne n'est resté dans l'ancien village ?

– Les bois ont pourri et les arbres ont poussé sur l'emplacement des cases. Seuls les Êtres-épouvantables-qui-rôdent hantent encore la Roche-blanche, près de l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais.

– C'est loin d'ici ?

– Non. On y peut aller en moins de temps que le riz ne met à cuire. Du reste tu verras demain.

Sur les enfants de la Race, réunis au Lieu saint, l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais étend la protection de ses branches éternellement vertes. Ralahy, admis aux rites, contemple le tronc vénérable, siège de la puissance de Randriambéhâze. L'ombre sacrée s'appesantit sur ses yeux et la terreur qui émane des Invisibles glace son corps. Il admire le sakoû énorme, aux innombrables feuilles, plus drues que celles du figuier Imérinien. Des lambas, attachés comme offrandes aux branches basses, claquent au vent ; les racines noueuses disparaissent presque sous un amas de perles de couleur et de pièces d'argent : tout autour de l'arbre, des pieux fourchus, fichés en terre, portent les nombreux crânes des bœufs immolés. Le sol est jonché de débris de vases ; quelques coupes de terre, intactes, contiennent encore le miel ou le rhum des offrandes.

Dix jeunes hommes robustes tirent avec une corde de raphia tressé un bœuf lié par les cornes. C'est un taureau de trois ans : sa bosse, lourde de graisse, tremble à chacun de ses mouvements ; il est de la couleur préférée des Invisibles, tout noir avec des taches blanches au front. Les hommes de la Race apportent aussi les offrandes rituelles, le Râmy odorant à brûler dans les cassolettes de fer, la terre blanche pour faire les sept marques sur l'Arbre sacré, le miel d'une ruche dont les abeilles sont encore vivantes, les pièces d'argent non coupées, et les perles aux vives couleurs qui réjouissent les yeux des Invisibles.

Les femmes annonciatrices des prières s'accroupissent en cercle autour du Lieu saint ; leurs cheveux, divisés en trois

tresses, sont arrangés en boules sur le devant et les côtés de la tête ; leurs bras et leurs seins sont parfumés d'huile de Santal, comme le soir, lorsqu'elles se parent pour les jeux d'amour ; des lambas à grandes fleurs rouges serrent leurs corps comme en une gaine, et leurs narines droites s'ornent de rosaces d'or, à la mode Sakalave. Elles battent des mains en cadence, chantent les chants rituels, et, dans l'intervalle, les hommes soufflent à pleine bouche dans de grosses conques marines, ou frappent à grands coups les peaux de bœuf tendues sur les troncs d'arbre creusés.

Les vieillards, avec les hommes possédés par les Esprits, se sont assis à l'intérieur du cercle des femmes, et tournés vers l'Est, élèvent les paumes de leurs mains ouvertes vers l'arbre de Randriambéhâze, en commençant les invocations :

– Nous vous appelons, Esprits des Rois anciens, qui avez régné au matin des temps sur la terre sakalave ! Nous appelons ceux du Nord et ceux du sud, de Mahâbe, d'Analalâve, de Kinouamamangue ! Ô Lâhifoutse, l'homme blanc doué de sagesse, ô Andriankatsakatsanâle, qui rôdes çà et là dans la forêt, ô Randriambéhâze, le Seigneur-au-nombreux-butin, Maître de cette Terre, et tous les Rois du Bouéni, du Ménabé et du Pays-lointain d'où sont venus ces Ancêtres, nous vous appelons ! Nous rampons devant vous sur nos pieds et sur nos mains, et nous léchons la plante de vos pieds !

– Nous voici tous, vos descendants, vos serviteurs et vos esclaves ! En échange du bœuf noir à la tête tachée de blanc, en échange du miel, du rhum, des perles aux vives couleurs, et de la fumée du Râmy, donnez-nous des enfants dans nos cases, des bœufs dans nos parcs ! Ô Ancêtres des Seigneurs de notre Terre, vous qui êtes nobles de père, nobles de mère, s'il est vrai que vous devez vous reposer en ce lieu saint, lorsque se lèvera la lune de la nuit prochaine, venez avec un esprit favorable, ne déracinez pas les forêts avec le souffle de votre tempête, ne renversez pas nos cases, ne jetez pas de mauvais sorts sur nos femmes et sur nos bœufs ! Nous rampons devant vous sur nos mains, et nous léchons la plante de vos pieds ! »

Alors les rites s'accomplirent : le bœuf noir à tête blanche fut couché par terre, les cornes tournées vers l'Est ; le Maître-du-sacrifice trancha sa gorge ; avec le sang recueilli dans une coupe de terre, on arrosa le tronc de l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais et tous les pieux à offrandes ; la victime fut dépouillée et sa chair partagée entre les hommes de la Longue-colline, selon les rangs.

La bosse tout entière fut placée entre les branches de l'arbre, et la tête avec les cornes suspendue à un pieu fourchu fraîchement fiché en terre. Puis tous apportèrent aux pieds du Sakou les petites offrandes, miel, fruits, rhum, et les perles aux vives couleurs ; certains suspendirent aux branches des étoffes blanches ou rouges ; les femmes accroupies battaient des mains en chantant et faisaient brûler autour de l'arbre la résine parfumée du Râmy.

Encore une fois l'homme possédé par l'âme du Seigneur-aux-mille-esclaves roule sa tête sur ses épaules, jusqu'à ce qu'en lui parle l'Esprit :

– Ho ! Ho ! Ho ! Des nuages de malheurs voileront la face de la Lune qui se lève, et un vent d'infortune soufflera sur le pays ! Les Ancêtres sont irrités, et tous les Rois qui passeront détourneront les yeux de leur Postérité ! Car les Étrangers blancs ont profané les tombeaux des Andrianes en Imerne, et c'est pourquoi il n'a pas plu en cette saison dans le Pays-d'en-haut ! »

Ralahy tressaille d'angoisse à ces paroles ; mais l'Esprit continue :

– Des saletés sans nombre dégringolent dans le fleuve Ikioupe ! Les Vazahas souillent les eaux vivantes avec la graisse de porc ; les Esprits habitants du fleuve sont irrités, et le courant apporte les immondices jusqu'à Moudzanga, au pied des Maisons-froides où sont enterrés les Rois ! Leurs narines en sont offusquées ! Les tombeaux des Andrianes, nulle part, ne sont entretenus et les Ancêtres, grelottants, ont peur d'être mouillés ! Puissent les fautes des Malgaches retomber sur les Malgaches, et les fautes des Vazahas sur les Vazahas ! »

Tous, pour détourner les mauvais Sorts, se prosternèrent devant les Ancêtres, de leurs langues ils léchaient la terre sainte, en signe de soumission, et leurs bouches répétaient les paroles propitiatoires.

Puis ils s'approchèrent de l'Arbre, et, pour renouveler la force des Talismans inclus dans les doubles corbeilles au coin Nord-Est de chaque case, ils cueillirent des rameaux verts et les trempèrent dans le sang du bœuf noir à la tête tachée de blanc.

Ralahy fit comme les autres : les mains tremblantes, il cassa le bois sacré qui devait rajeunir la vertu du Seigneur-aunombreux-butin. D'un cœur fervent, il adressa une prière à tous les Seigneurs-parfumés des Pays-d'en-haut et d'en-bas, pour chasser les Vazahas de la Terre des Ancêtres, et pour permettre son mariage avec la Fille-au-beau-corps, mère des futurs enfants de la Race.

XI

LE GRAND VENT QUI TOURNE

Donc, cette nuit-là, les âmes des Rois, dans leur voyage sacré, devaient passer par la Longue-Colline, selon les paroles de l'Annonciateur ; les peuples attendaient avec angoisse, car il n'est pas bon que les morts reviennent si nombreux parmi les vivants. Dans le village, pendant que montait de l'horizon la lune croissante d'Alakôsh, nul ne dormait ; presque tous, accroupis devant les corbeilles où reposaient les Idoles, faisaient brûler la résine odorante du Râmy, et invoquaient les Ancêtres proches, dans le coin Nord-Est des cases.

Or, à l'heure où l'on déroule les nattes pour le repos, l'air calme fut soudain troublé, d'épais nuages voilèrent la face de la lune, un très fort vent souffla du nord, et de larges gouttes de pluies commencèrent à tomber. Alors les chiens hurlèrent, comme si des ennemis approchaient du village ; les oies se mirent à caqueter ; les bœufs s'agitèrent et mugirent dans les parcs ; les poules, sur le faîte des cases, gloussèrent en grattant le chaume ; les chauves-souris géantes qui mènent leur danse la nuit autour des kapôks, s'envolèrent d'un seul vol, en jetant des cris aigus ; les enfants, réveillés dans leur premier sommeil, pleurèrent sans savoir pourquoi, et les corps des hommes braves se couvrirent de la sueur d'angoisse ; car tous, bêtes et gens, sentaient venir les Invisibles... Les âmes des Rois, comme une bande de guerriers se ruant dans un village, tourbillonnaient avec le vent sur la Colline-longue, les arbres se courbaient sous les rafales, les claies des cases étaient secouées violemment comme si de l'extérieur on tentait de les arracher...

Maintenant le vent paraissait souffler de toutes les directions à la fois ; des branches, arrachées aux Kapôks et aux manguiers, tombaient sur les toits...

– Le Grand-vent-qui-tourne..., dit l'hôte de Ralahy. C'est un signe funeste quand il souffle ; les âmes des Seigneurs d'autrefois vont détruire les cases et emporter les hommes...

Soudain la claie s'écarta : quelqu'un parut dans l'ouverture, cramponné des deux mains au poteau de la porte. À ses cheveux roulés en boules sont attachés des talismans enfermés dans les bouts de cornes ornés de perles ; un coquillage blanc pare son front ; à sa ceinture pend le Bétal, amulette efficace dans les jours de guerre : elle est faite de sept dents de caïman montées sur une armature d'argent ; sept incisives de Rois défunts y sont incluses ; dans la bataille, elles précèdent les descendants de la Race, pour mordre la force de l'ennemi.

Ralahy reconnut le Maître-du-sacrifice, grand prêtre du village. L'homme jeta un regard haineux sur l'Imérinien, et dit :

– La colère des Rois s'appesantit sur nous ; elle a suscité contre la Longue-colline le Grand-vent-qui-tourne. Il faut une vie humaine pour expier les Interdictions violées. Les Devins, assemblés dans la case royale, ont entendu les voix des Esprits qui hurlent dans la tempête. L'homme qui n'est pas de notre Race, l'étranger venu des pays d'en haut a cueilli les rameaux sacrés de l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais. L'étranger doit mourir...

Le prêtre disparut, laissant la claie entr'ouverte. Le vent s'engouffrait dans la case, rabattait la grande flamme rouge de la graisse brûlant dans la cupule de fer. Le vieux, accroupi dans un coin, avait ramené sur son visage un pan de son lamba, comme pour ne pas voir les choses qui allaient s'accomplir. Soudain dans la lampe la graisse s'éteignit ; mais les éclairs zébrant le ciel illuminaient tout de clartés intermittentes... Ralahy se jugea perdu. Sa main se crispait sur deux fers de sagaie inutilisés, noués en un pan de sa ceinture, et ses regards cherchaient les deux hampes en bois dur, déposées à l'arrivée dans un coin de la case. Eût-il le temps de préparer ses sagaies, à quoi lui ser-

viraient-elles contre tout un village ? Pourtant il était jeune, et douce est la vie ! Mais le malheur tombe sur les hommes plus vite que la nuit, et les jeunes gens sont exposés à la mort, aussi bien que les vases de terre neufs à la brisure...

L'Imérinien s'accroupit, s'enveloppa tout entier dans son lamba blanc, et attendit muet et résigné l'inévitable. Il ne songeait plus ni à Randriambéhâze, le talisman protecteur de la Race, caché sous ses vêtements, ni à son père Ralambe, qui vainement l'attendrait au Pays-d'en-haut, ni aux filles au beau corps, qui rassasient les hommes d'amour, pendant que croissent et décroissent les lunes. Il ne pensait à rien, pareil au bœuf gisant, les pattes liées, et privé de sa force.

Soudain la rage de la tempête redoubla ; les arbres déracinés craquaient au milieu des sifflements du Grand-vent-qui-tourne ; des toits de cases, emportés, allaient démolir d'autres cases. Ralahy sentit qu'une force irrésistible secouait les poteaux et agitait furieusement les parois de roseaux autour de lui. Le toit, d'un seul coup, s'arracha, comme une javelle enlevée par le vent sur la digue d'une rizière. L'Imérinien et son hôte se dégagèrent comme ils purent des frêles claies de roseaux renversées sur eux. Aux lueurs incessantes des éclairs, Ralahy vit tous les grands Kapôks gisant à terre, écrasant sous leurs débris les demeures des hommes. En moins de temps qu'il ne faut à une femme pour remplir sa cruche à la source, le désastre avait été consommé. Autour de l'emplacement de la case, Ralahy aperçut, cramponnés à des poteaux, ou étendus par terre, plusieurs hommes, sans doute venus pour le tuer ; quelques-uns avaient des sagaies, dont les pointes luisaient à chaque éclair. Mais ils ne pouvaient avancer, cloués sur place par la terreur des Invisibles et par la force du Grand-vent-qui-tourne. Ralahy rassembla toute son énergie pour fuir. Il s'élança en pleine tempête : renversé, roulé, porté par l'ouragan, il avançait à la façon d'une pierre qui dégringole sur la pente d'une montagne. Les Sakalaves le regardèrent passer avec épouvante, car de petites flammes bleuâtres dansaient autour de sa tête et s'échappaient de la pointe de ses doigts. Lui-même s'en aperçut et en fut réconforté dans son cœur, car les Êtres-épouvantables-qui-rôdent

n'allument ces feux qu'autour des vivants qu'ils protègent. Donc les Invisibles, les Esprits des Rois ancestraux l'emportaient loin de ses ennemis, avec la force reconquise de Randriambéhâze.

Il atteignit bientôt l'extrémité de la Longue-Colline, l'antique lieu de la Pierre-blanche, où se dressait l'Arbre-sacré. Aux lueurs des éclairs, il discerna sa masse énorme. La tempête tourbillonnait alentour ; en bas, la Grande-eau-ronde brillait comme ces boucliers d'argent que portent les prêtres au jour de la circoncision.

Toute la nuit, il courut ainsi vers le Nord, sur les ailes du Grand-vent-qui-tourne ; le lendemain, quand la tempête fut calmée, il marcha encore, bien qu'accablé de fatigue ; il dormit sous un Sakou, se nourrit de quelques mangues, marcha de nouveau, en évitant les villages, jusqu'à ce qu'il parvînt en un lieu où le nom de la Longue-colline n'était plus connu.

Il craignait les poursuites des prêtres de la Pierre-blanche, parce qu'il emportait les rameaux de l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-pas. Aussi s'écartait-il du chemin habituel, et il disait dans les villages qu'il se rendait à Moudzanga, la Ville-des-fleurs.

Tous les jours, il faisait allègrement de longues étapes, confiant dans son destin, et sûr que se réaliseraient les Sorts favorables annoncés par le Sikid. Depuis que le feu des Invisibles l'avait touché sans le brûler, pendant la nuit d'épouvante, il se croyait investi d'une part de la puissance des anciens prêtres, il s'enorgueillissait en son cœur, parce qu'il avait vu l'Arbre-qui-ne-se-dessèche-jamais, d'où prenait sa force le Talisman protecteur de la Race, et sans doute au Grand-fossé-rond les arrièrepetits-enfants conserveraient sa mémoire, comme on gardait aujourd'hui celle du Seigneur-qui-a-mille-esclaves-pour-le-servir. Il n'avait plus peur des brigands sur les sentiers de la forêt, ni des caïmans au passage des rivières, car la vertu nouvelle de Randriambéhâze le protégeait. Son assurance, dans les villages, lui conciliait la bonne grâce des habitants. Du reste il traversait une région où de nombreux Imériniens étaient venus

s'établir, et ses hôtes d'une nuit ne se lassaient pas de lui demander des nouvelles du Pays-d'en-haut.

Il visita des terres étranges, telles que n'en avait jamais vues aucun homme de son sang, et il ne se rappelait même pas en avoir entendu décrire de pareilles par les marchands de passage... D'abord il longea l'Eau-sainte, qu'une force mystérieuse élève et abaisse tous les jours. La nouveauté des paysages étonnait ses yeux : îles aux blanches falaises, immuables au milieu des plaines mouvantes de la mer bleue,... îlots rocheux couverts de brousse,... terres basses aux larges plages de sable, bordées de palétuviers,... rivières chantantes sinuant au fond de vallons pleins d'arbres vers la Grande-eau... Du rivage, la vue de la Terre est aussi belle : sous le soleil encore haut, les collines rougeoient, les vallées étalent la verdure immémoriale des manguiers vénérables, des kapôks aux feuilles étagées, des cocotiers balançant la grâce svelte de leurs palmes !... L'Île-longue dresse sur la mer ses roches grises hantées par le peuple des oiseaux ; l'Île-verte profile sur l'horizon ses forêts frangées de sable jaune ; et, très loin, la ligne bleue des côtes ferme comme un lac la baie de Narinda, au fond de laquelle Antounibé-la-Sakalave abrite ses cases au bord des marais... Les côtes découpées ensèrent les golfes tranquilles, et les promontoires baignent dans la mer fleurie de voiles leurs falaises blanches, ou bien se prolongent en d'immenses grèves...

Analalâve, la Forêt-longue, ouvre ses mille cases au vent du large ; entre des collines chevelues d'arbres, l'Eau-sainte mêle ses vagues aux flots des rivières venues des montagnes, et les requins voraces y luttent avec les caïmans au dos écailleux. La triple ville apparut un soir à Ralahy, dans le flamboiement rouge du soleil couchant, du haut des collines brûlées par le vent varadrasse : le village Sakalave, près d'un ravin verdoyant, où coulent les eaux vives, un village de chants et de joie, avec ses groupes de cases encloses dans des barrières de bambous, et les couleurs pittoresques des lambas multicolores, – le village des Imériniens et des Betsiléos, où s'érigent les maisons en terre rouge bâties par les hommes du Pays-d'en-haut, – et, entre les

deux, les demeures des Vazahas, blanches avec des fenêtres brillantes, entourées de palissades, d'arbres verts et de jardins...

... La plage et la mer se continuent l'une l'autre, comme la rizière et le marais ; l'eau flue et reflue, quitte et reprend les vastes grèves, toutes vivantes de bateaux, de boutres aux couleurs vives, avec un œil énorme peint au milieu de la poupe... Les uns, échoués, à demi renversés sur le sable, semblent se reposer de leurs longs voyages ; les autres, à l'ancre, attendent l'heure de repartir sur les chemins mouvants de la mer... Ralahy songe aux pays lointains dont leur carène, en abordant, a labouré le sable, et que lui ne verra jamais, aux terres situées dans les régions où le soleil se lève, d'où sont venus autrefois, sur des pirogues à balanciers, les premiers ancêtres des Imériniens... Quand la mer commence à monter et submerge les plages avec les franges d'écume de sa houle, les boutres, gagnés par l'eau, se balancent doucement, puis dansent sur la vague, comme impatients de repartir...

... Les boutres, avec leurs voiles rouges, volent, comme des oiseaux aux ailes fauves, sur la vaste étendue de la baie de Radame, semée d'îles ; à cette mer intérieure les palétuviers font une ceinture verte ; leur feuillage très clair et tendre contraste avec les tons brûlés des collines ; ils couvrent toutes les plages ; leurs racines enchevêtrées baignent tous les jours, quand la marée monte, dans l'eau salée ; leurs branches glauques retombent en vagues vertes presque jusqu'à la surface de l'eau ; sous leurs dômes touffus, on devine par endroits les grèves jaunes recouvertes tour à tour et découvertes par la mer, et le sel marin, déposé en plaques blanches, çà et là scintille...

... Plus loin, le village des Pierres-noires domine du haut de son promontoire la Grande eau-sainte, pleine d'écueils. Les cases grises, entourées de bananiers et de bambous-crosses, se groupent au milieu de roches sombres, à demi cachées sous une luxuriante végétation... La mer brillante luit entre les îles, et, à l'horizon oriental, les hautes montagnes de la Grande-Terre rappellent à Ralahy son pays... En de pareils lieux, toujours baignés de soleil et embrasés de chaleur, l'Imérinien jouit de sa force et de sa jeunesse ; la douceur de vivre coule jusqu'en son

cœur comme une onde bienfaisante, et fait battre à coups pressés dans ses artères le sang de la Race ; il regrette moins l'Imerne et les bois de manguiers où les filles au beau corps, sans défaut, sans reproche, s'offrent et s'abandonnent aux désirs des mâles...

... Souvent il pense à Ranah, sans dédaigner les autres femmes ; car l'amour est comme la graisse bouillante : celle-ci se fige quand on l'éloigne du feu ; celui-là se refroidit, si on le sépare de son objet... Ralahy goûte, au hasard des nuits, dans l'ombre chaude des cases, l'amour des femmes étrangères... Cependant il garde la nostalgie des Imériniennes : les filles du Pays-d'en-bas ont des attaches massives, un teint noir d'esclaves ; presque toutes portent autour du cou un collier de perles blanches et rouges, auquel sont suspendus des talismans... De leurs caresses Ralahy conserve un souvenir étrange, indécis, avec le relent de l'odeur du santal, dont elles se parfument les seins et les bras... Il se rappelle les soirs embrasés, les nuits illuminées de lucioles, il évoque les paysages inconnus où se sont livrées à lui les femmes des races étranges, Sakalaves ardentes à la narine ornée d'une rosace d'or, Makouas de caste servile, aux oreilles déformées par les disques d'argent...

... À l'heure où le soleil se couche derrière les îles auréolées d'or d'un grand fleuve tranquille, les eaux s'irisent de lueurs d'opale, les nuages à l'Orient rosissent la cime des montagnes... D'énormes manguiers projettent des ombres longues sur les champs de manioc et les pâturages d'herbe vérou... Dans le parc à bœufs une vache meugle, et sur le fleuve, dans une pirogue à balancier, un homme nu pagaie nonchalamment... Ralahy le regarde, mais un bruit de pas résonne sur le sentier, du côté du village. Des femmes, l'une derrière l'autre, marchent d'un pas alerte, portant sur la tête des vases de terre rouge, cerclés de lignes noires. L'odeur humide du soir se dégage plus forte de la brousse ; le parfum du santal, dont s'imprègnent les seins des filles, se mêle aux effluves puissants de la terre. Les grillons et les insectes nocturnes commencent leur chant, inlassable comme le murmure des rivières ; les chauves-souris géantes, voletant autour des Kapôks, jettent leur cri aigu. Un vent chaud

et très doux agite mollement les feuilles effilochées des bananiers... Les femmes, tout près du bord, lavent leurs jambes nues dans l'eau claire : elles rient et plaisantent, tandis que deux hommes battent le fleuve avec des bambous, pour écarter les caïmans... Ralahy, assis sur la berge, se sent brûlé de fièvre, à voir, à sentir toutes ces chairs de femmes. Il ferme les yeux, tâche d'évoquer le sentier au flanc d'une colline rouge, où les filles de sa Race vont puiser l'eau près du Rocher-rond. Mais des images plus proches le hantent : il se lève, et s'en va sur le chemin du village attendre les Sakalaves au beau corps, drapées de lambas à fleurs rouges...

... Toutes ces visions tourbillonnent dans le cerveau de l'Imérinien, se mêlent, se confondent, se superposent. Il lui semble que depuis une lune il a vécu deux vies, qu'il a quitté depuis des années le village natal, que tout le présent ou tout le passé n'est qu'un rêve, que son double est sorti de son corps pour vagabonder dans les Pays-d'en-bas. Parfois une terreur lui vient : si vraiment son corps était resté dans la case du Grand-fossé-rond ! Si son âme vivait toute seule ces aventures extraordinaires ! Alors s'imposent à son esprit les histoires effrayantes de ceux dont les doubles n'ont jamais retrouvé les corps et qui dans le tombeau des Ancêtres restent des cadavres tombant en pourriture au lieu de devenir des Ancêtres-parfumés...

... Puis un jour il arrive au bord d'un fleuve à l'eau rouge et trouble. Un piroguier lui en dit le nom : l'Ikioupe... Ralahy se baisse avec ferveur ; des deux mains réunies en forme de coupe, il puise l'eau natale, la porte à ses lèvres... Oubliées les fatigues ! Disparue la fièvre ! L'eau vivante qui caresse ses pieds a traversé les rizières ondoyantes, au pied de la montagne tananarivienne, et elle entraîne dans ses tourbillons un peu de la terre ancestrale.

Mais la malédiction de l'homme possédé par l'Esprit au village de la Longue-Colline lui revient à la mémoire. Les Vazahas ont profané les tombeaux des Andrianes ; ils souillent les eaux de l'Ikioupe ; les immondices qu'ils y jettent descendent le courant et offusquent les narines des Ioules, habitants du fleuve... Ralahy se rappelle aussi ses injures et celles de son village : Ra-

noure, la fille du Faiseur-de-sortilèges, enlevée par un Étranger, – Ranah empêchée de venir habiter sa case, parce que son père suit les coutumes mauvaises apportées par les Missionnaires, – la Race du Grand-fossé-rond ruinée par le nouvel état de choses, les esclaves partis, les bœufs vendus, les cases écroulées ; les maladies décimant le village, les calamités détruisant les récoltes ; car les maux s'engendrent les uns les autres, comme les générations des êtres vivants, et la venue des Vazahas est la source de toutes les infortunes...

À ce moment un sifflement prolongé retentit sur l'eau, et Ralahy, l'oreille aux écoutes, perçoit le halètement d'une machine. À un coude du fleuve surgit soudain un de ces grands bateaux en fer qui crachent de la fumée et courent sur les eaux sans pagaies ni voiles. Beaucoup de Vazahas sont à bord ; plusieurs portent des habits semblables à ceux du ravisseur de Ranoure. L'Imérinien, le cœur gonflé d'amertume, suit des yeux le bateau qui fuit. Sous ses vêtements il touche l'Idole Randriambéhâze, protectrice de la Race, et des imprécations montent à ses lèvres :

– Puisse le Seigneur-au-nombreux-butin les détruire ! Puisse-t-il les poursuivre, le dur Chasseur, comme le chien s'attache à la piste du sanglier ! Puisse-t-il faire mourir leurs pères et leurs mères, leurs femmes et leurs enfants ! Que tous se rembarquent sur les grands bateaux sans voiles ni pagaies ! Qu'aucun d'eux ne foule plus jamais le sol de l'Imerne ! »

Mais la canonnière a disparu déjà... Du village voisin des femmes s'avancent en chantant ; elles portent sur l'épaule les longs bambous creux pour puiser l'eau, et elles rient, à cause de la présence d'un étranger... L'Imérinien frivole oublie sa haine en voyant des filles au beau corps ; pour lui, de nouveau, douce est la vie...

XII

LE MAUVAIS RETOUR

Par un soir tiède et doux, baigné de lumière rose, Ralahy, de retour au Pays-d'en-haut, montait vers la crête de la montagne. Après deux lunes écoulées, il touchait au terme de son dur voyage ; le cœur lui sautait dans la poitrine, à l'idée de revoir les paysages familiers et les êtres chers. Il ne songeait plus aux périls passés, mais une seule préoccupation l'absorbait : comment retrouverait-il Ranah et l'enfant de la Race qui depuis des mois avait remué dans le ventre de la femme ? La résistance du Surveillant-du-temple se laisserait-elle, et pourrait-il emmener dans sa case la désirée ?

Les tristes champs d'herbe jaune s'étendent à perte de vue, piqués çà et là de fleurs tsévouks couleur de sang. Des oiseaux sourouhitres s'envolent : leur cri aigu et joyeux salue le retour de l'Imérinien ; il entend dans sa mémoire le même chant qui le guida naguère vers le village de la Longue-Colline, et il se réjouit de l'heureux présage. Sur le sentier rouge, raviné par l'eau des pluies, il marche vite, comme un bourjane qui rentre à la maison, délesté de sa charge.

Enfin il parvient à la cîme. Ses yeux, d'un regard circulaire, embrassent tout le pays. Près de lui, au milieu d'un chaos de roches éparses sur le sol comme un troupeau de monstres pétrifiés, le Lieu-sacré du Vazimbe : les pluies, depuis longtemps, ont lavé le sang du coq offert par Ralahy à son départ, d'autres mains ont fait d'autres sacrifices ; les restes en témoignent, une tête de bélier fichée sur un pieu, des plumes de volatiles éparses par terre, des pulpes de fruits adhérentes aux pierres saintes.

Ralahy ne se lasse pas de regarder les deux villages entre lesquels se partage sa vie. Rien n'y paraît changé : toujours au-

tant de cases en ruines à l'intérieur du Fossé-rond. Au-dessus des ravins planent et tournoient les oiseaux papangues ; et la grande Maison-de-prières dresse orgueilleusement sa tour carrée sur le Village-des-bœufs. Tout à coup une foule blanche en sort, se répand dans les rues. C'est le jour où le travail est interdit pour les chrétiens. Ralahy regrette d'être arrivé ce jour-là et de n'avoir point consulté les Sorts, avant sa dernière étape, pour fouler de nouveau la terre des Ancêtres dans l'une des deux journées sanctifiées par Randriambéhâze, le mardi, favorable aux unions, ou le vendredi, propice aux offrandes... Longuement il contemple la Maison-froide des morts : le soleil à son déclin éclaire la haute porte de pierre, et, dans la splendeur du couchant, le tombeau, plus vaste que les cases des vivants, étale sous le ciel la fierté pieuse de la Race. Nul monument pareil ne se dresse aux alentours, et l'Imérinien a conscience que ses Ancêtres doivent être heureux, à condition que la femme au beau corps lui donne un descendant pour perpétuer les rites.

Ainsi sa pensée vagabonde de la Maison-froide et du village des vivants au bois des manguiers touffus et à la case où respire celle par qui le sang de la Race reflleurira. Il se demande s'il descendra d'abord vers elle pour se rassasier de sa vue et avoir des nouvelles de l'enfant qu'elle porte en son sein, ou s'il ira vers la maison de son père. Mais son hésitation n'est pas longue. Il prend le chemin du Grand-fossé-rond. Du reste il ne veut pas que le Surveillant-du-temple connaisse tout de suite son retour, et projette d'envoyer un enfant à Ranah pour la prévenir secrètement ; ainsi elle pourra venir le voir à l'insu de ses parents...

... La joie escomptée par Ralahy s'est muée en tristesse : l'enfant de Ranah est mort dans le ventre de la mère, au commencement du sixième mois, le jour que soufflait sur le village de la Longue-Colline le Grand-vent-qui-tourne. Ainsi la fleur de la Race s'est fanée avant d'être éclos, le fruit est tombé avant d'être mûr. Ralahy dans la case de son père gémit comme une femme, il est trop jeune encore pour garder l'impassibilité qui sied dans les grandes douleurs et qu'acquièrent naturellement avec l'âge les hommes de caste libre. Le vieux Ralambe ne sait comment calmer la peine de son fils ; il ne peut même pas lui

conter les circonstances de l'accident : Ranah, d'abord malade, vit maintenant très-cachée, et sa famille s'efforce de dissimuler à tous ce qu'elle appelle une faute.

– Ah ! Père ! sommes-nous donc maudits des Seigneurs-parfumés ? Notre Race s'éteindra-t-elle avec moi, et les Ancêtres ne susciteront-ils pas enfin le fils qui doit perpétuer les rites ?

– Quand la terre est mal préparée, la semence y germe, mais n'arrive pas à mûrir : pour qui viole les Interdictions des Anciens, il n'est point de récolte assurée. La moisson de la Vie est comme celle des plantes : il faut la mériter pour que les Ancêtres la donnent.

– Qui a contrevenu aux Interdictions ? Quelle faute a été commise ?

– Je ne sais. Les graines divinatoires elles-mêmes ne révèlent pas toutes les souillures... Peut-être tu as eu tort de demander les descendants à l'homme qui surveille pour les Étrangers blancs la Grande-case-des-prières... Le jour que Ranah m'a fait dire l'événement funeste, j'ai consulté les Sorts. Ils ont annoncé une nouvelle maternité sûre, et les Ancêtres sont tranquilles dans leur Maison-froide ! Mais un des pères vivants de l'enfant à venir doit mourir bientôt ! »

Un bruit de pas légers... Sur le seuil se dresse une forme blanche...

– Ranah !

– Ralahy !

... Le père a laissé seuls les deux amants. L'Imérinien tient dans ses bras la bien-aimée ; il caresse doucement, du bout de ses doigts, les épaules frêles, les joues amaigries de celle qui devait être mère... Il aspire éperdument de ses narines ouvertes, dans le geste coutumier des Hommes-sous-le-jour, l'odeur de la peau jeune et ferme... Il sait que Ranah l'aime, que lui adore Ranah... Il oublie les maternités incertaines, les Ancêtres hésitants, les Sorts douteux ; une fois encore il goûte, par la chair de la femme, la douceur de vivre...

Puis il demande pourquoi son fils n'est pas né. Mais Ranah cache sa tête sur la poitrine de l'homme et reste muette. Il insiste, elle pleure. Il la force à le regarder dans les yeux, et les yeux de la mère se convulsent d'horreur. Il veut savoir, menace d'abord, tord les poignets de la bien-aimée. Elle résiste et ne sait que dire :

– J'ai honte... j'ai honte...

Il la sent si défaite, si angoissée, si anéantie de douleur, qu'il a pitié. À son tour il pleure, il caresse doucement la jeune femme, la reconforte de tendres paroles... Alors, dans la paix tiède de la nuit qui tombe, elle commence son récit douloureux, entrecoupé de larmes...

Son père n'a jamais pardonné ce qu'il appelait la faute. Il a tout fait pour la détacher du voleur d'honneur, comme il disait. Surtout il ne pouvait se faire à l'idée que sa fille était enceinte. L'enfant serait la marque vivante de sa honte ! À mesure que la grossesse devenait plus apparente, sa colère augmentait... Un jour le Missionnaire blanc vint au temple avec d'autres vazahas et des Malgaches de Tananarive. Rakoutoubé intima l'ordre à sa fille de demeurer cachée, et, quand on lui demanda de ses nouvelles, il répondit qu'elle était malade. Le Missionnaire voulait la visiter pour indiquer les remèdes à sa maladie, mais le Surveillant-du-temple, balbutiant, déclina l'offre. Personne dans le village n'osa parler à ceux de Tananarive de ce qui s'était passé... Ils devaient revenir le dimanche suivant ; en partant, ils souhaitèrent la guérison de Ranah...

... Alors sans doute germa dans le cerveau de Rakoutoubé l'idée du crime. Le lendemain il dit à sa fille que jamais les vazahas ne connaîtraient la honte de sa famille, sinon ils lui retireraient la surveillance du temple et excluraient la coupable de l'assemblée des fidèles. Il exigeait donc que Ranah prît le remède qui empêche le fruit de mûrir dans le ventre des femmes. Elle s'y était refusée avec horreur. Pourtant son père avait mêlé à l'eau de riz le jus de l'herbe qui fait avorter. Elle avait été très malade, après que le fruit s'était détaché d'elle, elle avait souhai-

té mourir, mais les Ancêtres ne l'avaient pas appelée dans la Maison-froide...

Ralahy, atterré par ce récit, ne pouvait prononcer un mot. Il avait entendu parler de Faiseurs-de-sortilèges qui utilisaient l'herbe abortive contre leurs pires ennemis pour détruire dans le ventre des mères l'espoir de la Race. Quand on dénonçait un tel forfait, le clan réuni condamnait son auteur présumé à subir l'épreuve du tanguin. Mais qu'un père commît un tel crime contre sa propre descendance, c'est ce que Ralahy ne comprenait point. Il fallait que Rakoutoubé fût abandonné par tous les Ancêtres pour tomber à ce degré d'aberration : sans doute les Seigneurs-parfumés se vengeaient, parce que l'homme du Village-des-bœufs avait abandonné les croyances de sa race pour suivre les rites des étrangers. Mais combien était devenue confuse chez les Imériniens l'idée de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, combien obscure la conscience de ce qui est permis et de ce qui est défendu, pour que ce crime inexpiable fût possible...

De quelque côté que sa pensée se tournât, il ne pouvait comprendre. Rakoutoubé lui apparaissait comme un monstre. Et que faire ? Appellerait-il l'assemblée du Clan au Village-des-bœufs, pour réclamer la punition de l'attentat par l'épreuve du poison ? Mais les Étrangers avaient aboli les anciennes coutumes et établi une loi nouvelle.

Encore une fois il interrogea Ranah. Que comptait-elle faire ?... Elle ne savait pas, pleurait doucement sans répondre, la tête cachée sur la poitrine de son amant. Et dans le cœur de l'Imérinien grandissait la haine contre les Étrangers blancs, inventeurs et instigateurs de crimes inouïs...

Rakoutoubé lui-même, après l'acte irrémédiable, avait senti défaillir sa volonté. La tradition millénaire de la Race, évoquée malgré lui du tréfonds de son être, s'imposait parfois à son cerveau, et il se prenait à douter de ce qu'il avait osé faire. Maintenant il laissait Ranah très libre, ne s'inquiétait plus de ses sorties, de ses longues absences. Elle passait des heures avec Rala-

hy au Grand-fossé-rond. Lorsqu'elle rentrait, son père, au lieu de la questionner, semblait la fuir. La résistance s'était brisée dans l'effort qui l'avait poussé jusqu'au crime. Mais les deux jeunes gens interprétaient d'une autre manière cette faiblesse inaccoutumée. Pour eux les Ancêtres manifestaient leur influence propice.

D'ailleurs une sourde réprobation entourait Rakoutoubé dans son propre village. Plusieurs se doutaient de ce qui s'était passé ; une sorte de soupçon honteux en rejaillissait même sur la Grande-case-de-prières et sur les rites nouveaux.

Beaucoup se faisaient instinctivement les complices des amours malheureux de Ranah avec l'homme du Grand-fossé-rond. Deux partis se formaient dans le Village-des-bœufs ; les sectateurs des coutumes anciennes relevaient la tête en face des chrétiens.

Le vieux Iboudoumatâve, possesseur du Talisman-qui-rend-les-choses-légères, était l'âme de ce mouvement. Jamais résigné à ses honneurs amoindris, il souffrait d'être obligé de cacher Celui-qui-remue-les-pierres, célèbre jadis dans toute la contrée. Il attribuait, non sans raison, à Rakoutoubé et aux missionnaires de Tananarive l'origine de ses maux, et une haine farouche, soigneusement dissimulée, l'incitait à nuire aux Chrétiens. Vainement, il avait mis en œuvre des sortilèges, enterré des Oudis puissants sous le seuil de la Maison-de-prières, pour préparer à ceux qui le franchiraient des destins funestes. Rien n'avait réussi. Le Surveillant-du-temple l'avait même menacé de le dénoncer à Tananarive comme sorcier et possesseur de talismans.

Depuis que Ralambe l'avait fait appeler pour mouvoir la Pierre-mâle du tombeau, il était allé le visiter maintes fois et entretenait avec les hommes du Grand-fossé-rond des rapports amicaux. Tous les mécontents, tous ceux qui détestaient l'état de choses nouveau, tous les gens ruinés par les innovations étrangères pactisaient ensemble. On en oubliait les querelles locales, les haines jadis si tenaces de village à village. C'était le soulèvement inconscient d'une race contre l'autre, la révolte des

Imériniens contre les Vazahas, non point à cause de la conquête et de l'asservissement, mais pour les tombeaux profanés, les rites des Anciens abolis, la vie de tous les jours changée, et pour le malaise qu'apportait dans les villes et les campagnes l'état de choses nouveau. C'est à cause des Vazahas que la précédente récolte du riz avait été insuffisante ; à cause d'eux que l'eau avait tant tardé à tomber sur la terre Imérinienne ; à cause d'eux que les sauterelles avaient ravagé les cultures ! Ne s'étaient-ils pas abattus eux-mêmes sur le pays comme une nuée de sauterelles ? Mais quels talismans seraient assez forts pour les faire partir, quels Faiseurs de sortilèges assez osés pour s'attaquer à eux ?

Des rumeurs alarmantes couraient dans les campagnes. Non contents de tyranniser les vivants, de bouleverser les castes, de faire sécher le riz vert et pourrir le manioc, les Vazahas méprisaient la puissance des Morts et la sainteté des Ancêtres. Ne disait-on pas qu'ils faisaient passer leurs larges routes sur l'emplacement des tombeaux éventrés ; qu'ils renversaient et brisaient les pierres sacrées ?

D'autres bruits sinistres circulaient à mi voix : de détestables sorciers français préparaient des amulettes avec le sang de victimes humaines ; ils volaient dans les marchés des petits enfants pour leur arracher le cœur et en composer de détestables Sortilèges. Ces récits se répandaient vite dans les campagnes : d'une digue à l'autre, les travailleurs des rizières se les passaient en les amplifiant ; aussi la terreur régnait dans les villages, et, quand le soir tombait, les mères rappelaient avec effroi leurs petits.

Des émissaires venus de Tananarive colportaient d'autres nouvelles. C'étaient des officiers de l'ancienne armée houe, des six ou huit honneurs. Ils voyageaient secrètement, se faisaient passer d'abord pour des marchands, et ne révélaient leur vraie qualité qu'à ceux qui leur inspiraient confiance. Ils montraient alors des papiers couverts de caractères et revêtus du grand sceau rouge de la Reine. Ils en expliquaient le sens aux campagnards : bientôt les Vazahas seraient tous rejetés à la mer, beaucoup étaient déjà morts, tués par la fièvre et par la malédiction des Ancêtres... Des provinces entières s'étaient révoltées contre

eux. La race des guerriers qui vivent à la lisière de la Grande-forêt, ceux qui portent le même nom que les Oiseaux-forts, tenaient assiégés dans Antsirabé une troupe d'Européens tremblants. Sur les bords de la rivière Mananâre, les bandes armées du célèbre chef Rabouzak mettaient en échec la moitié des forces françaises. Bientôt la révolte éclaterait au cœur même de l'Imerne ; alors le pied de l'étranger ne foulerait plus le sol de la Ville-aux-mille-villages, ni la terre sacrée d'Ambouhimangue, où furent profanés les tombeaux des anciens Rois.

Mais, pour que l'Imerne revienne aux Imériniens, il faut que tous les clans, à l'Est et à l'Ouest, au Sud et au Nord, se lèvent contre l'envahisseur ; il faut forger des sagaies avec le fer des bûches, et trouver tous les vieux fusils cachés dans les coins obscurs des cases. Chacun, plus tard, recevra une récompense proportionnée à ses efforts. Quant à ceux qui pactiseront avec l'Étranger, ils porteront les fers toute leur vie, et leurs familles seront réduites en esclavage.

De pareilles exhortations trouvaient dans les villages écartés de l'Andringuître un milieu favorable. Elles exaspéraient toutes les rancunes des Imériniens traditionalistes contre la coutume nouvelle apportée par les Blancs. Partout s'agitaient les Annonciateurs-des-jours et les Gardiens-des-idoles ; les Faiseurs d'Oudis fabriquaient des talismans contre les balles et le fer, les Sanctificateurs accomplissaient les rites par lesquels on se prépare à la guerre et aux expéditions fructueuses en butin.

Là où se levaient des bandes de révoltés, elles s'attaquaient aux personnes ou aux biens des blancs, ainsi qu'aux Malgaches sectateurs de la Coutume nouvelle ; elles saccageaient et brûlaient les Grandes-cases-de-prières, massacraient les surveillants des temples, et pillaient leurs maisons. Des lueurs rouges, le soir, comme à la saison des feux de brousse, annonçaient l'embrasement des villages.

Les gens d'Ambouhitroumby regardaient ces incendies avec terreur, car leur Case-de-prières les désignait à la vengeance des insurgés. Beaucoup regrettaient de s'être adonnés aux pratiques chrétiennes ; ils allaient trouver des Faiseurs-de-

sortilèges, acquéraient à prix d'argent des émanations d'amulettes célèbres, pour protéger leurs corps et leurs richesses.

Au Grand-fossé-rond, on ne craignait rien des révoltés, et on était prêt à pactiser avec eux, mais une peur obscure et irréflechie de l'Étranger, des représailles probables, retenait beaucoup de gens. Bien des villages hésitaient : qu'une troupe de Fahavâles parût, aussitôt quelques paysans se joignaient à eux, puis le village se dépeuplait par crainte d'être compromis, et tous ces hommes sans abri allaient, à plus ou moins longue échéance, grossir les bandes de l'insurrection.

De nouveaux incendies s'allumaient tous les soirs, consumant la richesse Imérinienne. Quand les lueurs n'étaient pas trop lointaines, on distinguait des crépitements ; mais ce n'était pas le pétilllement des flammes qui accompagnait ces feux-là ; c'était le bruit des balles : d'innombrables vies humaines disparaissaient, en même temps que s'effondraient les cases ; parfois on entendait très loin le grondement sourd du canon accompagnant, comme l'ampoungue dans une fête, les rites de la guerre. Au milieu de la pourpre du soir les flammes d'or dansaient sur les ruines, pendant que la terre rouge buvait le sang, vainement répandu, des fils de la Race.

XIII

LES SOIRS ROUGES

Ralahy, dans un champ écarté, près du sentier qui mène aux crêtes, arrache des pieds de manioc. Le sol amolli à coup de bêche, il tire les longues racines à pelure noirâtre, puis coupe les tiges ligneuses et feuillues, met à part les rejets vigoureux ; il les couche sur la glèbe, les recouvre d'une pelletée de terre, pour quelques jours, avant de les replanter à nouveau. Il remplit une corbeille avec les bonnes racines et s'apprête à regagner le village ; auparavant il se repose un peu sur le mur en pierres sèches qui retient la terre au bout du champ. De là il embrasse le paysage familier, le lieu de tous les Ancêtres de sa Race, depuis Tananarive-la-Belle jusqu'à l'Andringôte rocailleux.

Au loin, du côté d'Imérintsiatousk, fument encore, parmi les arbres verts, les ruines d'un village qui la veille brûlait. Depuis plusieurs jours les bandes des révoltés se rapprochent, et Ralahy se demande quand viendra le soir rouge qui verra flamber, au Village-des-bœufs, la grande Case-des-Prières. Il ne sait s'il le désire ou le redoute, ce soir sanglant, mais sûrement la funeste clarté en luira bientôt. Car les rebelles gagnent du terrain, et les Ancêtres ne veulent pas que reste impuni le crime du Surveillant-du-temple. Pourtant, si celui-là doit expier et payer à la Race la dette du sang, Ralahy redoute pour les parents innocents, et surtout pour Ranah, la ruée des bandes armées, annonciatrices de la colère des Invisibles.

Depuis qu'il est revenu dans la terre Imérinienne, c'est à peine s'il a goûté à de rares instants la douceur de vivre. De sombres images de mort, des visions d'épouvante assaillent son esprit ; il se rappelle les prédictions funestes, les lamentations apeurées du vieux Ralambe. Pourquoi les Ancêtres lui ont-ils

donné de vivre en une époque si troublée ? Pourquoi les Étrangers ont-ils bouleversé toutes les coutumes des Imériniens ? Eux seuls sont cause de tous les maux, les Vazahas au teint blanc, plus clairs que les Arabes d'Occident, plus rusés que les prêtres et les Annonciateurs-des-jours, venus jadis des bords de la Matitane. Quand tout cela changera-t-il ? Quand reviendront des temps meilleurs ? Ralahy au fond de son cœur garde l'espoir, car le destin est comme un caméléon à la cime d'un arbre : il suffit qu'un enfant siffle pour qu'il change de couleur.

Ralahy se rappelle les temps heureux de son enfance, avant l'arrivée des Français. Les saisons, dans leur cours accoutumé, ramenaient les travaux des rizières et des champs, la récolte des épis mûrs, les grands rites annuels marqués par des fêtes ; une année ressemblait à une autre, et les vieillards, dans la quiétude des jours, ne s'apercevaient pas que grandissaient les petits enfants. Ralahy évoquait les joies de cette époque : les promenades vagabondes, pendant que les mères pêchaient à la corbeille dans le marais ; les bœufs mal gardés qu'on chassait des cultures à coups de pierres ; les oiseaux foûdes qu'on écartait des rizières ; et les jeux dans le village, les courses à quatre pattes en imitant les taureaux qui luttent ; les bœufs en argile qu'on rentrait dans des parcs clôturés de brindilles, les chants qu'on chantait le soir en chœurs alternés avec les petites filles ; puis, à l'adolescence, les plaisirs d'amour qui font oublier tous les autres...

Les Vazahas venus, rien ne se faisait plus comme autrefois. Des maux inconnus et sans nombre s'étaient abattus sur les Imériniens, et une peur anxieuse de l'avenir hantait l'imagination de Ralahy. Comment finirait cette époque troublée ? Qui survivrait à ces luttes inouïes ? Souvent il avait entendu conter par les vieux les guerres d'autrefois. Elles duraient dix ans, mais tuaient dix hommes. Les villages armés les uns contre les autres luttaient avec la ruse, avec les imprécations rituelles, avec les talismans protecteurs. Les boucliers couverts de peaux de bœufs rendaient presque inoffensives les sagaies, et on tirait des coups de fusil surtout pour faire peur à l'adversaire. On comptait plus sur la sainteté des Ancêtres et la puissance des Amulettes que sur le fer et le plomb. Andrianampouinimerne

n'avait-il pas pris le Roc-célèbre, en appelant à son aide le vent, la foudre, et la pluie ? N'avait-il pas conquis par sa seule générosité le village des Eaux-vives, protégé par deux fossés profonds, un mur élevé en pierres sèches, et d'inextricables haies de cactus ? Un jour ses guerriers surprirent les femmes qui puisaient de l'eau à la source. Au lieu d'en faire ses esclaves, il les renvoya en disant :

– Je ne fais pas la guerre aux femmes au beau corps et je ne veux pas m'emparer de celles qui puisent l'eau nécessaire à la vie. Car il ne faut pas que mon royaume, dénué de femmes et d'enfants, ressemble à un repaire de sangliers, ni que les arbustes et les mauvaises herbes croissent sur les lieux où s'élevèrent des maisons.

Or les chefs admirèrent ces sages paroles et ne combattirent plus Andrianampouinimerne.

Iboudoumatâve, le possesseur du Talisman-qui-rend-léger, conta encore comment le Seigneur qui avait creusé le Grand-fossé-rond, était entré en vainqueur dans le village de l'Eau-rouge : il s'était présenté devant la porte close avec l'Oudy-qui-fait-mouvoir-les-pierres ; aussitôt l'énorme disque, remué à grand peine par dix hommes robustes, avait de lui-même roulé entre les piliers de gneiss, et, devant cette manifestation de la volonté des Invisibles, les ennemis n'avaient opposé aucune résistance. Mais le Seigneur-très-illustre ne les avait point réduits en esclavage : il leur avait imposé seulement un tribut annuel de dix bœufs pour l'Idole, et il avait emmené deux belles femmes pour habiter dans sa case.

Or, maintenant, on massacrait des villages entiers. La faim et la maladie décimaient dans les bois ceux qui avaient échappé aux fusils et aux canons. Ralahy, plein de peur, souhaitait voir sauvés de ces maux les deux villages habités par les hommes de sa Race. Mais il ne conservait guère d'espoir : les Vazahas détestaient le Grand-fossé-rond, parce qu'il avait gardé la coutume ancienne, et les rebelles menaçaient le Village-des-bœufs à cause de la Case-des-prières. Aussi ne savait-il que désirer, et si

la venue des uns ou des autres serait plus désastreuse pour son amour ou pour ses biens...

Soudain il entendit très loin, vers le Sud-Ouest, de faibles sons de conques. Il tressaillit. C'était l'appel sourd des grandes coquilles de guerre : les hommes y soufflent à perdre haleine, en imitant le bruit lointain de l'Eau-sainte venant se briser sur les grèves, ou du vent qui gémit dans les filaos. Bientôt allait se ruer sur le Village-des-bœufs la horde des esclaves libérés, avides de pillages, des bourjanés affamés dont les Vazahas avaient brûlé les cases, et des brigands de profession, accourus de tous les coins des Six Provinces. Peut-être faudrait-il se joindre à eux, pour ne pas voir brûler le Grand-fossé-rond.

Il aurait voulu douter encore, mais les sons se rapprochaient. Bientôt la horde apparaîtrait sur la colline au Sud de Vouhitroumbe. Les gens se doutaient-ils du danger ? Ralahy eut envie de courir pour les prévenir. Il avait le temps d'arriver avant l'ennemi. Ce fut inutile. Un mouvement insolite commença tout à coup dans le village. Certainement on avait entendu les sons des conques. Tous sortaient des cases ; beaucoup, comme privés de raison, couraient çà et là. Puis un grand nombre s'enfuirent, emportant quelques objets rassemblés à la hâte, vers le Grand-fossé-rond, ou vers les ravins de l'Andringuître. De ceux qui restaient, les uns rentraient dans les maisons, ou s'accroupissaient sur le sol, en une attitude résignée. D'autres, montés sur les toits, y versaient des vases d'eau, pour empêcher le chaume de brûler facilement. Quelques-uns se réunissaient dans la Grande-case-des-prières ; à la porte, un homme en lamba blanc parlait avec force gestes : Ralahy reconnut la tournure et la taille de Rakoutoubé, mais Ranah n'était point auprès de lui ; il eut beau fouiller des yeux le village, il ne la vit nulle part, et il espéra qu'elle était partie pour se réfugier au Grand-fossé-rond.

À cet instant, une troupe d'hommes courant en désordre parut sur la montagne proche, et les appels des conques retentirent comme des gémissements aux oreilles de Ralahy épouvanté. Il ceignit son lamba autour des reins et courut vers son village. En ce danger pressant, son esprit, d'ordinaire inventif, ne

trouvait rien, et il sentait le besoin de la présence et de la protection paternelles. Quand il arriva, il trouva, pressés autour de Ralambe, tous les siens et quelques parents du Village-des-bœufs : parmi eux Ranah et sa petite sœur. Il respira. Elle vint auprès de lui : Rakoutoubé leur avait ordonné de s'enfuir au Grand-fossé-rond, mais n'avait pas voulu bouger de la Case-des-prières, dont il était le gardien.

La vieille Razafindrafare, à mi-chemin, était retournée en courant vers le village pour chercher, disait-elle, un objet oublié. Elle n'était pas revenue. Ranah, réfugiée dans les bras de Ralahy, pleurait sur le sort de ses parents. Des sanglots la secouaient toute, et l'homme ne savait que lui dire, car il appréhendait pour eux tous les mêmes dangers proches.

... Au Village-des-bœufs, rien ne bouge. Tapis dans la peur, les gens attendent. Au dehors les hurlements des bandes se rapprochent, les conques mugissent leur appel de mort. Les rebelles hésitent, redoutent une embûche, imaginent des fusils derrière les murs... Puis ils se ruent tous ensemble ; en quelques secondes le village en est plein : deux cents, trois cents forcenés, hurlant, bondissant, brandissant sagaies, couteaux, haches, avec de rares fusils...

Les vieillards, dans leurs rouges lambas mortuaires, la face convulsée de détresse, serrent l'une contre l'autre, en un rictus douloureux, leurs mâchoires édentées. Les cris aigus des femmes, les hoquets angoissés des petits enfants, se mêlent aux clameurs frénétiques des guerriers... Au milieu de la couardise du village, un seul médite de s'opposer à la rage destructrice des ennemis : Rakoutoubé, sur le haut seuil de briques de la Case-des-prières, se dresse debout devant la porte fermée. Il tient à la main le Livre où il croit que les Vazahas puisent leur force et leur énergie, car il est pénétré de l'enseignement des Missionnaires, il a pris au propre les paroles écrites dans le Livre, il s' imagine que sa foi peut soulever des montagnes, comme la talisman d'Iboudoumatâve remue les pierres ; contre les sagaies les feuillets de la Bible lui semblent une plus sûre défense que le bois rond couvert de peau de bœuf. Possédé par l'Esprit du Seigneur-parfumé qu'il se figure supérieur à tous les autres, il in-

vective les rebelles ; il les menace, au nom des Vazahas, de la colère d'un Esprit puissant. Autour de lui les ennemis resserrent leur cercle, prêts à bondir comme des caïmans autour d'un bœuf, mais aucun n'ose commencer l'attaque, car le Livre des Vazahas, telle une amulette, contient d'horribles et mystérieux maléfices que le Surveillant-du-temple pourrait déchaîner contre eux. Peu à peu leurs propres vociférations les enhardissent, leurs voix couvrent celle de Rakoutoubé. Un ancien esclave, brute aux cheveux crépus, aux mâchoires proéminentes, naguère serviteur chez un missionnaire qu'il a tué de sa main, brandit une sagaie et la lance : Rakoutoubé, pour parer, lève instinctivement le bras ; l'arme le traverse et la main lâche la Bible, qui gît par terre, ouverte et froissée. Dix sagaies vibrent ensemble, le gardien du temple s'affaisse en avant, les bras en croix, pareil au Dieu supplicié et percé d'une lance, qu'on voit représenté dans la Case-des-Prières... Le temple est incendié. Ceux qui tentent d'en sortir meurent percés par les sagaies, ou renversés à coups de gourdins et égorgés ; les autres périssent asphyxiés par la fumée ou écrasés sous la chute du toit... On cherche la case de Rakoutoubé pour y mettre le feu, on sort les bœufs des trous et des parcs, on rassemble ceux qui errent aux environs du village ; on pousse, on tire vers l'Ouest la richesse des Hommes-de-la-Race, et la horde des ennemis se rue vers d'autres Cases-de-prières. À l'Est et au Sud, des temples et des villages brûlent ; dans l'horreur du soir qui vient, tout l'horizon s'enflamme, comme les jours d'orage, au coucher de l'Œil-du-jour ; les mugissements des bœufs pourchassés accompagnent les meuglements sourds des conques et les notes stridentes des cornes de guerre...

... Sous les figuiers qui couronnent le Grand-fossé-rond, les hommes de la Race, muets et résignés, attendent le sort de l'heure. Ils contemplent la ruine du village rival, jadis exécré, devenu plus pauvre en deux heures qu'Ankadivouribé en deux générations. Sans doute ils seront épargnés par les rebelles. Des ruines ne tentent pas les pillards, et l'orgueil d'aucune Case-de-prières n'attire ici la vengeance des Âmes antiques. Pourtant une angoisse les étreint, à voir monter vers le village une troupe agitant des armes : obscure reviviscence des affres endurées par

les anciens, quand les guetteurs, du haut des portes, signalaient avec les conques l'arrivée des ennemis. Les sons réveillent ainsi dans l'esprit des descendants des sensations lointaines éprouvées par les Ancêtres, ou bien les Invisibles viennent se substituer aux âmes des vivants, dans les heures tragiques.

Ralambe et les vieux, en dehors de la porte de pierre, attendent ceux qui montent. À leurs cous et à leurs ceintures s'étalent les Amulettes efficaces, incluses dans les cornes de bœuf et dans des sacs rouges, ou portées en colliers avec leur attirail de verroterie. Le chef des rebelles s'arrête auprès d'eux : c'est un homme grand, puissamment musclé ; le bambou des porteurs a creusé sur ses épaules deux sillons bourrelés, ses cheveux laineux et son teint presque noir décèlent une origine servile ; mais, bien qu'il soit un Houve nouveau, il sait commander les hommes libres comme un ancien Andriane, et de récents exploits l'ont rendu célèbre dans les Six Provinces. Ralambe l'a reconnu : il fait deux pas vers lui, s'incline et étend les mains en signe de soumission, il s'adresse à l'homme en l'appelant par son nom, mais ne prononce que de brèves paroles, car l'heure n'est pas aux discours.

– Raïnibètsimisark ! les hommes de ma Race sont tes amis, car ils observent toujours la coutume des Ancêtres, et aucun Vazaha n'a pu bâtir ici sa Case-de-prières ! Entre donc, toi et les tiens, les têtes des bœufs seront bientôt cuites et le riz versé sur les nattes ; daignez vous reposer jusqu'au jour dans nos pauvres cases !

Raïnibètsimisark, grand comme le géant Darafife et fort comme un bœuf castré, répondit :

– Nous faisons la guerre à ceux qui élèvent des Cases-de-prières et, méprisant la sainteté des anciens Rois, se font les amis des Étrangers ! Mais, puisque nos pensées se ressemblent comme deux oiseaux tsirîres volant ensemble dans le ciel, que les jeunes hommes de votre Race déterrent les sagaies dans le coin des cases et viennent avec nous !... Toutes les Maisons-de-prières ne sont pas encore brûlées, ajouta-t-il, en embrassant d'un geste de la main le large horizon vers Tananarive-la-haute.

Ralambe frémit en son cœur à cause du danger ; mais son esprit inventif trouva le mensonge exigé par la circonstance. Il dit :

– Bien des cases sont vides dans le village, et il y a ici plus de femmes que d’hommes ; car beaucoup de fils de la Race sont partis vers le Nord-Est pour rejoindre Rabouzak et combattre les Étrangers sur la lisière de la Grande-forêt. Il en reste cependant, et quelques-uns s’en iront avec toi, si tu l’exiges... Mais qui récoltera nos rizières, quand le riz sera mûr ?...

– Préfères-tu, vieux coq sans plumes, que les Vazahas prennent votre riz, emmènent vos femmes, et arrachent pour faire leurs maléfices, le cœur de vos petits enfants ?

Ralambe ne dit plus rien. Raïnibètsimisark se reposa longuement dans la case du Seigneur-au-nombreux-butin, et ne partit avec sa troupe qu’à la nuit tombée. Il emmenait avec lui quelques hommes du Grand-fossé-rond, mais Ralahy n’était point du nombre, car tous les gardiens des Idoles devaient rester dans leurs villages pour célébrer les rites anciens et exciter les Imériniens à la révolte en haine de la Coutume nouvelle introduite par les Étrangers.

Les jours ont passé... Une lune nouvelle monte dans le ciel... Au Village-des-bœufs, la vie a repris son cours accoutumé, après que les morts ont été conduits dans les Maisons-froides. Selon la volonté de Raïnibètsimisark, les gens ont renversé les murs restés debout de leur Case-de-prières, et un long tas de décombres noircis marque seul son emplacement...

Dans la case de Ralahy, Ranah et sa petite sœur, en signe de deuil, ont dénoué leurs cheveux, et elles pleurent chaque fois qu’elles pensent au père étendu mort, les bras en croix, devant le seuil du temple, et à la mère écrasée par la chute du toit. Ce n’est pas ainsi que l’Imérinien avait rêvé de recevoir à son foyer celle par qui devait reflourir le sang de la Race, et un grand chagrin pesait sur sa joie, malgré la possession maintenant assurée de Ranah ; car la jeune fille, sans manquer au respect dû au

mort, consentait à rester. Rakoutoubé ne leur avait-il pas ordonné lui-même, à sa sœur et à elle, quand arrivèrent les ennemis, de se réfugier au Grand-fossé-rond ? Elle voyait là une grâce des Ancêtres : ils avaient permis qu'avant de mourir le père accordât son consentement au mariage de sa fille.

Renonçant aux erreurs paternelles pour revenir au culte des Êtres Invisibles et des Ancêtres glorieux, elle avait fait, dans les formes rituelles, devant la Maison-froide, le sacrifice d'un coq rouge à l'âme de son père, et celui-ci, rentré dans la grande famille des aïeux païens, avait agréé l'offrande. Ainsi Ranah, reprise par l'esprit de la Race, ne se souvenait plus de l'enseignement des Étrangers.

... Or Ralahy, un matin, rapportait au village une charge de riz coupé la veille dans la rizière, et se reposait, après avoir monté la côte, auprès de la porte du Grand-fossé-rond. Son imagination se complaisait à des images guerrières, et le souvenir des récits entendus pendant son enfance suppléait à son inexpérience du métier de soldat. Il y mêlait les visions brèves des derniers jours l'arrivée des bandes de Raïnibètsimisark, les lugubres appels des conques, l'attaque du Village-des-bœufs, les chrétiens sagayés, et les lueurs terrifiantes des incendies, plus rouges que le reflet des soirs... Il rêvait qu'il devenait lui-même un grand guerrier, aussi célèbre que Raïnibètsimisark, Rabouzak, et les chefs des rebelles. Il réunissait des troupes assez nombreuses pour combattre en rase campagne, avec l'aide des talismans, les soldats étrangers ; il chassait les vazahas de la terre Imérinienne, prenait d'assaut, comme le Seigneur-règnant-au-cœur-du-pays, Tananarive-la-haute, poursuivait les vaincus jusqu'à la mer, à travers la Grande-forêt, les forçait à se rembarquer en hâte dans leurs longs bateaux plus hauts que des maisons, tels qu'il en avait vus sur l'Eau-sacrée, au bord de la Forêt-longue. Puis il revenait à Tananarive, monté sur un cheval, comme les généraux Malgaches d'autrefois ; il portait autour du cou le Seigneur-au-nombreux-butin, inclus dans la corne entourée de perles. La Reine le recevait dans sa grande case en pierre du Règne-tranquille, et elle le faisait Quinze-Honneurs pour les services rendus...

... Ralahy, étendu sur l'herbe bouzak à l'ombre de la haute porte de pierre, goûtait la douceur de vivre, après les épreuves des derniers jours, et il lui semblait que son double était prêt à sortir de son corps pour visiter les Invisibles auprès des roches sacrées et sous les arbres touffus. Dans son imagination revivaient avec une intensité singulière les récits entendus pendant son enfance ; il se substituait aux héros des contes, faisait siennes leurs aventures merveilleuses. Comme Imbahâtrile, il attaquait avec la sagaie et le couteau les taureaux sauvages qui soufflent bruyamment en baissant la tête et frappent la terre de leurs sabots ; dans le petit lac qui dort à mi-hauteur de l'Andringûtre, il tuait à coups de hache les caïmans féroces, plus longs qu'une pirogue ; il venait à bout du Serpent-aux-sept-têtes, dévoreur de villages, et coupait les sept langues du monstre, pour les rapporter dans sa case, au Grand-fossé-rond...

... Puis il se forgeait d'étonnantes histoires, avec des bribes vraies de sa vie passée... Par la vertu renouvelée du Seigneur-aunombreux-butin, il devenait pareil aux Sanctificateurs anciens, plus puissants que les Rois ; par sa seule volonté et la force de ses Oudis, il faisait mourir ses ennemis, enrichissait ses amis, multipliait les enfants et les petits des bœufs...

... Ralahy, plein de jeune vigueur, sentait sa force frémir en lui, étendait vainement dans l'herbe fraîche ses bras nus, et le sang brûlant de la Race faisait courir en sa chair d'énervants frissons. L'image des femmes au beau corps hantait son esprit, il évoquait la forme de la Belle-aux-longs-cheveux, et les filles Sakalaves aux seins parfumés de santal, et les Imériniennes au doux sourire, dont les caresses ardentes lassaient les désirs des hommes. La pensée de Ranoure lui vint aussi, de Ranoure la fille du Faiseur-de-sortilèges ; elle habitait à Tananarive la maison d'un vazaha, mais c'était la seule femme qui avant Ranah eût vécu en épouse dans sa case, et elle lui avait appris la première les jeux d'amour. Pourquoi en cette minute songeait-il à l'infidèle ? Son rêve le ramenait à Tananarive, comme au jour où il était allé vers la maison du vazaha, dans le haut quartier d'Andouhâle. Il se plut à imaginer des aventures extraordi-

naires ; il retournait dans la Ville-aux-mille-villages pour venger son injure, montait par les chemins escarpés, sous l'ombre profonde des figuiers, sous l'ombre parfumée des lilas. Devant la maison de l'Étranger, au milieu du jardin fleuri d'hibiscus, une servante de race noire était assise sur le petit mur en briques crues. Il demandait Ranoure : on l'introduisait, après l'avoir fait attendre, dans une chambre meublée selon le goût des vazahas. La jeune femme, vaniteuse et coquette, s'était faite belle pour lui, avait revêtu toutes ses parures d'or et son plus riche lamba de soie. En voyant l'homme de la Race dans la case de qui elle avait dormi tant de nuits, elle tombait évanouie, mais il la ranimait en disant :

– Si c'est pour l'amour que tu t'es évanouie, que le souffle te revienne, mais, si tu m'as oublié, que le souffle t'abandonne !

Alors le souffle revenait à Ranoure, et elle lui prodiguait ses caresses. Soudain la servante accourait les avertir du retour du Vazaha. Ralahy sortait en hâte, portant deux sagaies. Il provoquait son rival au combat pour la possession de la femme au beau corps. L'Étranger tirait sur lui à plusieurs reprises avec le fusil qu'on n'a pas besoin de recharger, mais les balles rebondissaient sur la peau de l'Imérinien, parce qu'il portait le talisman efficace, l'émanation de Randriambéhâze le dur chasseur, le Seigneur-au-nombreux-butin. À son tour Ralahy brandissait son arme en criant :

– Garde-toi bien ! Le nom de ma sagaie, c'est le Casseur-de-foie !

Et il la lançait de toute sa force : elle traversait la poitrine du Vazaha, ressortait par son dos... Ainsi Ralahy savourait le souvenir des caresses d'autrefois et la douceur d'une vengeance longtemps désirée...

... Tout à coup il est forcé de quitter le pays des songes ; il vient d'apercevoir très loin, sur le chemin de Tananarive, un cortège inquiétant : plusieurs filanzanes au milieu d'une troupe d'hommes. Finis les rêves de guerre, de combats singuliers, de conquêtes... L'Imérinien prudent ne pense guère à courir avec deux sagaies au-devant de ceux qui arrivent, ni à les anéantir, à

bonne portée, par la puissance de ses amulettes. Il se rappelle que la sagesse rusée l'emporte souvent sur la force brutale : dans les contes des Anciens, le caméléon ou la grenouille réussissent parfois à vaincre le Seigneur-sanglier...

Donc Ralahy, pris de peur et laissant là sa charge de riz, court à la case paternelle. Tout le village est bientôt réuni sous les figuiers, et, derrière les murs en pierres sèches, regarde approcher le péril. Ni troupe de soldats, ni vazahas, ni bande de rebelles... Ce sont quatre officiers de la Reine, précédés de deux Tsimandous¹. Sans doute ils ont passé la nuit dans un village très proche, car à cette heure matinale ils ne peuvent arriver de Tananarive. Leur montée vers le Grand-fossé-rond excite maintenant plus de curiosité que de peur. Car que craindre de quatre hommes ? Les voici. Ils descendent de filanzane dans l'enceinte carrée du Rouve en pierres sèches, et les Tsimandous courent dans le village, agitant la sagaie d'argent ornée de la couronne royale, pour convoquer l'assemblée.

L'officier le plus gradé, un Huit-Honneurs, monte sur la Pierre-des-discours et parle au nom de la Reine :

– Hommes-sous-le-ciel, Ranavaloune, héritière de la qualité d'Andriane par son père, sa mère et tous ses Ancêtres, Reine de la terre Malgache et Protectrice des Lois, vous dit ceci !

« Une partie de mes peuples, dans les vallées de la Mananâre et de la Bétsibouk, et autour du mont Andringuître, n'ont pas su résister aux mauvais discours, et se sont mis en insurrection contre ma puissance. Ils molestent et font fuir de leurs villages les habitants établis, ils volent les bœufs, brûlent les grandes cases de prières, et coupent les chemins. Or ceux qui agissent ainsi sont indignes de posséder des biens et de commander à des hommes. Leurs biens seront perdus, leurs es-

¹ Messagers de la Reine ; c'étaient des coureurs très rapides, chargés de transmettre ses ordres dans tout le royaume, et porteurs d'une sagaie d'argent, sur laquelle étaient gravés le monogramme et les insignes royaux.

claves pourront s'en aller et devenir hommes à peau claire, leurs bœufs seront la propriété de la Reine !

« Dans les pays où il y a guerre, il est accordé jusqu'au quatrième jour de la Lune Adizôze à tous les habitants pour rentrer dans leurs cases, livrer les fusils, enlever des hampes les fers et les talons des sagaies. Passé ce temps, les villages seront fouillés un à un, et les absents seront les ennemis du royaume : leurs biens seront perdus, leurs esclaves pourront s'en aller et devenir hommes à peau claire, leurs bœufs seront la propriété de la Reine !

« Au premier jour de la Lune Adizôze, les petits chefs, les Maîtres-de-cent et les Maîtres-de-mille devront aller à Tananarive au Palais-du-règne-tranquille, et ils dénonceront ceux des gens de leurs villages qui feront encore la guerre. S'ils ne se conforment pas à cet ordre, ils seront appelés chefs de rebelles et ennemis du royaume : leurs biens seront perdus, leurs esclaves pourront s'en aller et devenir hommes à peau claire ; leurs bœufs seront la propriété de la Reine.

« Voici encore ce que j'ai à vous dire, peuples ! Vous voyez et connaissez les maux qui vous accablent à cause des rebelles, car ils poursuivent vos vies pour vous tuer, recherchent vos biens pour les piller, envahissent les villages pour incendier les cases. Nombreux sont ceux qu'ils ont déjà tués, pillés, ruinés, et parmi les vivants presque tous sont misérables, parce qu'ils n'ont plus de quoi manger et se vêtir. Beaucoup ont quitté leurs demeures, errent çà et là de crainte des rebelles, ils ne peuvent plus faire leurs plantations de riz et leurs autres cultures, et vous mourrez de faim, ô peuples, comme on raconte qu'il est arrivé déjà dans les temps anciens.

« Tous les avertissements donnés aux rebelles, ils ne les écoutent pas, et les conseils, ils les comptent pour rien. Il est impossible se supporter plus longtemps la folie de ces gens-là, car elle accroît vos maux, ô peuples, et rend moins solide le royaume. Les rebelles et les hommes qui ont abandonné leurs cases seront donc poursuivis où qu'ils soient et traqués comme des bêtes, leurs biens seront perdus, leurs esclaves pourront

s'en aller et devenir hommes à peau claire, leurs bœufs seront la propriété de la Reine !

« Mais tous ceux qui demeurent paisibles dans leurs cases, n'auront rien à craindre, ils garderont leurs biens ; les grands continueront d'avoir beaucoup, et les petits peu de chose...

« Et si quelqu'un fait courir de faux bruits pour vous épouvanter, si on vous dit que les soldats français frapperont également les innocents et les coupables, celui qui parlera ainsi, saisissez-le, frappez-le, envoyez-le à Tananarive, car c'est vraiment un mensonge, ô peuples ! »

Mais l'officier parlait vainement devant les Hommes-sous-le-jour. Ceux-ci savaient la Reine prisonnière dans son Palais-du-règne-tranquille ; les messages envoyés ouvertement à son peuple n'étaient pas sincères et ne valaient point contre les conseils secrets apportés naguères. Même les gens du Grand-fossé-rond ne ressentaient pas l'habituelle frayeur à la vue des lettres et des signes gravés sur les sagaies d'argent des Tsimandous.

Le Huit-Honneurs continua :

– Vous avez parmi vous un Faiseur-de-sortilèges, un homme qui enfreint les lois du Royaume en gardant à l'intérieur de sa case une Idole de l'ancien temps, le Sampy Randriambéhâze. J'ai ordre de fouiller sa maison, de l'arrêter et de le conduire à Tananarive...

Il jeta un coup d'œil circulaire sur l'assemblée.

– Où est Ralambe, fils de Ratsimbe, gardien de l'Idole Randriambéhâze ?

Personne ne dit mot, mais tous les regards, inconsciemment, se tournèrent vers le vieux, debout au premier rang des hommes de la Race. En suivant leur direction, l'officier rencontra les yeux de Ralambe, fixés sur lui, et il connut que c'était l'homme qu'il avait mission d'arrêter. Comme il levait la main pour le désigner, le vieux fit un pas en avant pour sortir du cercle, et dit :

– C'est moi.

Aussitôt les Tsimandous s'avancèrent, lui lièrent les mains derrière le dos avec une forte corde et l'attachèrent au brancard d'un filanzane.

– Où est sa case ? interrogea l'officier.

On fouilla la case, et sur l'étagère, au coin Nord-Est, on trouva le Seigneur-au-nombreux-butin, enfermé dans les douze corbeilles. On l'emporta avec tout son attirail, le bâton d'ébène, la table de corail, la cupule pour faire brûler le Râmy, et toutes les offrandes qui faisaient un lit d'argent pour l'Idole.

Puis le cortège se mit en route vers Tananarive. Alors les hommes de la Race se groupèrent tous sous les figuiers au bord du Grand-fossé-rond ; une amère tristesse étreignait leur cœur, car ils savaient que jamais Ralambe ne reviendrait parmi eux. La mort était la seule peine réservée à ceux qu'on accusait de sorcellerie ou d'attentat contre la puissance royale. Et, puisque les gardiens des Idoles sacrées étaient maintenant confondus avec les Faiseurs-de-sortilèges, Ralambe devait mourir.

Ralahy se consumait en vain désespoir. Il se représentait le vieillard devant ses juges, le poison de l'Épreuve offert, et, aux premiers symptômes de malaises, les sagaies transperçant le corps de son père...

Les hommes de la Race demeuraient atterrés : l'Âme du village venait de partir avec Randriambéhâze et son gardien. Maintenant qui les défendra ? Qui protégera leurs récoltes, leurs bœufs, leurs vies ? Une colère les prenait, à se voir en butte à la haine de tous et abandonnés par leur seul soutien. Qu'advient-il du Grand-fossé-rond ? Sera-il vide de ses habitants, comme tant d'autres lieux, jadis célèbres, de l'Imerne ? Entre les murs à demi ruinés des cases, croîtront alors les sévabés aux fleurs violettes, les daturas aux blanches corolles, et la Terre du glorieux ancêtre Randriambé deviendra l'héritage des sangliers et des chiens.

Le vieux Ratsimbe lui-même, qui tremblait toujours pour ses richesses, penchait vers les résolutions désespérées. Pour extirper les anciennes coutumes, ne confisquerait-on point,

après les biens de Ralambe, ceux de tous les hommes du village ? Une seule chance restait de sauver bœufs et rizières : l'insurrection. Il parla et dit les calamités futures : c'en était fait du Grand-fossé-rond et de la Race de Randriambé, si on ne reprenait pas le Seigneur-au-nombreux-butin, car les Ancêtres n'accepteraient plus les offrandes de descendants dégénérés.

Raïmbô, l'Annonciateur-des-jours, prit à son tour la parole. On se trouvait dans la période croissante de la Lune, favorable aux entreprises guerrières ; il était facile de rattraper les sacrilèges : l'idole s'échapperait elle-même de leurs mains, pour reprendre dans sa case la place accoutumée.

Les Vieux inclinaient la tête en signe d'assentiment. Ralahy reprit confiance. Il se rappelait le signal indiqué par Raïnibètsimisark à son père pour appeler les rebelles en cas d'attaque des Vazahas. Il courut à la case chercher une conque, et, debout sur le mur du fossé, il sonna éperdument l'appel, en se tournant vers les quatre directions... Un silence... Le cri favorable de l'oiseau hitsikitsk retentit sur le toit d'une case ; dans la campagne quelques meuglements de bœufs répondirent... Puis la paix qui précède les heures chaudes du jour s'épandit sur la terre imérinienne...

Beaucoup pensaient : « Que peut faire un appel de conque ? Où que soit Raïnibètsimisark, comment pourrait-il l'entendre ? Pour délivrer Randriambéhâze, il faudrait courir nous-mêmes derrière ses ravisseurs... » Et la crainte luttait avec la rage dans leur cœur indécis.

Ralahy, désespérément, jeta une seconde fois l'appel... L'oiseau hitsikitsk répondit encore du haut du toit, les bœufs mugirent, et, là-bas, sur la pente de la montagne, les filanzanes s'arrêtèrent soudain. Il y eut un conciliabule entre les officiers, des gestes vers le Grand-fossé-rond et vers Tananarive lointaine. Puis ils remontèrent en filanzane et s'éloignèrent d'une allure beaucoup plus rapide : on eût dit qu'il fuyaient.

Aussitôt le désir de la poursuite luit dans tous les yeux. Et voici qu'à l'Ouest et au Sud, des appels de conques retentissent, pareils à celui qu'a lancé Ralahy. D'autres encore résonnent,

lorsque ceux-ci s'éteignent, et il en arrive de plus en plus lointains, de plus en plus sourds... Maintenant les hommes de la Race sont sûrs que Raïnibètsimisark les a entendus et viendra les secourir. Ils s'arment de bûches, de couteaux, de haches ; quelques-uns seulement ont des sagaies. Des femmes les suivent. Tous se ruent en désordre sur la pente de la montagne, avec l'ardent désir de rattraper les voleurs de Randriambéhâze.

En moins d'une heure ils les eurent rejoints. Les deux troupes marchaient l'une derrière l'autre. Ceux du Grand-fossé-rond criaient des injures aux bourjanes, les menaçaient de la vengeance de Randriambéhâze, le dur chasseur ; mais ils n'osaient attaquer, et, de leur côté, les quatre officiers avec les deux tsimandous se jugeaient trop faibles pour commencer la lutte. Seulement ils s'efforçaient de raccourcir la distance qui les sépare de Tananarive.

On traversa le village d'Ambouhibô ; les fugitifs pensaient y trouver aide et protection ; mais tous les hommes valides avaient pris la brousse. Les envoyés de la Reine n'osèrent pas s'arrêter devant un groupe de vieillards qui, debout à la porte d'un temple, saluaient humblement. Plus loin, au bord du sentier, se tenaient des paysans farouches, aux longs cheveux hérissés, la haine aux yeux et la faim au ventre, armés de bûches et de pilons à riz, venus d'un pauvre hameau perché sur la colline voisine. Ils se mêlèrent, menaçants, aux hommes du Grand-fossé-rond, et toute la horde courut le long du sentier, à droite et à gauche, vociférant, bousculant les bourjanes. Les officiers, sur les filanzanes, armèrent les pistolets, mirent sabre au clair. Leurs visages jaunes d'hommes de bonne caste avaient pris une teinte terreuse ; éperdus d'épouvante, ils gardaient cependant l'impassibilité feinte, dont s'enorgueillissent les fils de la Race qui n'ont point mêlé les sangs. Leurs yeux de chefs, froids et cruels, en imposaient à la troupe confuse des poursuivants. Et aussi la vue des pistolets et des sabres luisant au soleil dégagea pour un moment la caravane, mais sans arrêter la poursuite.

Quand le gros village d'Ampangabé fut en vue, il y eut une poussée vers les filanzanes. Du milieu de la foule une sagaie vibra, blessa au bras l'un des porteurs ; il fut aussitôt remplacé

par un camarade et continua de courir. Au village, il fallut faire halte. Les bourjanes haletaient ; les muscles de leurs jambes saillaient douloureusement sous la contraction de l'effort, la sueur patinait le bronze de leurs torses nus. Un pli d'angoisse barrait le front des officiers. Les habitants, gens aisés, visités par les missionnaires, paraissaient plus favorables aux poursuivis, mais n'osaient guère manifester leurs préférences, en face de la foule armée et hurlante. Les officiers se jetèrent dans une grande case à varangue, s'y barricadèrent avant de parlementer avec les notables. Un des tsimandous sortit, baissant vers la terre, en signe de paix, la pointe de son arme ; il prit sa course vers l'Est, en criant :

– Pour le service de Ranavaloune, Reine !

Mais on lui barra le passage, on le malmena malgré les signes royaux gravés sur la sagaie d'argent.

Soudain des sons de conques éclatèrent près du village. Des groupes d'hommes armés parurent sur les crêtes voisines. Les gens du Fossé-rond les appelèrent à grands cris : quelques minutes après, le village était plein de rebelles. Les porteurs effrayés se dispersèrent et s'enfuirent vers Tananarive. Les officiers n'avaient plus qu'un espoir : prolonger leur résistance jusqu'à la nuit pour laisser à un secours le temps d'arriver.

Les rebelles réclament d'abord Randriambéhâze et son gardien : une fenêtre s'ouvre au premier étage et les tsimandous descendent, par la corde même à laquelle il était lié, Ralambe portant l'Idole avec tout son attirail. Des cris de joie retentissent : pendant quelques minutes on ne pense plus aux officiers. Les gens du village font cause commune avec les insurgés. Le Huit-Honneurs paraît à une fenêtre, veut parlementer. Dix sagaies vibrent en même temps que s'élèvent des clameurs de mort. L'officier, blessé, s'écroule en arrière. Les assaillants se ruent vers la case ; à coups de bûches et de haches ils essaient d'ébranler la porte et de pratiquer une brèche dans le mur en briques crues. Par le volet à demi fermé les assiégés ripostent en déchargeant leurs pistolets. Quelques rebelles tombent. Leur cercle s'élargit, mais par derrière on jette des brandons en-

flammés sur le chaume de la case. C'était la tactique ordinaire. Les défenseurs sont obligés d'abandonner l'étage où la toiture s'abîme ; le rez-de-chaussée est lui-même intenable, la fumée risque de les asphyxier. La porte s'ouvre de l'intérieur et un des tsimandous paraît sur le seuil, il est aussitôt sagayé. Les assaillants, par l'ouverture, tirent au hasard des coups de fusil dans l'intérieur. Le plafond de l'étage, alourdi par les débris du toit, s'effondre à son tour ; des hurlements farouches annoncent la mort des réguliers et le triomphe des rebelles.

XIV

LA MORT ET LA RÉSURRECTION DE LA RACE

Ils sont plus de trois mille à marcher sur Tananarive avec la folie du meurtre dans les yeux. La grande vague humaine franchit les collines, traverse les villages incendiés, s'enfle au passage de tous les mâles restés dans les cases. Les vieux s'apeurent, les femmes se lamentent, les chiens hurlent au bord des chemins, voyant la foule. Ils ont brûlé les temples et les églises sur leur route, tué des chrétiens indigènes, massacré deux missionnaires européens. Aucune résistance n'a brisé encore leur élan ; ils approchent de Fénouarive, et la vue de deux Cases-de-prières intactes allume la haine en leurs regards.

Dans la horde se confondent toutes les castes et tous les clans de l'Imerne : Andrianes au teint clair, fiers de conserver dans leurs veines une goutte de sang royal ; Houves aux cheveux plats, aux yeux bridés, gardiens des antiques traditions ; et les Noirs, esclaves ou fils d'esclaves, crépus, aux faces bestiales, tentés par les butins immédiats. Presque tous, révoltés sans le savoir, ont quitté leurs cases pour ne pas les voir incendiées, parce que des hommes en armes sont venus, la torche aux mains, la menace aux dents. Beaucoup partirent à cause des prédictions des Annonciateurs-des-jours et des Possesseurs-de-talismans. Leurs villages abandonnés, ils n'osent plus y revenir par crainte des représailles. Ne raconte-t-on pas le soir, aux veillées, que les Étrangers, en punition de l'incendie des Cases-de-prières, arrachent les yeux des hommes, ou leur coupent les mains, envoient les femmes et les enfants par delà les mers, dans des pays sauvages, pour être vendus sur des marchés de chair humaine ?

En tête des rebelles, groupés par villages, marchent les prêtres d'Idoles, porteurs des talismans, et dans la horde sont représentés presque tous les clans des Six Provinces.

Les Zanadours, au teint bistre, aux cheveux crespelés, sont vêtus de lambas rayés de rouge et de noir. Leurs femmes sont habiles à tisser, dans l'ombre des cases, les suaires de soie pour les funérailles, et c'est l'impôt qu'ils fournissent tous les ans pour vêtir les cadavres royaux. Ils emportent avec eux le Bétâl, les sept dents de crocodile enchâssées dans une monture d'argent, amulette efficace contre les balles ; si on vise avec un fusil quiconque la possède, ou bien l'arme éclate, ou la balle devient liquide en frappant l'homme. Et ils ont une confiance aveugle dans la force de leur talisman.

Les Marcheurs-des-sentiers-pierreux, aux cheveux plats, aux yeux bridés, aux pommettes saillantes, s'enorgueillissent de descendre des nobles venus d'Andraïnarive entourée de trois fossés profonds ; jadis ils avaient seuls le droit de circoncire dans toute l'Imerne et par ce privilège entassaient dans leur village des monceaux d'argent. Leur idole est Randriamitétivâte, le Coupeur-de-pierres, inclus dans un coffret en bois hâsine, orné d'argent. Ce Sampy pouvait faire éclater la foudre dans un ciel serein, et éteignait, par sa seule présence, tous les incendies.

Les Manendes, vieux autochthones jadis asservis par les rois, venaient de la Forêt-du-Nord ; habitants du Village-de-la-Bête, ils avaient comme charge ancienne de fournir au Souverain le miel d'abeilles vivantes, et d'apporter au Palais-du-règne-tranquille les prémices de leurs récoltes. Ils marchaient sous la protection de Ratsimahalâh, bois noir d'une coudée de haut, à forme humaine, et vêtu de rouge. Avant de partir en guerre, les Manendes lui sacrifient trois victimes : un taureau gris de deux ans, un bélier noir avec une tache blanche sur la tête et un coq rouge à haute crête. Car il a le pouvoir de découper les ennemis et de leur faire préférer la fuite à la bataille.

Les Faucons, de pure race Imérinienne, installés par les Rois au cœur du Pays, regrettaient leurs privilèges ; parmi eux firent longtemps choisis les gardes du corps sacré des Souve-

rains, et ils fondaient sur les ennemis, comme le faucon se précipite sur les passereaux. En tête de leur troupe marche un prêtre vêtu d'un lamba noir et portant au bout d'une hampe de bois dur le Sampy Tsimatahoudâh, Celui-qui-n'a-pas-peur-des-hommes ; l'image sacrée, couverte de perles et d'ornements d'argent en forme de hache et de bœuf, se termine par une corne noire sculptée qu'on dirige contre l'ennemi : elle détourne les balles, émousse les sagaies, brise l'élan des assauts. Chaque homme du clan, avant le départ, s'était oint les mains et la tête avec la graisse et le sang du bœuf offert en sacrifice à l'Idole.

Les Antahirouks se distinguaient par leur nez étroit et busqué, leurs lèvres minces, leur visage ovale, leurs cheveux presque crépus. Jamais ils ne mêlent leur sang avec des femmes d'autres races, car ils se vantent d'avoir pour ancêtres les Vazimbés vénérés, premiers maîtres de la terre Imérinienne, ensevelis dans les très anciens tombeaux de pierre, sur la crête des montagnes. Ils sont conduits au combat par l'idole Randriamandrésiavive, le Seigneur-qui-triomphe-de-mille, et que n'effraient point les Vazahas.

Les Hommes-rouges, de l'Est et de l'Ouest, comprenaient deux clans de mille feux ; ils avaient été légués aux Rois Imériniens par la vieille aïeule Raboude, souveraine de la Terre-Sanglante, et on les disait fils du sol, à cause de la teinte de leur peau. Leur Sampy est Raféhiléfoune, l'Assembleur-de-sagaies, fait de morceaux de bois taillés en pointe, liés avec des perles blanches, des ergots de coq et des serres de faucon ; érigé au bout d'une canne d'argent, et dominant la mêlée, il réunit en un faisceau inoffensif les sagaies lancées par les ennemis, au lieu de laisser frapper çà et là les Hommes-rouges.

Les Boucliers-ronds, riverains de la Sisaône, sont habiles à lancer la sagaie ; les autres Imériniens se moquent d'eux parce qu'ils se laissent mener par les femmes, qu'ils repiquent eux-mêmes leurs rizières et vont déterrer les patates dans les champs. Ils se glorifient de la force invincible de Rakélimahatandrine, le Petit-capable-de-vigilance ; une femme non mariée le porte en avant des soldats ; elle élève en l'air une étoffe rouge pour commander l'attaque, et l'abaisse pour la retraite.

Les Descendants-du-Seigneur-Œil-du-jour, habitants des villages salubres de l'Ouest, s'enorgueillissent de Rabétambe, le Multiplicateur-des-obstacles ; ce Sampy fameux, en bois sculpté, a la forme humaine : il prévient de l'arrivée des ennemis par un sourd grondement qui semble sortir de terre ; et, si on le présente avec les deux mains tendues aux adversaires, il les frappe de stupeur ou de folie, ou encore il suscite un orage qui les disperse.

Les Sauterelles-blanches, race à la peau claire, se sont répandus comme une nuée de criquets depuis les bords de la rivière du Bœuf-blanc jusqu'aux marais du lac Itâsse. Chacun d'eux porte à la ceinture, dans un bout de corne arraché à un taureau vivant, une émanation de Randrianafanare, l'Écarteur, qui fait dévier les balles des ennemis.

Les Hommes-noirs, à la chevelure laineuse, à la face bestiale, descendent de trente couples d'esclaves. Aux temps où vivaient les plus lointains ancêtres des gens d'aujourd'hui, leur Souveraine était Madame-la-Lune, faiseuse de Sortilèges redoutables ; elle mourait chaque jour pour ressusciter chaque nuit ; et elle libéra ses esclaves, parce qu'ils lui apportaient beaucoup de crabes, dont elle était friande. Ceux-là s'avancent, confiants dans la protection de leur Sampy Rafantak. Tous, avant de quitter le village, ont déposé une pièce d'argent dans la corbeille où est incluse l'amulette, taillée en forme fruste d'homme nu ; ensuite le gardien, égorgeant une des chèvres sacrées de Rafantak, en a partagé la chair entre les soldats, assurés ainsi de revenir sains et saufs. Ils n'emportent point avec eux l'Idole, mais ils se rappellent le repas rituel et les paroles du Sanctificateur :

– Rafantak, ivre du sang de la Chèvre, qui a coulé sur lui, est content de vous ! Allez ! il vous aidera ! Le fer des sagaies s'émoussera sur vos poitrines, les balles des Vazahas couleront comme de l'eau sur vos habits ! »

Les descendants de Randriambé, habitants du Grand-fossé-rond, suivent le Seigneur-au-nombreux-butin, le Dur-chasseur, qui avec les biens des ennemis enrichit les hommes de la Race. Avant de partir, ils ont accompli les rites, sacrifié un

mouton blanc à queue noire, aspergé avec le sang de la victime Randriambéhâze et tous les hommes. Ralambe porte orgueilleusement le Sampy redevenu efficace. Depuis la journée d'Ampangabé, il est comme fou : courant les villages de l'Andringuître, il a prêché la révolte contre les Vazahas, l'extermination des Chrétiens, la destruction des Temples. Les hommes de la Race ajoutent foi à ses paroles, car il est possédé par l'Esprit de Randriambéhâze, miraculeusement échappé à ses ravisseurs. Déjà dans le pays on raconte une légende : l'Idole soutenait son gardien dans les airs, quand il descendit par la fenêtre du premier étage où on le tenait enfermé. Plusieurs rebelles avaient aussi trouvé dans leurs habits des balles mortes, tirées par les officiers et rendues inoffensives par le sampy...

... Les Imériniens, guidés par les Idoles protectrices, approchent du Village-des-mille. Mais voici que des ennemis viennent au-devant d'eux : une vingtaine d'Européens, encadrés par deux petites troupes des grands soldats noirs amenés d'Afrique. Malgré la peur qu'inspirent les Blancs, malgré la menace des fusils, les Malgaches, rassurés par la possession des Talismans, continuent d'avancer. Les Gardiens d'Idoles et les porteurs d'Amulettes se précipitent en tête, pour encourager leurs compagnons. Ralambe, au premier rang, érige le Seigneur-aunombreux-butin, en haut de la canne d'ébène ; la prêtresse de Rakélimahatandrine, à sa droite, agite l'étoffe rouge, signal de la bataille, et, à sa gauche, un vieillard du clan des Hommes-Rouges dresse l'Assembleur-des-sagaies au bout d'une hampe d'argent. Derrière les prêtres, les clans rebelles se pressent en masses compactes ; ils font retentir les ampoungues et les conques de guerre, poussent des hurlements horribles, avec des cris de mort.

Ralahy, au milieu des hommes du Grand-fossé-rond, marche à quelque distance derrière les prêtres. Il serre dans sa main gauche deux sagaies, attend avec impatience le moment de les lancer ; il ne ressent aucune crainte à la vue des Blancs et de leurs fusils qui tirent sans qu'on les recharge, car il est sûr d'être invulnérable aux balles par la vertu de Randriambéhâze.

Les Imériniens descendent en courant la colline en pente douce au bas de laquelle est construite le Village-des-Mille. Pas de murs en pierres sèches, pas de fossés. L'ancien village fortifié, au sommet de la montagne, est abandonné depuis longtemps ; le nouveau, à proximité des rizières, s'est cru en sûreté par le voisinage de Tananarive et la protection des Cases-de-prières. Ralahy regarde avec haine la grande maison de briques surmontée d'une croix. Tout à l'heure, quand les Vazahas seront morts ou auront fui, frappés de terreur par les Idoles, il rêve d'y mettre lui-même le feu, pour que s'abolissent dans les flammes les Coutumes nouvelles, et que les nuages de fumée les emportent au-delà du ciel de l'Imerne. N'est-ce pas à elles qu'il doit tous ses maux, les obstacles à son mariage, la mort du descendant de la Race ?

Les cases du Village-des-mille ne sont plus qu'à une centaine de mètres ; en avant, cinq ou six tombeaux dressent leurs deux étages de pierres sèches, surmontés de hautes dalles brutes ; à droite et à gauche, des murs de terre, à demi-ruinés, enclosent de riches maisons à varangues et des plantations de petits manguiers touffus. C'est là que se sont arrêtés les Vazahas. À l'abri des tombeaux, ils attendent. Les soldats noirs se cachent derrière les murs de terre, coupés de brèches et de lézardes ; de temps en temps Ralahy voit un instant, à la crête du mur, surgir une coiffure rouge ou luire le canon d'un fusil. Pourquoi les ennemis, dont les armes frappent au loin, ne tirent-ils pas ? Serait-ce que leurs mains, paralysées déjà par la vertu mystérieuse des Idoles, se crispent en vain sur les crosses ? Ralahy s'exalte à la pensée que les Étrangers, oppresseurs de sa Race, hostiles à l'ancienne Coutume, vont être livrés sans défense aux sagaies et aux couteaux des Imériniens...

Le Chef des Blancs s'agite et pousse nerveusement son cheval de tous côtés ; il parle avec précipitation, donne ses derniers ordres ; mais les rebelles croient qu'il a peur, et s'attendent à le voir fuir pour conserver sa vie. Cependant il ne cherche pas à se cacher. Ralahy l'aperçoit nettement en arrière des autres Vazahas, car, à cheval, il domine les tombeaux ; il a trois galons sur les manches, mais sous son casque, on distingue mal ses traits ;

soudain il lève la tête, l'Imérinien le reconnaît, c'est le capitaine dans la maison de qui s'en est allée Ranoure, la fille du Faiseur-de-Sortilèges, lorsqu'elle s'est évadée du Grand-fossé-rond. La haine brille dans les yeux de Ralahy ; bien qu'il n'aime plus Ranoure, bien qu'il ne soit plus obsédé depuis de longs mois par l'image de son corps et le souvenir de ses caresses, il brûle de se venger, il souhaite que l'Étranger ne songe pas à fuir, grâce à son cheval rapide, avant d'avoir été percé par les sagaies. L'Imérinien se demande s'il va réaliser son rêve, et, comme Imbahâtrile, le héros des Contes anciens, tuer de sa propre main son rival.

Les conques de guerre se sont tues. Les vociférations Malgaches ont cessé. On n'entend plus que le souffle haletant des poitrines et le piétinement précipité des hommes qui courent. Du côté des Vazahas, silence de mort. Le soleil brille dans le ciel pur du matin, une brise légère agite à peine les feuilles des manguiers ; quelques papanges aux sombres ailes planent au-dessus du village, ils décrivent des cercles au-dessus des casques blancs des Étrangers, objets insolites pour eux, et sur les pas des Imériniens, hors des touffes d'herbe sèche, des alouettes s'envolent en pépiant, présage heureux pour la Race.

Ils précipitent leur course, anxieux de franchir la distance qui les sépare des tombeaux et des murs de terre rouge. Soudain l'officier à cheval crie un ordre dans la langue des Vazahas. Aussitôt les fumées blanches fusent des murs, le crépitement de la fusillade éclate. Les ennemis ont tiré à cinquante mètres : tous les coups ont porté. Ralahy, à dix pas devant lui, a vu tomber le groupe des prêtres : pas un des porteurs de Sampy n'est resté debout. Ralambe, au premier rang, s'est effondré, les bras en croix, comme son rival Rakoutoubé au seuil de la grande Case-de-prières, et le Seigneur-au-nombreux-butin n'a pas mué en eau les balles des fusils. Toute la troupe sacrée des gardiens d'Idoles gît en un tas sanglant. En arrière, dans les rangs serrés des Imériniens, les feux de salve ont fait de larges trouées. Derrière les murs de terre rouge, les fumées blanches continuent de fuser ; au crépitement des coups de feu répondent, du côté Malgache, les gémissements des blessés, les râles des mourants.

Hébétés, pleins d'épouvante, les survivants désespèrent des Ancêtres et des idoles. Partout ruisselle le sang sacré de la Race. A côté de Ralahy tombent les jeunes hommes du Grand-fossé-rond, Mamoundz le noir et Rakoute, le fils de l'Annonciateur-des-jours ; tombent Razafindrazak et Radzônarivèle, du Village-des-bœufs. Rafarlâh, son ami d'enfance, fils d'une sœur de sa mère, soudain étend les bras et tombe, le front troué d'une balle, en lâchant ses deux sagaies.

L'officier à cheval crie un nouvel ordre : le feu s'arrête, et voici que bondissent par-dessus les murs les grands soldats noirs, à chéchia rouge, avec les longs couteaux étroits luisant au bout des fusils. Au Nord et au Sud, ils s'élancent sur la pente de la colline, en poussant des cris sauvages, tandis que les Vazahas, leurs visages pâles sous les casques blancs, marchent au centre sur deux lignes. Les Imériniens sont saisis d'épouvante : ils savent que les Étrangers cruels crèvent les yeux des blessés, coupent les mains des prisonniers, jettent en tas, dans un grand trou, sans les rendre aux tombeaux des Ancêtres, les corps des mourants, incendient les villages pour brûler dans les cases enfants et femmes. L'horreur des blessures et des supplices, plus que la peur de la mort, les pousse à fuir. Ils jettent leurs armes, se sauvent dans toutes les directions.

Ralahy oblique vers le Nord, en suivant la pente de la colline, et cherche à gagner le lit profond, entouré de digues, du ruisseau Andranoumène. Car les balles des Vazahas portent loin, et il est dangereux de fuir devant eux en rase campagne. Il passe devant la ligne des soldats d'Afrique escaladant la colline. Une balle siffle au-dessus de sa tête. Il se rue en avant, comme un sanglier poursuivi par les chiens, butte contre une pierre, tombe, se relève pour fuir encore, enfin il contourne la montagne, arrive au lit profondément encaissé du ruisseau. Il s'y jette, court tantôt sur le sable humide, tantôt dans l'eau murmurante... Les poursuivants s'éloignent vers le Sud... Il est sauvé...

Dans le repli de deux montagnes pierreuses il est une grotte formée par des éboulis de rochers. Quelques arbres hâsines, aux longs bras ligneux terminés par des touffes de feuilles, dressent seuls en ce lieu leur silhouette triste : ils sont

sacrés, et sur leurs troncs gris des taches brunes marquent les onctions de miel et de graisse. Au bas des rochers s'étend une prairie marécageuse, piétinée par les innombrables sabots des bœufs ; une source jaillit de la grotte ; l'eau en est sainte et passe pour protéger des maléfices. Aucun Imérinien n'a osé construire sa case près de ces montagnes, par respect pour le Ranakandriane, habitant mystérieux de la grotte. On accède à l'intérieur en se laissant glisser d'en haut entre les rochers, et nul étranger ne saurait découvrir le passage. Dans la grotte un homme de haute taille peut se tenir debout ; de faibles rayons de jour filtrent à travers les interstices des roches ; ils éclairent les parois luisantes, où sont tracés des cercles de terre blanche pour marquer la place des onctions. Çà et là des plumes, des têtes décharnées de coqs ou de moutons jonchent le sol, attestent les sacrifices anciens. Une vasque d'eau qui jamais ne se vide occupe le centre ; là réside l'Esprit de l'invisible Ranakandriane, maître de cette terre.

Ralahy, las comme une femme qui a enfanté sept fois, se réfugie en cette grotte inconnue des Étrangers. À défaut de victime vivante, n'ayant ni miel ni graisse pour les onctions, il donne en offrande deux perles rondes et rouges qui portent le nom d'Invincibles-au-malheur, et quelques minuscules anneaux d'argent appelés Œils-de-la-Lune, tels que les gardiens d'Idoles en portent toujours avec eux. Trois jours il demeure ainsi caché, sortant la nuit pour chercher des bananes ou des ananas près des villages, et tout grelottant de terreur à la pensée des Êtres-invisibles qui rôdent. Dans la nuit du troisième jour, il ose enfin s'approcher du Grand-fossé-rond et tenter son nouveau destin. Hélas ! Ralambe n'est plus là pour consulter le Sikid, les espoirs de Ralahy sont morts avec son père, le Seigneur-au-nombreux-butin pour la deuxième fois est perdu. Dans le Bois-des-manguiers, où il a connu la Belle-aux-longs-cheveux, Ralahy attend que brille le matin clair...

Le village semble abandonné, aucune fumée ne s'élève du toit des cases, aucun coq ne jette son appel au jour naissant. Des ruines calcinées attestent un récent incendie. Ralahy pleure en voyant détruite la case où les pères de ses pères, pendant leur

vie d'homme, ont gardé le Seigneur-au-nombreux-butin... Ses yeux se tournent vers le Tombeau-des-Ancêtres, au penchant de la rouge Colline. Le monument des générations, où se conserve l'Esprit de la Race, est maintenant sa seule espérance, le lieu unique que veuille hanter sa pensée triste... Au village, dans sa propre case épargnée, il a retrouvé sa vieille mère avec les deux filles de Rakoutoubé. La vue de la femme vénérable qui lui a transmis le souffle donné par les Ancêtres, et de la Fille-au-beau-corps par qui reflleurira un jour le sang de la Race, résout en une tendre émotion l'amertume de l'Imérinien ; par un brusque revirement, il lui semble que la douce vie rentre en son être par les yeux de la bien-aimée...

Pourtant il n'oublie pas son père. Les vazahas ont défendu d'aller chercher les cadavres : tous sont enfouis pêle-mêle, clans et castes confondus, dans de longues et profondes fosses, creusées sur le lieu même du combat. C'est pitié de ne pouvoir rendre aux siens les derniers honneurs, ainsi que l'ordonne la Coutume ! Ralahy, avec ceux de ses proches restés vivants, dresse, non loin de la Maison-froide des Ancêtres, une pierre de souvenir, haute et large, telle qu'on en élève pour ceux qui sont morts au loin, pour les voyageurs dont on n'a plus eu de nouvelles, pour les marchands tués par des bandits en quelque coin désert, pour les noyés emportés dans les profondeurs glauques par les Esprits malfaisants des Eaux ou les caïmans voraces... Ainsi l'âme attristée du gardien de Randriambéhâze ne sera pas contrainte d'errer en vain dans la solitude des nuits, mais elle habitera autour de la pierre érigée par la piété des vivants...

Sur le sentier rocailleux qui monte à l'Ouest le long des pentes de la montagne, Ralahy et Ranah marchent seuls. L'Imérinienne porte sur la tête les nattes roulées qu'on étend le soir dans les cases pour dormir ; ses longs cheveux, épars selon le rite des premiers jours de deuil, couvrent son dos, se hérissent autour de sa face. L'homme, le torse nu, équilibre sur l'épaule, aux extrémités d'un bambou, deux corbeilles pleines de riz. En haut de la montagne, près de la Pierre-sacrée, ils ne s'arrêtent même pas pour une offrande, car l'Esprit de

l'Invisible ne les a point exaucés, et il serait trop triste pour eux de regarder en arrière, pour voir la terre des Ancêtres et les villages, maintenant ruinés, où jadis la vie leur avait été douce. Ralahy tendait plutôt vers l'Ouest les yeux de sa pensée ; il évoquait, dans le Pays-d'en-bas, les rizières au bord des lacs, avec les éventails verts des hauts sâtranes, les palmes jaunes des raphias. Il revoyait les cases cachées dans l'ombre chaude des Kapôks et des manguiers touffus. Facilement il imaginait le lieu de son futur exil : un village, où seraient établis déjà des hommes de sa race, venus dans d'autres temps troublés. Là il se bâtirait une demeure avec les bambous de la forêt et les roseaux du marécage ; il la couvrirait avec les grands éventails des lataniers. Les six marques de terre blanche au dessus de la porte, et les bois talismaniques liés d'une cordelette protégeraient la case contre les maléfices, selon le rite Sakalave... Peut-être le soleil du bonheur luirait encore dans le ciel de leur vie...

Ils marchèrent de longues heures sous la chaleur croissante du jour, en s'écartant du chemin fréquenté, de peur de rencontrer des Vazahas. Ils firent halte au bord d'une rivière près de la case d'un piroguier, bâtie en mottes de terre et couverte d'herbes sèches. Ils mangèrent le riz des esclaves, sans viande, sans condiments. Puis ils se reposèrent pour laisser passer les heures dures où les sauterelles crissent dans l'herbe surchauffée, où sur le sable jaune des plages les caïmans font claquer leurs mâchoires. Ralahy, accroupi contre le mur de la case, à l'Est, dans l'ombre, avait passé son bras autour de la taille de Ranah, assise à son côté, la serrait contre lui. Elle reposait sa joue fraîche sur l'épaule du bien-aimé. Une douleur déjà éprouvée traversa soudain sa chair : elle sentit remuer son flanc. Elle approcha sa bouche de l'oreille de Ralahy et lui dit quelques mots à voix basse. Les yeux de l'Imérinien s'emplirent de clartés joyeuses ; en son cœur il fit vœu de sacrifier aux Ancêtres le premier taureau rouge de son futur troupeau, car la Race était exaucée : un enfant naîtrait, pour que ne s'interrompent pas les générations, et que soient continués, pour les âmes des morts, les rites, sacrés...

Tananarive, 30 juin 1913.

Table des matières

I – Le Meneur-de-pierres	3
II – La Malédiction de la femme stérile	14
III - La Translation des ancêtres	27
IV – Le Parfum des manguiers	38
V – L’Incarnation	50
VI – La Sagesse des Anciens	60
VII – Le Seigneur-au-nombreux-butin	73
VIII – Les Mangeuses-de-choses-vertes	88
IX – Le Pays-d’en-bas	97
X – L’arbre qui ne se dessèche jamais	112
XI – Le Grand vent qui tourne	122
XII – Le Mauvais retour	131
XIII – Les Soirs rouges	140
XIV – La Mort et la Résurrection de la Race	159

Note sur l'édition

Le texte a été établi à partir du document Gallica reproduisant, en mode image, l'édition originale de cet ouvrage. Sa date de parution est incertaine : la notice Gallica indique, en l'accompagnant d'un point d'interrogation, 1913, c'est-à-dire la date de fin de rédaction telle que l'auteur la renseigne lui-même. Sans avoir pu déterminer l'année exacte de la publication, je peux dire en tout cas qu'elle n'est pas antérieure à 1915 : la bibliographie de l'auteur dans ce volume renseigne *Les amulettes malgaches*, paru à l'Imprimerie officielle de Tananarive. Et ce livre est sorti en 1915.

Dans *La coutume des ancêtres*, différents mots subissent des variations orthographiques parfois importantes. C'est le cas de noms propres et de certains mots composés (souvent des traductions littérales du malgache). Je n'ai « redressé » que les coquilles évidentes, laissant à Charles Renel la responsabilité de ses hésitations.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (<http://www.ebooksgratuits.com/>) qui est un modèle du genre et sur le site duquel tous les volumes de la *Bibliothèque malgache* sont disponibles. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le seizième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches.

Vos suggestions et remarques sont bienvenues, à l'adresse : bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com.

Tous les renseignements sur la collection et les divers travaux de la maison d'édition, ainsi que les liens de téléchargements et les sites annexes se trouvent ici : www.bibliothequemalgache.com.

Pierre Maury, janvier 2007